TOME XXI. N° 5 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 1er JUIN 1925

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Notre cher Péguy [1]

TROIS mois après ce voyage à Orange, un soir de fin d'octobre ou des premiers jours de novembre, trois jeunes gens se trouvaient réunis dans un café du Quartier latin. Parmi eux il y avait Péguy. Pour que Péguy mît le pied dans un café, il fallait une raison grave. Ces trois jeunes gens qui, le lendemain, entraient à l'École Normale, s'étaient donné là rendez-vous pour discuter sur la conduite qu'ils tiendraient pendant le *canular*.

Le canular, vieux comme l'École, accorde le droit aux anciens de brimer les nouveaux durant trois jours consécutifs. Ce petit jeu, assez drôle et pas méchant, paraissait insupportable à ces trois garçons trop sévères, qui se faisaient évidemment une idée exagérée de la dignité humaine. Dehors, à ce moment, sur le boulevard Saint-Michel, les camelots criaient l'arrestation d'un officier accusé de trahison, le capitaine Dreyfus, mais nos trois normaliens ne prêtaient aucune attention à ce fait divers qui devait tenir une si grande place dans leur vie, et tandis que ce nom fameux retentissait pour la première fois dans la rue, ils se deman-

 — Voir *la Revue universelle* du 15 mai 1925.

daient si oui ou non ils consentiraient à baiser la dernière vertèbre du Méga — un squelette de mégatherium que l'on conserve à l'École dans le cabinet d'histoire naturelle.

En ce temps-là, l'École offrait assez l'image d'une petite ville de province dont les habitants sont séparés en deux camps, les uns tenant pour le curé et les autres pour l'instituteur, les *tala* et les *antitala*, ainsi que nous disions dans notre jargon de normaliens. Ces derniers étaient d'ailleurs beaucoup plus nombreux que les autres. Bien que l'enseignement qu'on nous donnait fût essentiellement critique, le scepticisme était rare parmi nous, et l'expérience de l'École a commencé de me prouver ce que j'ai bien souvent vérifié par la suite, à savoir que la culture, au lieu de diminuer la passion, lui fournit au contraire un aliment. Ce fanatisme intellectuel donnait du pittoresque à la veille maison de la rue d'Ulm. Entre tala et antitala c'était une guerre déclarée. Chacun se groupait dans les *turnes*, les chambres de travail, par affinité de nature, et il était assez rare de trouver une turne comme celle qui fut plus tard la mienne, où voisinaient ensemble l'impie Jean Talagrand qui s'appelait lui-même, dans ses heures de gaieté, l'ennemi personnel de Dieu, et François Laurentie qui avait toujours sur sa table un petit Christ en ivoire. Sitôt qu'un orage éclatait, l'Ennemi personnel de Dieu s'élançait à la bibliothèque, et réapparaissant bientôt, un volume du dictionnaire philosophique à la main, à la lueur des éclairs et dans les éclats de la foudre il se mettait à déclamer quelque article de Voltaire outrageant pour la majesté divine. Et le cher François Laurentie l'écoutait lire en souriant, lui qui est mort dans une tranchée d'Arras, une pioche à la main, son chapelet autour du poignet.

Laurentie avait bien raison. Que nous fussions tala ou antitala, il y avait chez nous tous, à de rares exceptions près, un sérieux, un goût de la vérité, une conscience, pour tout dire, par où nous étions bien pareils, en dépit des violences qui paraissaient à tout moment nous écarter les uns des autres. Au fond, cette école voltairienne s'apparentait beaucoup à la maison voisine de la place Saint-Sulpice. C'était un séminaire laïque.

La turne de Péguy n'était pas si bonne enfant que la mienne. Il l'habitait avec nos camarades Mathiez, Albert Lévy et Weulersse, tous les trois d'une farouche orthodoxie

socialiste. Sur le papier-vitrail qui masquait le carreau au-dessus de leur porte, ils avaient découpé ce mot au canif : Utopie. Était-ce par ironie sur eux-mêmes? N'était-ce pas plutôt un défi qu'ils jetaient aux camarades qui ne partageaient pas leur foi? Il fut rapidement établi que la turne Utopie était la citadelle du socialisme à l'École, d'un socialisme informé, scientifique, intégral. On savait que Weulersse était le neveu de Georges Renard, et que Georges Renard était le directeur de la *Revue socialiste;* on savait que par lui, et aussi par Herr, par Andler, grands amis de Jaurès, les hôtes de la turne Utopie avaient des relations avec les chefs socialistes d'alors ; on savait qu'ils avaient lu Marx et la *Théorie de la valeur*, et on savait enfin qu'il ne faisait pas bon plaisanter avec eux. Notre camarade Mendel ayant parlé, je ne sais trop comment, dans une conférence sur Marivaux, du gros vin des hypothèses socialistes, on avait vu Péguy se dresser à son banc et demander sévèrement à Mendel l'explication de ses paroles. L'autre, tout interloqué, répondit qu'il n'avait eu l'intention d'outrager personne. Cela se passait au cours de notre maître Joseph Bédier, dont on connaît l'extrême politesse, et qui fut bien embarrassé devant cet incident de réunion publique.

A l'ordinaire ces scènes orageuses éclataient à l'heure du *pot.* Le pot c'était le réfectoire, et le réfectoire était l'endroit où se manifestait la vie collective de l'École, avec cette gaieté et cette brutalité affectée qui plaît toujours beaucoup aux jeunes intellectuels, parce qu'elle est pour eux une détente de l'esprit, une revanche sur la mesure qu'ils sont contraints d'observer dans leur travail, et aussi parce qu'elle leur donne le sentiment orgueilleux d'être au-dessus des lois de la politesse. Souvent, à l'heure du pot, on voyait tout à coup Péguy se dresser entre le plat de nouilles et le bœuf, et dans une de ces formules aussi grossières que brèves qui distinguaient notre vocabulaire, lancer l'anathème aux tala coupables d'avoir agi ou parlé d'une façon qu'on désapprouvait dans la turne Utopie,

C'est là qu'un jour notre camarade Beuzard, qui est mort aujourd'hui, et qui était un délicieux garçon, toujours prêt à saisir entre Aristote et Platon des sujets d'un intérêt plus profane et les plaisirs plus extérieurs, mais aussi plus aimables qui passent à portée de la main, notre camarade Beuzard ayant fait des plaisanteries sur le nez de notre ami

Albert Lévy, celui-ci, fils de rabbin et fort chatouilleux sur l'honneur, lui repartit avec vivacité. On échangea des gifles. Péguy déclara aussitôt qu'il fallait recourir aux armes, car même au plein de sa ferveur socialiste il n'a jamais été pacifiste. Lévy prit pour témoins ses coturnes Péguy et Weulersse, tandis que Beuzard choisissait nos camarades Rouhier et Bargy. Le lendemain, à huit heures du matin, les quatre témoins et leurs clients quittaient l'École en grand secret, se rendaient au café Soufflet et s'installaient à deux tables voisines. Tandis que Rouhier gardait Beuzard et que Mathiez gardait Lévy, Péguy et Bargy couraient à la recherche d'un chirurgien et d'un armurier. Ils se procuraient sans peine chez Gastinne-Reinette une paire de pistolets, mais leurs démarches auprès de divers chirurgiens restèrent vaines. A trois heures de l'après-midi, les deux belligérants étaient toujours au Soufflet, Lévy devant un bock vide, Beuzard devant une pile imposante de soucoupes, tous deux également ennuyés et énervés par l'attente. Une suprême tentative pour décider un interne, à défaut d'un chirurgien, étant demeurée sans résultat, on prit une résolution héroïque : le duel aurait lieu sans médecin. On arrêta deux fiacres, et en route pour la Grande-Jatte ! C'était l'hiver. Le soir tombait quand les fiacres arrivèrent sur le bord de la Seine, cahin-caha et fourbus. Pendant que Péguy et Rouhier cherchaient au bord de l'eau, entre deux rangs de peupliers, un emplacement favorable, Bargy et Mathiez chargeaient les armes. Bargy qui avait gardé son bon sens, et que l'aventure amusait, proposa à Mathiez de charger à blanc les pistolets. L'autre acquiesça, bien entendu. Les deux adversaires mis en ligne tirèrent en même temps. On entendit un bruit sec pareil au claquement d'un fouet. Personne n'avait été touché. L'honneur était satisfait. Mais Lévy restait en place aussi raide que les peupliers. Il se doutait de quelque chose. Ses témoins le rassurèrent, et il tendit la main au facétieux Beuzard. Je ne sais pas, m'a raconté Mathiez, si Péguy s'est douté de notre subterfuge, je me gardai de lui en rien dire, car je craignais sa censure. Personne dans l'administration, ni le clou (notre directeur, M. Georges Perrot, que nous nommions ainsi parce qu'une tradition voulait qu'il se fût éborgné sur un clou en déchiffrant le testament d'Auguste), ni les caïmans (nos surveillants) ne s'aperçurent de notre

absence. Mais ce duel dont il avait été l'âme acheva de poser Péguy en homme exceptionnel.

De tout cela je n'avais que les échos, car je ne fus reçu qu'un an après Péguy à l'École. Mais je continuais de le voir, plusieurs fois par semaine, à la récréation de midi. Il revenait avec bonheur vers notre petit monde affectueux qui comptait un nouveau venu. Celui-là était bien des nôtres et n'avait rien à voir avec les exotiques ou les Parisiens du collège. Joseph Lotte était un Breton, fils de Bretons, qui arrivait de Normandie, de Cherbourg où son père, officier mécanicien, avait pris sa retraite. Avec lui, c'était le vent du large, la haute mer, la gaieté de l'équipage quand le voilier s'en va par beau temps, qui entraient dans la cour rose. Si joyeux, si peu scholar, plein de verve, d'esprit, de tendresse et d'un charme d'amitié auquel personne ne résistait. Pourquoi donc était-il venu s'emprisonner dans notre cour, ce garçon si plein de santé, qui avait toujours sur les lèvres une chanson de matelot, et qu'on imaginait bien mieux courant dans la mâture, tirant des bordées dans les ports, qu'assis dans une chaise à faire le pet-de-loup — ce qui nous attendait tous. Mais la Providence existe. On n'y croit pas, il faut y croire. Lotte ne s'était pas embarqué, comme tous les gens de sa famille avant lui, sur quelque bateau marchand, il ne courait pas à cette heure l'aventure des lointains pays, parce qu'il était écrit de toute éternité qu'il devait faire avec Péguy un bien autre voyage, une traversée plus surprenante que celle qui menait ses ancêtres vers des pays inconnus, un voyage tout semblable à ceux que firent jadis, sur leurs barques mystiques, aux îles d'où l'on ne revient pas, les vieux saints de son pays, saint Brandan et saint Malo...

Tout de suite, ce matelot égaré parmi nous gagna le cœur de Péguy. A ses yeux il représentait tout le peuple de la mer. Lotte appartenait à la grève et aux étendues marines, comme lui aux rives de la Loire et à la grande plaine de Beauce. L'un et l'autre sentaient derrière eux une longue hérédité où des ancêtres modestes avaient fait toujours d'humbles besognes, terriennes ou marines. Tous les deux, ils avaient le même goût simple de la vie, la même santé populaire, l'indifférence à tout ce qui était luxe aristocratique ou bourgeois. Par là ils étaient très pareils et dif-

féraient assez de nous. Nous appartenions, pour la plupart, à des familles de bourgeoisie. Quand nous nous disions socialistes, c'était un jeu de notre esprit, un mouvement du cœur, mais par notre éducation et nos goûts nous ne l'étions aucunement, et nous avions le sentiment de faire à la société future le sacrifice d'habitudes et d'idées qui étaient naturellement les nôtres et auxquelles nous étions héréditairement attachés. Notre socialisme était, en somme, une conception de bourgeois condescendants qui acceptaient de renoncer à certains avantages de la vie par générosité d'âme. Rien de semblable chez Lotte et Péguy. Leur socialisme à eux était un socialisme enthousiaste, une adhésion spontanée du cœur et de l'esprit à une existence parfaitement simple, voire spartiate, qui les contentait absolument. Dans la cour rose, ils se reconnurent vite pour des natures de même sorte. Péguy annexa aussitôt notre nouveau camarade à son monde fermé, à son univers personnel. Et Lotte prit la place que Péguy lui donnait, avec une force d'enthousiasme qui dépassa vite la nôtre, et qui devait aller jusqu'au sacrifice de sa vie.

Parmi nous Péguy se retrouvait tel qu'il n'était déjà plus dans la rue d'Ulm. Là-bas il ne rencontrait pas les grandes résistances de la vie, car l'École continuait encore l'existence factice du collège, et c'était un air bien irréel qui circulait dans les couloirs chez ces étudiants internés. Mais tout de même, il n'y sentait plus cette adhésion du cœur que nous lui apportions si spontanément dans la cour, il n'y rencontrait plus des esprits aussi flexibles que les nôtres. Malgré l'attrait de sa droiture, beaucoup se tenaient à l'écart, hostiles non, mais rebelles à se plier à ses imaginations. Il le sentait, il en souffrait. Sa passion d'autorité, qui ne s'était pas laissé voir tant qu'on ne l'avait pas contrariée, apparaissait davantage. Sa passion d'autorité, j'emploie là une expression qui lui aurait beaucoup déplu. Autoritaire, Péguy ne croyait pas l'être, et en vérité l'était-il? L'idée de faire un effort pour attirer des gens qui spontanément ne venaient pas à lui et qu'il sentait d'une nature trop différente de la sienne pour s'agréger à son monde intérieur, ne se serait jamais présentée à son esprit. Seulement, sans qu'il s'en rendît compte, il ne comprenait pas que de soi-même on ne vînt pas à lui. En toute innocence il croyait que la profonde sincérité de sa pensée

devait suffire à lui gagner tous les êtres. Mais en réalité ce qui lui conquérait nos cœurs, c'était, bien plus que ses idées, sa personne elle-même, ce fait irréductible qu'il était Péguy et pas un autre. L'amitié jouait le premier rôle dans les relations qu'on avait avec lui. On l'aimait ou on ne l'aimaît pas. Lui-même ne séparait guère l'intelligence du sentiment, et s'il arrivait qu'on cessât de partager ses idées, d'une façon assez étrange mais où s'exprimait un des traits les plus profonds de sa nature, il vous reprochait ce désaccord comme une trahison du cœur.

En même temps, son socialisme, qui n'avait été jusque-là que pure effusion sentimentale, se faisait plus doctrinaire. Il ne vivait plus dans cet état heureux où il était l'an passé, il devenait sec, irritable. A midi, nous le voyions apparaître, pressé, soucieux et portant un peu trop le poids du monde sur ses épaules. Il y avait toujours quelque part des ouvriers en grève. Péguy quêtait pour eux. Il était entendu que toute grève était admirable et qu'il fallait la soutenir. La cour rose vidait son maigre trésor dans ses mains, et il partait aussitôt porter je ne sais où la contribution de sa troupe à la révolution sociale.

En ce temps-là j'étais beaucoup plus séduit par la propagande anarchiste, qui avait alors beaucoup de succès au Quartier, que par les théories de Karl Marx qui m'ont toujours semblé fastidieuses. Il m'arrivait assez souvent, le dimanche matin, d'aller visiter dans sa chambre, au bout de la rue Mouffetard, un homme bien oublié aujourd'hui, le libertaire Jean Grave. Il rédigeait à lui seul une petite feuille hebdomadaire qui me plaisait beaucoup. Elle s'appelait *les Temps nouveaux.* J'ai beau chercher dans ma mémoire, je ne me souviens pas que Jean Grave m'ait jamais rien dit d'intéressant, mais ce cordonnier intellectuel, perdu dans sa mansarde au cœur du vieux Paris, devant cette église Saint-Médard où les convulsionnaires faisaient leurs cabrioles, exerçait sur moi un attrait que je m'explique mal aujourd'hui, mais dont le souvenir me revient tout à coup avec une odeur de moisi, de temps perdu, de rêverie inutile, charmante pourtant et baroque, lorsque, dans ma bibliothèque, il m'arrive de mettre la main sur un livre à couverture rouge *la Société mourante et l'anarchie*, que je lus alors avec passion, et dont il était l'auteur.

Péguy savait fort bien que tout son socialisme ne m'inté-

ressait pas beaucoup, mais il ne m'en voulait pas. Dans le partage du monde qu'il avait fait à ses amis il m'avait donné l'aventure. Je représentais la liberté, le hasard, l'imprévisible. Tacitement, entre nous il était entendu que j'avais le droit d'être hérétique. J'étais l'homme pour qui l'existence n'est qu'un jeu, un spectacle. Par là j'étais favorisé entre tous ses amis, car il m'avait installé dans un royaume féerique où j'avais la licence de tout penser et de tout dire, sans risquer jamais de lui déplaire. Aussi, tandis qu'il s'est brouillé, souvent pour peu de chose, avec beaucoup de ses amis qui étaient plus près de sa pensée que je ne l'ai jamais été, jamais le plus léger nuage n'est passé sur notre amitié. Elle était en dehors, au-dessus des idées que nous pouvions avoir sur les choses, elle faisait partie du domaine aérien que j'avais reçu de lui en partage... Avez-vous vu en Provence, dans les crèches de Noël, ces petits personnages de plâtre peint, de la hauteur d'un doigt, qu'on appelle des *santons*, et qui se pressent devant l'étable? Chacun accourt offrir son présent au monde nouveau qui vient de naître, l'un sa brebis, un autre ses balances de poisson, un autre un sac de farine, un autre les fruits de son jardin, bref tout ce qui fait vivre les hommes. Un seul se présente les mains vides, il n'apporte que ses yeux et son air étonné. C'est pourquoi, en Provence, on l'appelle le Ravi. Dans l'image du monde que Péguy composait avec ses amis de la cour rose, je figurais assez bien cet innocent des campagnes. Péguy m'acceptait les mains vides et me laissait toute liberté de m'étonner à mon aise sans me réclamer autre chose.

Il continuait toujours de nous accompagner dans nos randonnées nocturnes vers le hangar de la Butte-aux-Cailles qu'avait découvert Baillet, aux soupes de la Mie de pain. Et ce fut encore Baillet qui eut l'idée de le prendre, cette année-là, comme président d'une conférence de Saint-Vincent-de-Paul formée de lycéens, dont il faisait partie. Péguy accepta par amitié. Mais lui qui à l'École menait le chœur des antitala, pouvait-il faire la prière qui ouvrait chaque séance? Baillet trouva un compromis. Le vice-président réciterait le *Notre Père* et Péguy n'entrerait que lorsque la prière serait dite. Étrange idée de notre cher Baillet d'avoir été choisir cet anticlérical pour présider une réunion de

collégiens catholiques ! Mais ce pur esprit de Baillet était un visionnaire qui ne s'embarrassait pas des apparences. Il savait d'une science que l'on n'apprend nulle part et qui lui venait du fond du cœur, qu'il avait raison d'agir ainsi, et que ce normalien qui se dressait au Pot, pour jeter l'anathème aux tala, était parfaitement à sa place dans une assemblée chrétienne.

Dans le même temps, avec Mathiez et Weulersse, il avait entrepris une croisade à l'École pour convertir ses camarades à la foi socialiste. Ils s'étaient réparti entre eux un certain nombre de conférences où ils exposaient la pure doctrine. Celle de Péguy fit sensation. Il avait pris pour sujet : « Kant et le devoir social. » La forme en fut sèche à plaisir, pas le moindre appel au sentiment, un exposé tout logique, une voix brève, la mâchoire serrée, la phrase saccadée, irritée, elliptique, un dur sermon qui ne ressemblait guère à nos développements habituels. Les missionnaires de la turne Utopie ont-ils converti personne? Je crois bien qu'ils se proposaient surtout d'interloquer M. Ollé-Laprune, notre maître de philosophie, dont le socialisme chrétien à la mode de Léon XIII et de M. de Mun exaspérait ces disciples de Karl Marx. Tout cela finit par une chanson dans la revue de fin d'année, dont le refrain était :

Quel est en cette circonstance
Le devoir du Kantien?
Je n'en sais absolument rien.

Et dans le même temps encore, il se livrait à un mystérieux travail qui ne paraissait guère s'accorder avec ses passions politiques. C'était la mode à l'École de ne prêter qu'une oreille distraite au professeur qui parlait, et de continuer pendant le cours ses petits travaux personnels. Péguy, lui, durant les leçons, dépouillait l'histoire de Charles VII par Vallet de Viriville, et prenait, en lisant, des notes sur de petites fiches singulières, de la largeur d'un doigt. Paul Arbelet qui était son voisin le regardait avec étonnement. « C'est tout ce que je sus, me dit-il, de son travail d'alors et de ses intentions. Nous vivions en bons camarades, mais il ne faisait, je suppose, de confidences qu'à ses amis de la turne Utopie. Seulement, en le regardant faire, je me demandais pourquoi il pouvait bien s'intéresser à Jeanne d'Arc,

à Charles VII et à Vallet de Viriville. Il m'apparaissait alors l'esprit le plus sec, le plus logicien, le plus ennemi de tout ce qui ressemblait à un développement littéraire. Je me rappelle que je fis moi-même, en ce temps-là, une leçon qui avait pour sujet « Théognis de Mégard et les luttes sociales de son époque vues à travers ses œuvres ». Nous nous occupions, en vérité, de choses bien étranges ! Je m'étais contenté de mettre bout à bout, dans un ordre à peu près logique, les passages dudit Théognis relatifs à mon sujet. Ma leçon dura dix minutes et le Méga (c'était M. Bloch, notre maître d'histoire ancienne que nous surnommions de la sorte parce que, malgré la différence d'âge, il avait quelque ressemblance avec le mégatherium), le Méga qui n'aimait pas le travail à l'excès, se montra fort irrité d'avoir à parler lui-même pendant les trois quarts d'heure qui restaient, et m'adressa des reproches pénibles sur ma sobriété. Je sortis de la conférence bien affligé d'avoir contristé le Méga, mais Péguy s'approcha de moi, et me tapant sur l'épaule, il m'assura que ma leçon était en tout point parfaite et qu'une sécheresse absolue était le véritable idéal. »

Et en effet, il y avait chez Péguy certaines parties de son esprit, abstraites, logiciennes, scholastiques, qui trouvaient à se satisfaire dans cet air abstrait de l'École où l'on rencontrait pourtant beaucoup de poésie et d'imagination. M. Bergson échafaudait alors sous nos regards émerveillés, d'une petite voix et avec des gestes menus, un univers aérien où des images de l'invention la plus subtile servaient de support à des rêves. Joseph Bédier qui n'avait encore publié ni son roman de *Tristan et Yseut* ni ses travaux sur l'origine de nos chansons de gestes, nous mettait au jour le jour au courant des découvertes qu'il faisait sur les routes des pèlerinages qu'avaient fréquentées les trouvères. Charles Andler, mystérieux lui-même comme un esprit d'outre-Rhin, nous parlait de l'Allemagne dans je ne sais quelle ombre glauque, pareille à celle où nageaient les sœurs de la Loreley. On ne comprenait jamais très bien ce qu'il avait voulu dire, soit que les choses dont il nous entretenait ne fussent pas très claires elles-mêmes, soit que son esprit naturellement compliqué les rendît plus difficiles encore, mais on était sous le charme d'un lied, d'une rêverie un peu lourde, qui m'a donné parfois, presque autant que la musique, le sentiment de l'âme allemande. Romain

Rolland qui ressemblait assez à un jeune pasteur nordique, avec ses cheveux pâles, ses yeux bleus, sa moustache tombante, son visage émacié, et son gilet couleur prune boutonné jusqu'au col, Romain Rolland nous apportait l'enchantement de l'Italie où il venait de passer plusieurs années, et une conception héroïque de la vie qui contrastait étrangement avec la fragilité de son aspect physique. Mais je ne crois pas que cette année-là Péguy ait pris un bien vif intérêt ni à Romain Rolland, ni à Andler, ni à Joseph Bédier, ni même à M. Bergson dont la philosophie devait tant le passionner plus tard. L'homme qui à l'École le séduisit le plus, ce fut certainement notre bibliothécaire Lucien Herr, dont l'esprit était bien le plus opposé au sien que l'on pût imaginer.

Cordial, bourru, complaisant, renseigné, féru des bonnes méthodes critiques, plein d'horreur pour la rhétorique et tous ses dérivés, l'art et la poésie, socialiste, anticlérical, Herr avait sur les choses et sur les gens des jugements sommaires, absolus. La force de ses affirmations, la carrure de sa personne lui donnaient une grande autorité. Il n'avait écrit, je crois, qu'un article difficile à lire sur Hegel, mais les scrupules qui le retenaient d'écrire ne faisaient que renforcer son prestige. Devant la grande table, derrière laquelle, son coupe-papier à la main, il coupait les catalogues des librairies du monde entier, Normaliens du dehors et du dedans (on voyait là souvent Jaurès) se rassemblaient tous les après-midi, pour juger les événements du jour suivant les principes les plus purs d'une philosophie radicale. Herr présidait de deux à quatre ces conclaves anticléricaux, et j'ai saisi là sur le vif quelle action considérable peut exercer un homme absolument inconnu en dehors du petit cercle où il vit, s'il est situé à un certain carrefour et s'il sait utiliser la position qu'il occupe. Il faut avoir passé par l'École pour se douter de l'influence que Lucien Herr a exercée en France par l'entremise de tous les Normaliens qui durant trois années se sont habitués à voir le monde à travers les lunettes de ce très honnête géant qui avait la vue un peu courte. Pour moi qui aimais bien sa forte bonhomie alsacienne, mais qui échappais tout à fait aux disciplines qui lui plaisaient, j'ai toujours eu, en pénétrant dans la bibliothèque où il régnait, l'impression d'arriver dans un séchoir où de la bonne terre argileuse,

encore toute molle et imprégnée des influences du dehors, se durcit peu à peu en brique.

Nulle part comme dans ce petit cercle qui ne se croyait pas rien, et qui n'était pas rien, je n'ai senti une si naturelle et si profonde aversion pour les malheureux qui nourrissaient l'ambition de se mettre, comme ils pourraient, dans la suite des littérateurs français. Il est vrai que l'École n'avait pas pour mission de faire de nous des romanciers, des poètes ou des journalistes. Cela ne s'enseigne nulle part. Mais c'était tout de même paradoxal et un peu humiliant (si dans ce temps on eût pu être humilié) de voir qu'ici, dans cette cité des livres, une semblable ambition, honnête après tout et légitime, parût la marque d'un esprit pauvre et de la plus sotte niaiserie.

On retrouvait là un point de vue que Renan avait gardé de son passage au séminaire, où l'on considérait toute recherche littéraire comme indigne d'esprits qui doivent vivre en Dieu. Quand Renan eut remplacé le concept de Dieu par celui de la science, il continua, en parole du moins, à tenir la littérature pour peu de chose. Bien mal avisé en cela, puisque son œuvre scientifique s'effrite tous les jours, et que seul l'artiste la sauve. Mais à l'École on pensait comme lui, et par là encore la rue d'Ulm ressemblait à Saint-Sulpice.

Le désintéressement de Herr, son gros travail anonyme, son beau don de lui-même, de son temps, de son érudition, toute cette générosité qu'il dépensait sans compter à toutes les heures de la journée, sa brutale sincérité (cette brutalité que Péguy avait lui-même et qui lui apparaissait inséparable de la sincérité et de la force), toutes ces qualités très réelles de notre bibliothécaire, Péguy les grandissait encore, les portait au sublime avec son habituel penchant à faire de ses amis, et particulièrement de ses maîtres, des types d'humanité supérieure. Ajoutez que ce provincial qui connaissait si bien les grands tragiques grecs, l'univers de Descartes et de Pascal et le faubourg Bourgogne, ignorait tout de Paris et de la société qu'il prétendait réformer. Ce monde, Herr le lui révélait, Herr qui ne le connaissait guère plus que lui, étant resté toute sa vie, lui aussi, un homme des livres. Mais comme il était impossible de l'ignorer plus que Péguy, Herr lui parut avoir sur le dehors des clartés incomparables. Ce Péguy, si personnel et si libre, com-

mençait immanquablement par se laisser impressionner comme un enfant par ses maîtres. Chose incroyable, ce pamphlétaire avait la bosse du respect. Un maître commençait toujours par être pour lui un totem, un animal sacré. Il éprouvait devant lui cette déférence admirative que, petit garçon de sixième, il ressentait devant un homme qui détenait la clef des déclinaisons latines et pouvait donner un sens clair à des mots énigmatiques. Jamais je n'ai rencontré quelqu'un plus prompt à se donner, à se vouer, mais jamais non plus personne qui, au jour de la déception, se ressaisît avec plus d'emportement. Ah ! cher Péguy, que tu me plais ! Il lui fallait des patrons, il voulait toujours charger quelqu'un de sa foi, de sa confiance, de sa confidence, comme il disait. Mais son imagination lui représentait d'abord les gens tout autrement qu'ils n'étaient. Il les créait de toutes pièces, suivant la méthode classique, comme Dieu, à son image. Comment s'étonner qu'à l'usage il se trouvât déçu par les êtres réels dont il s'était fabriqué des représentations illusoires? Il les accusait de changer, d'être infidèles à eux-mêmes. Non, les pauvres, ils ne changeaient pas, ils restaient, hélas, ce qu'ils étaient, c'est-à-dire tout différents du patron cornélien sur lequel Péguy les avait découpés. C'est ce que Jaurès avait bien vu, quand il lui disait un jour : « Vous, Péguy, vous avez un vice. Vous avez la manie d'imaginer la vie de tout le monde autrement que les titulaires eux-mêmes en disposent, et d'en disposer à leur place pour eux. » Et Jaurès, qui voyait si clair, devait être la plus illustre victime de cette inclination de Péguy à créer autour de lui des héros.

En ce temps-là, Jaurès fréquentait beaucoup l'École. Il s'était déjà révélé brillamment à la Chambre, mais il venait d'être battu aux dernières élections. La disgrâce de cet échec ne faisait que le grandir à nos yeux, et ses fortes épaules nous semblaient supporter, comme une cariatide, tout le poids des haines bourgeoises. En attendant les élections prochaines et une revanche du sort, il occupait ses loisirs à relire les orateurs grecs (je le revois encore emportant sous son bras le discours de Lysias sur l'accaparement des blés), en même temps qu'il rassemblait les éléments d'une histoire socialiste de la Révolution française.

Ce normalien, ce professeur, cet humaniste, se retrouvait

chez lui dans cette bibliothèque, au milieu d'anciens camarades avec lesquels il pouvait suivre une pensée plus nuancée que dans les couloirs de la Chambre. Et je ne parle pas de l'obscure et chaude sympathie qu'avait pour lui toute cette jeunesse qui s'agitait dans la vieille maison, et qui, sans le laisser paraître (nous affections entre nous un dédain presque ecclésiastique de la gloire et du succès) n'était pas médiocrement fière de se sentir à l'honneur dans ce prestigieux ancien. Il avait tout pour plaire à Péguy, un enracinement profond dans la culture grecque et latine, une merveilleuse mémoire, de la santé, de la cordialité, une puissante bonhomie, cette admirable inélégance dans la personne et dans la mise, ce cou de taureau, ces gros bras courts, ce chapeau rond toujours bossué, ce collet de pardessus qui remontait sur la nuque, cette totale négligence à laquelle ne résistait pas cinq minutes un habit neuf, et qui, d'une certaine façon, témoignait à nos yeux de sa pureté socialiste. Tout de suite Péguy lui donna une place éminente dans l'univers héroïque qu'il substituait spontanément à la réalité. Ce grand intellectuel qui savait ce que c'est que travailler, qui en avait gardé le goût, ce professeur qui savait ce que c'est qu'un métier, et le plus beau de tous (celui de professeur), ce philosophe, cet historien, cet orateur (il était tout), Péguy lui donnait la mission d'être dans la politique le délégué de toutes les pensées qui se donnaient rendez-vous autour de la table de Herr. Dans la politique bourgeoise, au milieu des compromissions bourgeoises, il serait un homme impolitique, il représenterait à la Chambre ces façons supérieures, toutes philosophiques, dégagées des roueries parlementaires, cette franchise, cette sévérité dans la manière d'aborder les problèmes politiques et sociaux, ce dégoût de l'opportunisme, bref cette intransigeance de pensée qui, à vrai dire, quand j'y songe (et si Péguy avait eu l'admiration moins aveugle, il s'en serait bien aperçu) étaient moins le climat de notre bibliothèque que celui de la turne Utopie. Jaurès serait la vertu socialiste, *virtus*, le courage, la force, la générosité, les plus hautes activités de l'esprit surgissant dans la politique où on ne les avait encore jamais vues, et s'imposant par cet homme chez qui la plus belle culture avait trouvé, pour s'exprimer, les plus admirables dons.

Ainsi, dans cette bibliothèque, Péguy retrouvait avec

bonheur la cour rose, je veux dire ce qu'il aimait le plus au monde, des gens réunis autour de quelques pensées abstraites, tout à fait désintéressés, un de ces petits univers clos comme il a toujours aimé en créer autour de lui et que la vie a défaits sans cesse. L'antre de Herr c'était pour lui une ouverture sur ce monde où il brûlait de s'élancer et de jouer un rôle. Ce socialisme de bibliothèque, ce socialisme encore tout neuf, tout abstrait, tout cérébral (mystique, comme il dira plus tard) lui plaisait infiniment. Le milieu était rude, doctrinaire, puritain, d'un intellectualisme outré. Mais il y avait ces âpretés chez Péguy, et quand le flot de la grande poésie qui était en lui se retirait, on voyait alors apparaître les durs rochers de son esprit. On ne voyait qu'eux cette année-là, on ne voyait que le paysage de la marée descendante. Nous, les amis de la cour rose, nous savions bien, qu'il était autre chose que ce Péguy pressé, rapide, que nous voyions quelquefois apparaître aux récréations de midi, passionné de grèves et de congrès, et qui croyait toucher l'an mil de la révolution sociale. Nous sentions bien, à quelques phrases qui lui échappaient par hasard, que d'autres pensées l'occupaient, d'autres pensées que ces soucis de politicien de village. Mais il restait secret, ne faisait aucune confidence, et nous n'osions l'interroger. Jamais, dans la cour rose, il ne nous a parlé du travail mystérieux qui l'occupait déjà, de cette Jeanne d'Arc dont il étudiait la vie sous les yeux surpris d'Arbelet, dans Vallet de Viriville. Jamais il ne nous en a parlé, à nous qui étions pourtant les plus près de son cœur, à nous qu'aucune de ses idées ne pouvait étonner, et qui étions toujours si prêts à donner notre amitié à tout ce qui venait de lui. Comment en aurait-il parlé à ces nouveaux amis de l'École? Comment aurait-il osé dire devant la grande table de la bibliothèque cirée, luisante, honnête comme l'âme même de Herr, que lui, Péguy, anticlérical pur et socialiste intégral, il méditait d'écrire un ouvrage (et en vers!) à la glorification de Jeanne d'Arc. J'en ris tout seul à y penser. Ce projet qui venait du plus intime de son être apparaissait comme un défi à tout ce qu'il laissait voir de lui-même, et il était si contradictoire avec l'esprit du lieu que, pour le faire aboutir, Péguy sentit le besoin de s'en aller, de se donner de l'air, de s'éloigner d'influences qui jetaient trop d'ombre sur lui. Comme il avait fait autrefois en quittant Lakanal, et comme il fit

toute sa vie, il prit une de ces décisions, pareilles à de brusques tournants, qui déroutaient tout le monde, car elles ne tenaient compte de rien que d'un appel intérieur. C'étaient des ordres qu'il recevait, des voix qu'il entendait, lui aussi, dans les régions inconnues de lui-même. A la rentrée de novembre, il alla trouver le directeur de l'École pour lui demander un congé d'une année. Sa vue baissait, disait-il, il n'y voyait plus clair. Ce n'était là heureusement qu'un symbole. Ce qu'il ne voyait plus rue d'Ulm, c'était sa rêverie. M. Perrot ne fut pas dupe. Avec la rude bonhomie que nous lui connaissions, il essaya de persuader Péguy de renoncer à son idée. Mais on ne persuadait pas Péguy. Et quand il s'en fut rendu compte (car sous son air simple et bourru de vieux savant hostile à toute fantaisie, M. Perrot était très perspicace) il jugea raisonnable de laisser ce garçon, qui disait n'y voir plus clair, chercher tout seul son chemin. Contre la règle de la maison, il accorda à son élève le congé qu'il demandait. Dans les premiers jours de décembre, Péguy abandonnait l'École, pour retourner chez sa mère à Orléans.

Personne ne sut rien de précis sur les raisons de cette absence. Différents bruits coururent. S'éloignait-il uniquement pour ménager ses yeux, ou pour faire son apprentissage d'ouvrier typographe, ce qui semblait tout à fait digne d'un philosophe marxiste, ou pour organiser un groupe socialiste à Orléans? On fit toutes ces hypothèses. Mais la seule qui fût vraie ne pouvait raisonnablement venir à l'esprit de personne. Ce socialiste athée rentrait à Orléans méditer sur une sainte dans une atmosphère propice.

Il y aura beau avoir de grands hommes à Orléans (il y en a eu, je pense, et il y en aura encore), il n'y aura toujours à Orléans qu'un personnage qui compte. C'était bien l'idée de Péguy. Jeanne d'Arc appartenait à son monde d'enfant. Et il a toujours vécu strictement enfermé dans les petits univers où le plaçait la vie. Seulement, ces petits univers, il savait les approfondir et les élargir sans mesure. Jeanne d'Arc était un de ses biens, une part de son héritage de petit enfant d'Orléans et plus particulièrement de la paroisse de Saint-Aignan. C'était une de ces personnes dans la familiarité desquelles il avait toujours vécu, et qui lui était aussi présente que les bonnes femmes du quartier, où, jusqu'à son

départ pour le lycée Lakanal, il avait passé sa vie. Quand il se mit à réfléchir sur lui-même et qu'il voulut donner une expression aux idées et aux sentiments qu'il avait acquis avec l'âge, il reconnut très vite que ces sentiments et ces pensées avaient trouvé une forme sublime dans cette dame qu'il connaissait bien, qu'il avait toujours vue près de lui, la Pucelle d'Orléans.

Cette fille d'une audace ingénue, qui ne tenait compte de rien, ni des obstacles matériels, ni des autorités régulières, qui refusait de se soumettre à l'expérience des capitaines, aux conseils des politiques, aux avertissements des gens d'église, bref qui n'obéissait qu'à son inspiration profonde, représentait à ses yeux toutes les dispositions de l'esprit et du cœur qu'il fallait apporter dans la lutte sociale pour que la bataille fût gagnée. Le temps n'y faisait rien. Jeanne restait le type du héros socialiste, et tout simplement du héros. Et la seule chose qui importe, quelque affaire qu'on entreprenne, c'est toujours d'être un héros. Tout cela pour lui allait de soi, était clair, évident. Les vieux amis de la cour rose, le mystique Baillet ou le joyeux anticlérical Joseph Lotte n'en auraient pas été surpris le moins du monde, mais à coup sûr, cela eût paru bien étrange aux camarades de l'École avec lesquels il discutait, devant la table de Herr, sur les événements de la Chambre et la tactique des congrès.

Pendant qu'il travaillait à son poème de Jeanne d'Arc, il arriva qu'un des êtres qu'il avait le plus fortement agrégé à son monde intérieur, cet énigmatique Baudouin qui portait si évidemment sur lui les signes d'un destin malheureux, Marcel Baudouin mourut à Dreux où il faisait son service militaire. Dans cette équipe avec laquelle Péguy se voyait chevauchant à travers l'existence, comme son héroïne à la tête de ses gens, c'était le premier de ses hommes qui venait à lui manquer. Il ne pouvait se résigner à croire que cette brèche dans son univers d'amitié fût simplement l'effet de causes naturelles. On ne quitte pas ainsi ses amis ! Tout de suite il imagina un drame, il se représenta la mort de notre camarade sous la forme d'une lutte avec un gradé brutal, où ce faible, ce doux avait fini par succomber aux mauvais traitements. A cela il y avait quelque apparence de vérité, car depuis quelques mois, Baudouin se plaignait dans ses lettres

des persécutions d'un sergent. Mais il faut dire aussi que jamais les événements ne paraissaient simples à Péguy, et qu'il était enclin à découvrir du mystère dans ce qui se passait autour de lui. J'en pourrais donner maints exemples. En voici un qui me revient à l'esprit.

Notre camarade Louis Lazare ayant été refusé aux examens de l'École, Péguy s'était mis dans la tête que Lazare avait été la victime d'une cabale de Normaliens. Un jour, au Luxembourg, il avait donné, paraît-il, je ne sais trop pourquoi, un coup de canne au trop jovial Beuzard qui attirait décidément sur sa tête l'inimitié de nos camarades sémites. Or, Beuzard était déjà normalien. Péguy qui, bien à tort, détestait à ce moment-là son esprit facétieux et sa manière dégingandée de se promener dans la vie, Péguy s'imagina qu'il avait monté la cabale. Il fallut que Lazare lui-même lui montrât ses brouillons pour lui faire convenir que son échec était pleinement justifié.

Dès qu'il sut la mort de Baudouin, Péguy prit le train pour Paris. Par un matin pluvieux, Henry Roy le vit entrer dans sa chambre d'hôtel, l'air sombre, fermé, et serrant dans sa main la canne, ou plutôt le bâton, qu'il ne quittait guère en marchant. L'un des héros du duel de l'année précédente, Albert Lévy, l'accompagnait. Roy était encore au lit — on ne se lève jamais de bonne heure dans sa première année d'étudiant. Péguy ne lui dit que ces mots : « Lève-toi tout de suite, j'ai besoin de toi. » Un peu surpris de tant de gravité, mais sans demander aucune explication, Roy s'habille et descend avec ses amis dans la rue. Sous une pluie battante, ils gagnent la gare Saint-Lazare. Ici, les attendait un nouveau personnage, que, je crois bien, la veille encore Péguy ne connaissait pas ou connaissait à peine. Il s'appelait Georges Bellais. C'était, au régiment, l'ancien sergent d'Albert Lévy. Il avait évité à celui-ci bien des ennuis à la caserne. Lévy lui en gardait une grande amitié et admirait aussi beaucoup la vigueur, c'est trop peu dire, la violence éruptive de ce garçon à l'œil étincelant, dont les paroles semblaient toujours vous chercher du bout du fleuret et vous pousser une botte. Dans l'expédition d'aujourd'hui son expérience de sergent et de trois années de caserne pouvait ne pas être inutile. Sur le conseil de Lévy, Péguy lui avait dit : « Je vous emmène à Dreux. » Il lui avait dit cela de cette voix que je connais si bien, que j'ai encore

dans l'oreille, qui n'élevait jamais le ton, dans une de ces phrases où il n'y avait jamais beaucoup de mots (pas plus qu'il n'y en avait dans ses lettres) et qui exerçait sur les esprits les plus divers une autorité magique. Lorsque Péguy vous demandait quelque chose on n'élevait aucune objection. L'idée ne vous en venait pas, même si l'on sentait obscurément que ce qu'il vous demandait n'était pas très raisonnable, et l'on n'avait pourtant pas l'impression d'être contraint, car il semblait que c'était votre volonté à vous qui sortît de vous-même pour se confondre avec la sienne.

Bellais, un peu interloqué mais sans en demander davantage, était venu au rendez-vous. On prend les billets pour Dreux, le train part et Péguy s'explique enfin. Baudouin est mort victime des brutalités d'un sergent, il s'agit de le venger sans délai. « Je tuerai cet homme, dit-il. » Il emportait avec lui les armes du combat, des épées et des pistolets.

Jusqu'à Dreux plus un mot. A Dreux, il pleuvait toujours. Péguy, quittant ses amis, leur dit de l'attendre et s'éloigne. Il arrive à la caserne, demande à voir le capitaine de la compagnie de Baudouin. Il se trouve en présence d'un homme qui, d'une voix paisible, lui parle très affectueusement du malheureux soldat et du regret qu'il a de sa mort. Ses camarades l'aimaient bien et son sergent aussi... Mais alors quoi? Les lettres de Marcel? Ses plaintes, ses accusations contre le sergent brutal? Le sergent arrive lui-même. Il parle, il s'explique sans trouble. Et Péguy voit la vérité, aussi tragique, mais différente de ce qu'il avait imaginé. Comme un nuage qui passe sur la lune plonge tout à coup dans les ténèbres les rêves de la prairie lumineuse, le premier souffle un peu vif de la vie avait suffi pour troubler notre ami. Il avait dû entrer à l'hôpital. Une courte maladie, quelques jours à regarder voler les mouches, d'un regard un peu plus vague que jadis dans la cinquième étude, et il s'était en allé...

Chez les peuples primitifs, une croyance, vieille comme les hommes, veut que les qualités d'un mort, son courage ou sa sagesse, peuvent se transmettre à un vivant. C'est une idée de cette sorte qui s'empara de Péguy après la mort de Baudouin. Son cœur passionnément fidèle et son esprit toujours prompt à se créer des mondes illusoires, imaginèrent

ensemble que Baudouin continuait de vivre en lui. Confondant ce qu'il donnait au souvenir de son ami et ce qu'il croyait en recevoir, il se mit à attribuer à ce mort la vie poétique de son esprit. L'inspiration, qui de jour en jour prenait plus de place dans son travail, il l'appela désormais du nom de cet être aérien qui venait chercher en lui un refuge contre la mort. Et dès ce moment-là, avec cette confiance déconcertante et magnifique qu'il avait dans son pouvoir de façonner les destinées, il décida qu'il était nécessaire, de cette nécessité antique qu'il admirait dans la tragédie grecque, qu'un jour il épousât la sœur de notre camarade (qu'il connaissait à peine) afin de redresser le sort et de prendre à ce foyer des Baudouin la place de son ami disparu.

A la rentrée d'octobre, je retrouvai Péguy à l'École. Nous vivions sous le même toit, mais en dehors des heures du Pot nous ne nous voyions guère, entraînés l'un et l'autre par des soucis différents, qui ne se ressemblaient qu'en un point : ils n'avaient rien à voir avec les travaux de la maison. Des rêveries toutes littéraires occupaient mon esprit. Bâties sur des nuées, elles n'étaient liées en rien à ma vie qui m'apparaissait toute vide, comme si les premières expériences de l'enfance et de la jeunesse ne donnaient pas leur couleur à tout le reste des jours. Je comptais bien la remplir de voyages et d'aventures, mais en attendant que s'ouvrît devant moi le vaste monde, je passais mon temps à construire, dans un air irrespirable, des récits d'un romanesque puéril, sous l'influence de ces grands déformateurs Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam, qui sont des maîtres certes, mais des maîtres dangereux. J'aurais mieux fait d'apprendre convenablement le latin avec le vieux Gaston Boissier et Frédéric Plessis, et le grec avec le vénérable Albert Tournier, l'éditeur de Sophocle, l'ami de Louis Ménard et de Leconte de Lisle, que nous appelions le « Juge » parce qu'il apportait à toutes choses, à la discussion d'un texte ou à l'examen d'un élève, un méticuleux scrupule de justice et de justesse. Sans compter que se livrer à vingt ans à ces grands exercices d'humaniste est une des occupations les plus romanesques du monde.

Péguy connaissait, lui aussi, une aventure intellectuelle assez pareille à la mienne. Lui aussi s'agitait dans l'irréel. Plus que jamais il était persuadé qu'un monde nouveau

allait naître, et que lui et ses amis de la turne Utopie et de la bibliothèque seraient les accoucheurs de la société idéale. Je ne me rends pas très bien compte comment il conciliait l'espoir que la révolution sociale allait éclater demain, avec cette autre idée que, pour faire la révolution, il fallait un cœur pur, une passion de la justice et de la vérité, une sorte d'état de grâce, qui ne me semblait pas spécialement à la mode en 1897. Fidèle à son programme, il continuait de rassembler les fonds pour ce fameux quotidien vrai, impersonnel, objectif (on aimait beaucoup ce mot à l'École), où l'on dirait sur toutes choses la vérité, rien que la vérité, sans crainte de blesser les intérêts ni les personnes. Pareil à quelque moine quêteur, avec sa pèlerine noire, ses souliers à clous et son bâton, il faisait démarches sur démarches auprès de ses amis ou de gens qu'il ne connaissait pas, pour réunir les capitaux nécessaires à l'entreprise. Et sur des cahiers d'un sou il tenait une comptabilité scrupuleuse et mystérieuse, où les cotisations de chacun étaient seulement inscrites par une initiale et un chiffre, car il craignait la police ! La police de Méline et de Dupuy qui, en ce temps-là, paraît-il, trahissait la République.

Notre camarade Litalien, qui fut il y a quelques années maire socialiste de Brest, et qui est revenu, je crois, de bien des illusions, me rappelle dans une lettre charmante cette activité de Péguy : « Cent mille francs ! me disait-il. Il nous faut cent mille francs. Était-ce exactement cent mille francs? je ne sais plus très bien. Le chiffre d'ailleurs importe peu. Nous ne les avons pas, mais en quelques années nous pouvons les avoir. Il faut (et de quel ton il prononçait : il faut !), il faut que chacun de nous prélève sur ses ressources une cotisation mensuelle, par exemple. Je centraliserai les fonds. Chacun de nous de son côté s'efforcera de recruter de nouveaux associés, et dans quelques années nous pourrons lancer l'affaire... En me disant ces mots, il me serrait le bras et arpentait le couloir avec une telle énergie que j'aurais vu sans surprise jaillir d'entre les dalles les cent mille francs qu'il demandait. Je ne pouvais manquer de m'affilier à cette œuvre capitale. Je promis ma cotisation dès que je gagnerais quelque chose. A quelque temps de là, j'échouai à l'agrégation, et au mois d'octobre suivant je fus nommé professeur de lettres et grammaire au collège de Saint-Pol-sur-Ternoise (Pas-de-Calais). Sur les deux mille cinq cents

francs que je gagnais alors, j'envoyai ponctuellement dix francs par mois à Péguy, pour le journal. Péguy m'écrivait, quand il avait le temps, un petit mot amical. Sur un coin de sa lettre, il inscrivait un chiffre chaque fois un peu plus élevé — le montant du trésor socialiste ! Nous ne manquions pas d'ailleurs d'amis qui s'intéressaient à notre action, Georges Renard, Jaurès toujours. Nous avons tous lu dans *la Petite République* du 12 décembre 1897 un article de Georges Renard intitulé « Aux jeunes qui liront *les Déracinés* » et qui se terminait ainsi : « On vous accuse parfois d'être gangrenés par le scepticisme et par le désir d'arriver vite à la renommée, au pouvoir, à la richesse. Et quelques-uns, beaucoup peut-être, méritent cette accusation. Mais je crois, je sais que parmi vous il en est d'autres qui savent ce qu'ils veulent, et qui veulent la justice, parce que, sans justice pour tout le monde, il n'y a pas pour eux de bonheur possible. O mes jeunes amis, courage et patience ! C'est vous qui serez grands, c'est vous qui serez forts, c'est vous qui serez les vrais ressusciteurs de l'énergie nationale. » Hélas ! mon cher Tharaud, les jeunes gens à qui Georges Renard augurait de si belles destinées, c'étaient nous, Péguy et ses amis, les organisateurs du journal vrai ! »

Vers ce temps-là, comme on dit dans l'Évangile, ayant réuni ses disciples, Péguy nous déclara que nous formerions désormais un nouveau groupe socialiste, qui porterait ce nom ambitieux et modeste « la Recherche de la Vérité ». Restait à nous faire reconnaître officiellement par le Parti, et ce fut l'occasion d'une scène assez comique. La Fédération de la Seine, qui devait nous donner l'investiture, tenait de fois à autre les séances de son comité dans un bistro de la rue Monge. Péguy chargea quelques-uns d'entre nous de nous y présenter. Mais à peine avions-nous fini d'exposer notre cas, que les camarades s'écriaient : « Qu'est-ce encore que ce nouveau groupe? Vous n'avez qu'à faire comme tout le monde et à vous inscrire individuellement au groupe de votre quartier. » Nous répondîmes fermement que nous tenions à former un groupe à part sous le nom que nous avions choisi, et que rien dans les statuts du Parti ne s'opposait à cela. Alors, du fond de la salle, une voix que je n'oublierai jamais, la voix de Caliban lui-même, lança dans la fumée du bistro : « Pourquoi ce titre stupide,

la Recherche de la vérité? La vérité, il y a longtemps que nous l'avons trouvée ! » On nous admit pourtant dans la Fédération, nonobstant notre titre qui sentait un peu le fagot, et c'est ainsi que, ce soir-là, je fus baptisé socialiste.

La révolution sociale entrait bien, en effet, dans mes chimères, mais je n'apportais aucun zèle à ce qui pouvait la hâter. L'activité politique de Péguy me laissait indifférent, et même je puis le dire, m'ennuyait. Je n'ai jamais pu prendre au sérieux ni « la Recherche de la vérité », ni les colloques de la Bibliothèque et de la turne Utopie, ni ce ton grave de Péguy, dont il s'est moqué lui-même, quand, regardant par-dessus l'épaule de sa quarantième année, il parle de « ce sombre, ardent et stupide jeune homme » qu'il a connu en ce temps-là. Sur ce qu'il y avait en lui de fort et de profond, jamais je ne me suis mépris, mais je ne m'en laissais pas imposer par cette ardeur partisane qui donnait alors de lui une idée tout à fait fausse. Ce qu'il y avait de plus sérieux en Péguy, ce n'était pas son sérieux qui le couvrait comme un fâcheux nuage, c'était au contraire sa fraîcheur, son élan, sa bonhomie, cette sorte de « joie entendue », cette saine gaieté qui est la vertu même, toute cette force contenue qui allait bientôt jaillir en poésie, en lyrisme, en boutades, en invectives, en pamphlets, en apostrophes, en récits, en caricatures, en vers et en prose, en tout enfin, sauf en gravité confite. Le plus ingénument du monde il avait exercé sur lui-même cette faculté déformatrice qui transformait tous les êtres autour de lui. Il ne s'en aperçut que plus tard, et que, malgré la sincérité qu'il apportait à toutes choses, il s'était fait un certain personnage, *persona*, un masque de théâtre, où s'était effacée cette gaieté malicieuse qui était comme la fleur de sa race paysanne.

Étienne Burnet, qui dirige aujourd'hui l'Institut Pasteur de Tunis, et qui en ce temps-là philosophait avec nous, m'écrit ce mot très clairvoyant : « Que je regrette amèrement d'être passé à côté, tout à côté d'un tel homme et de ne l'avoir pas connu avec plus de particularité. Si je ne l'ai pas plus approché, c'est que je l'ai trop pris au sérieux. Je respectais son impérieuse originalité, mais je tenais beaucoup à ma liberté, et je ne raffolais pas des injonctions. J'aurais mieux fait de le prendre avec plus de sourire : au sérieux,

plus un grain de sel (comme tu le faisais peut-être). Avec une légère acidité je l'aurais mieux pénétré. »

Burnet a tout à fait raison. On était dupe des apparences. Volontiers on prenait Péguy pour un esprit fanatique et cela écartait de lui un grand nombre de nos camarades, qui sentaient pourtant bien qu'il y avait en lui quelque chose qu'on ne rencontrait chez personne. Pierre Laurens qui a fait de lui un portrait magnifique est tombé dans la même erreur qu'Étienne Burnet autrefois. C'est bien Péguy qu'on voit dans son tableau, le Péguy que nous avons connu, avec ses belles mains, son front droit, son air volontaire, et cette pèlerine noire qu'il ne quittait presque jamais et dont il s'enveloppait, semblait-il, moins pour se protéger des intempéries des saisons que des bourrasques du destin. Mais il manque au visage cette puissante joie intérieure, ce rayonnement de gaieté qu'on voyait luire dans son regard, quand il vous parlait, par exemple, des thèmes de son prochain cahier, ou que, changeant soudain de pas (une habitude que je lui connaissais depuis le temps de la cour rose), il vous avertissait par là que le ton de la conversation allait changer lui aussi et qu'on allait passer du sévère au plaisant.

Quand nous nous retrouvions ensemble dans la cour intérieure autour du bassin des Ernest (nous appelions ainsi les poissons rouges en souvenir d'Ernest Bersot, sous le règne duquel on les avait vus apparaître), nous nous retrouvions tout de suite, sans beaucoup de paroles, très proches l'un de l'autre et toujours bien pareils à ce que nous étions autrefois. Même alors, il ne me parlait que d'une façon assez vague de cette mystérieuse Jeanne d'Arc à laquelle il travaillait, et dont j'avais aperçu l'énorme manuscrit dans une petite malle noire qui ne quittait jamais sa turne. Je la vois encore cette malle, étroite et noire comme un cercueil, sur laquelle il avait écrit de sa belle écriture : « Prière de ne pas toucher » et où il avait la certitude de tenir un trésor. Cependant, tout sûr qu'il en fût, il savait bien que son ouvrage, cette façon lyrique d'exposer les sentiments avec lesquels on doit se préparer à l'action, risquait fort de surprendre, voire de scandaliser les pédagogues avec lesquels il courait au combat. Un ami de la cour rose, au contraire, le reconnaîtrait là tout entier et sans aucun étonnement. Il le savait sans même se le dire, et cette certitude l'attachait

plus intimement à moi que n'eût fait mon adhésion au marxisme le plus pur.

La bibliothèque et la turne Utopie étaient pour moi des thèmes inépuisables de gaieté. Je ne me gênais pas pour en plaisanter devant lui, et comme il se sentait, tout au fond de lui-même, d'une nature bien différente de celle de ses nouveaux amis, toute cette irrévérence n'était pas pour lui déplaire. Quant à moi, j'étais bien sûr qu'il ne pouvait me décevoir et que sa richesse intérieure n'était pas captée tout entière par la fondation du journal vrai ou la campagne qu'il menait à l'intérieur de l'École afin d'en écarter un maître, le bon M. Ollé-Laprune, dont les opinions catholiques avaient le tort de lui déplaire. Et puis, dans notre promenade autour du bassin des Ernest, deux noms immanquablement se présentaient à nous : c'étaient les noms des vieux amis, Baillet, qui avait renoncé aux études profanes pour entrer au séminaire, Lotte qui, refusé à l'École, avait obtenu une bourse à l'université de Rennes et préparait là-bas sa licence, avec le gai Charles Muller, en effarant les bourgeois de la ville par des joyeusetés d'étudiant du moyen âge. Et les noms de ces deux êtres, si différents l'un de l'autre (au moins en apparence), l'un de plus en plus mystique, l'autre de plus en plus matelot et anticlérical, auraient suffi à faire tomber, comme par la vertu d'un talisman, tout ce qui aurait pu nous séparer.

JÉROME ET JEAN THARAUD.

(A suivre.)

Christine l'Admirable, la « Sainte volante »

La plaine mauve.

La mer, à l'ouest, inspire la plaine belge jusqu'aux monts de Cassel, jusqu'aux collines du Brabant. Elle donne à la Flandre son âme en même temps profonde et tumultueuse, celle qui fit Bruges, Gand et Anvers, les Van Eyck, Memling et Rubens. A l'est, cette plaine, devenue la Campine, tombe sous le sortilège des grands fleuves venant mourir dans l'enlisement des sables et des marais. La Flandre est verte, la Campine est mauve. Deux terroirs se révèlent et s'opposent par ces seules couleurs. La Flandre est orgiaque, réaliste et somptueuse jusque dans sa sensualité. La Campine est craintive, extatique et pauvre dans toutes ses activités injustement méconnues.

Il faut s'entendre, du reste, sur l'étendue de cette méconnaissance. La Campine a imposé au monde quelques gestes tellement impérieux que celui-ci en subit encore l'éblouissement. Mais on a oublié le point d'où est parti l'éclair illuminant tout le ciel. L'humanité entière connaît *l'Imitation de Jésus-Christ*, composée par Thomas à Kempis, le mystique de Campine, comme les « diableries » inventées par Jérôme Bosch et Pierre Breughel : le centre d'une si poignante et si diverse pensée demeure à peu près ignoré.

Entre la flamande ville d'Anvers, fougueuse et ostenta-

toire comme une naïade de Rubens, et la wallonne ville de Liége, élégante et délicate comme un modèle de La Tour, la plaine de Campine nous convie à méditer le mystère de son âme mauve. La bruyère qui enchante les terres arides du Nord, qui est frôlée par les fées d'Écosse comme par les korrigans de Bretagne, s'est choisi cette lande en Belgique et l'a désignée comme le domaine de son rêve exaspéré encore par le voisinage d'un pays aux réalités exigeantes. C'est en unissant la sérénité de l'azur avec les ardeurs du rouge que la lumière compose le violet. Ces deux couleurs, qui ne se raniment pas en « complémentaires » mais s'adoucissent l'une l'autre, produisent une nuance nouvelle formant comme la rêverie de toutes deux. Au printemps, cette tristesse délicieuse se cache dans la jeune verdure avec les violettes ou pâlit dans les branches transfigurées avec les thyrses du lilas. A la fin de l'été et en automne, elle déferle dans les flots immobiles de la bruyère ne laissant plus apparaître que la blancheur du sable ou le miroir des marais assombris d'algues.

Sur les eaux, vers le soir, vont flotter des brumes en fantômes. Au matin, le soleil changera l'évocation fantastique en apparition paradisiaque ; les anges auront chassé les esprits mauvais. La double vision laisse aux yeux et à la pensée des hommes cet élargissement vers l'infini dont la plaine nous enivre en livrant à nos regards l'entièreté du sol jusqu'à la bague mystique formée par l'horizon. Ici donc, l'homme dut beaucoup rêver, beaucoup trembler, beaucoup aimer, comprendre mieux qu'ailleurs tout le ciel et tout l'abîme affleurant au miroir magique des marais.

De fait, les petites villes de la plaine pauvre sont hantées de légendes douloureuses : c'est Hoogstraeten et le *Saint Sang miraculeux*, Brée, patrie de Breughel, et la *Madone des Sept Glaives*, Tirlemont et l'*Étang du prêtre noyé*, Hérenthals et sa stigmatisée, Moll et la couronne d'épines, Turnhout et ses martyrs paysans, Gheel et ses déments.

L'âme angoissée de la Campine envahit également son paysage. Nulle part les chapelles et les croix de route ne sont aussi nombreuses. C'est qu'ici surtout s'imposa le mystère du carrefour faisant que, selon la route choisie, vous rencontrerez la vie ou la mort, l'aimée qui vous attend sans vous connaître ou l'ennemi guettant derrière une haie. L'âme populaire y situa une des hantises diaboliques dont

la Campine allait créer tout un art, l'apparition du Malin. A minuit, les désespérés se rendaient à un carrefour de route pour s'y donner au démon. Ils apportaient une poule noire en marque de servage, cependant que le tonnerre grondait, que des flammes éblouissaient, et qu'une odeur sulfureuse faisait défaillir. C'est à l'extrémité nord de la plaine sablonneuse, à Bois-le-Duc, qu'a surgi Jérôme Bosch, le premier interprète du cauchemar de la Campine, suivi bientôt par Breughel, né un peu plus au sud, au village de Brée.

Depuis toujours sans doute, l'homme s'est préoccupé d'une figuration du mal et de la laideur comme d'une figuration du bien et de la beauté. Il est significatif que l'expression artistique de ce mal et de cette laideur soit complètement absente de tout le premier âge chrétien. On trouverait difficilement une marque plus frappante de l'essentiel optimisme d'un dogme. Aussi longtemps que ses croyants furent « entre eux », ils ne voulurent représenter que les douceurs du bien et du beau. L'invasion, dans l'Église, de la foule païenne après le triomphe constantinien, ne change pas encore cette optique. Il faut les barbares, tout l'ordre social anéanti, pour qu'en ultime effort de justice apparaissent les supplices éternels et leurs bourreaux sataniques, les démons. Pour eux, par eux, la notion du mal et de la laideur intentionnelle entre dans un art dont l'essence, pourtant, continuera de les repousser toujours. Qu'on se rappelle l'impuissance, encore, d'un Angelico à traduire l'aspect des bourreaux dans la Passion. Cette représentation du mal prendra d'abord pour seule loi d'exprimer celui-ci par la laideur excessive, comme en témoignent aussi bien les premiers porches romans que les dernières mosaïques de la tradition byzantine.

Le genre spécial créé bien plus tard, à la fin de la grande époque médiévale, par les « grotesques flamands », va préciser cette simple idée de laideur en une catégorie particulière de celle-ci : l'expression de la dégénérescence et de l'avortement. De la sorte intervient la nuance de comique indiquée par les épithètes de « drôles » et de « grotesques » appliquées un peu improprement aux maîtres de cette école. Si le comique résulte d'une disproportion, il y a bien en effet un comique dans ce système des « drôles », nous montrant des êtres inachevés, dégénérés, disproportionnés. Seulement, ce comique poursuit sa raillerie en dehors du monde, jus-

qu'entre les démons et les anges et devient ainsi, voudrait-on dire, un comique d'au-delà. Ceci explique un engouement que nous ne comprenons plus guère, mais qui emporta, en faveur du genre, jusqu'à la grave Espagne, malgré son souci primordial de noblesse, et jusqu'à l'Italie, malgré un désir de grâce non moins hostile à ces trivialités sataniques. C'est pourquoi le *Chariot de foin* figure à l'Escurial comme principal objet des méditations de Philippe II. C'est pourquoi, dans le palais des Doges, à l'entrée de la salle où siégeait le tribunal terrible, vous trouvez deux panneaux de « diableries », avec lesquels commence la leçon des supplices prolongés dans une autre vie.

La *Tentation de saint Antoine*, qui est un des poncifs du genre, nous permet de bien saisir l'apport nouveau des maîtres campinois dans la tradition des aspects infernaux. Le récit originel nous montre le solitaire assailli par des démons qui avaient pris la forme d'animaux féroces. Les maîtres drôles vont transformer l'épreuve. Chez eux, les animaux deviendront avant tout irréels, moins redoutables par leur force que par leur absurdité, leur impossibilité d'existence. Au milieu de ce cauchemar, l'ascète se sent perdu dans un enlisement de folie, dans une absorption de néant. A cette fin, les peintres des diableries ont choisi les animaux les plus équivoques, les moins compréhensibles pour l'homme, et avant tout le singe en qui semble grimacer notre caricature. Ces animaux vont subir toutes les transformations propres à nous traduire la perversion d'une énergie : leurs membres s'atrophient, leur aspect se décompose. En revanche, les objets d'alentour s'animent, prennent une vitalité dérisoire. Ce sont des flûtes, des violes, des vielles devenant becs d'échassiers ou corps de volatiles ; des ustensiles de cuisine, des instruments d'astrologie empruntant des membres de bêtes. L'apparence humaine se transforme suivant le même dessein diabolique. Tantôt un visage convulsé ou d'une immobilité de mort s'isole. Tantôt, au contraire, un tronc remplace la tête absente. Ici, se traduit l'abjection de la chair dans les gestes de ses pires hontes. Là, elle indique sa fragilité en saignant sous la blessure d'un couteau, d'une flèche, d'une arme satanique. La suggestion du massacre et de la destruction s'ajoute à celle du pullulement et de l'avortement pour marquer l'épuisement et la décomposition de la vie, surtout raillée dans la pro-

messe de l'œuf. C'est pourquoi celui-ci joue un rôle énorme dans le chaos blasphématoire.

Ainsi, autour d'Antoine, le vertige est universel. Les montagnes prennent formes de géants accroupis. Un incendie illusoire dévore la chapelle de l'ermite ; dans le ciel hanté où les diables emportent le saint, les nuées sont combats de monstres, tournois de chevaliers, fantômes de navires. Cette *nef des fous* dans laquelle Sébastien Brand fit délirer toutes les imaginations, doit y passer entre des apparences d'aéroplanes que l'on s'étonne de voir pressenties. L'extrême équivoque, l'extrême déviation de toute force, nous livrent l'essence même de la perversité, laquelle, d'après l'étymologie du mot, n'est qu'une énergie détournée de son but comme la damnation est le rejet d'une vie par son principe.

Et voilà que triomphe la leçon que cache le comique des « diableries » : puisque ce monde n'est qu'une grimace du mal, une illusion du néant, aspirez donc à l'autre où rayonne le bien suprême, où demeure l'Être en son essence !

Parallèlement à ces hauts enseignements, la peinture satirique de l'époque donnait des conseils plus familiers qu'un petit tableau anonyme du musée de Bruxelles résume pittoresquement. Nous sommes dans une chambre de paysans et de paysans aisés, car la table supporte des apprêts de repas, des poissons frits, des gâteaux, des brocs de vin ou de bière. Par la fenêtre apparaît le paysage avec un tournant de route, où deux amoureux passent enlacés, marchant entre des gibets vers une ville où siègent les juges, pires que les malandrins... Au mur, une grossière image représentant le hibou et le miroir, les emblèmes d'Uylenspiegel, ce symbole de la sagesse populaire d'alors, faite uniquement de prudence et d'endurante bonne humeur...

Mais à côté de la prudence ou de l'indifférence qui nous gardent, il y a la compassion, faisant endurer le mal d'autrui... Ce mal étant multiplié au delà de toute mesure va donner aux meilleures âmes un véritable vertige de miséricorde revêtant des formes à la fois merveilleuses et ahurissantes que nous pourrons étudier dans la légende de Christine, l'extatique de Saint-Trond, petite ville de Hesbaye, mais dans l'influence régionale. La sainte apparaît en héroïne du vertige, du vertige devant les abîmes de la douleur et du crime. Les maîtres drôles utilisent ce mouvement d'horreur en leçon de prudence ou de renoncement.

Les bourreaux, que l'art chrétien primitif n'admettait pas plus que le mal qu'ils châtient, prennent, pour eux, une importance équivalente à celle même du mal dans le monde. Et comme ils voient partout ce mal, ils redoutent un bourreau possible en tout homme, selon une conception qui devance curieusement celle du pessimisme darwinien. Rien de plus significatif à cet égard qu'une œuvre de Bosch conservée au musée de Gand. Elle présente la montée au Calvaire, Jésus y étant entouré par la foule la plus dense et la plus magnifiquement abjecte. Le Sauveur vient d'imprimer sa face sanglante sur le voile de Véronique. Or, ce voile nous apparaît avec l'image sainte déjà obscurcie, rejeté dans un coin du tableau, prêt à sombrer dans la houle innombrable d'une humanité bestiale.

Ainsi chez Bosch comme plus encore chez Breughel, les personnages sacrés apparaissent submergés dans la foule vulgaire, écrasés dans l'espace douloureux.

Nous surprenons ici un des principaux caractères de la composition de l'École des « grotesques » qui diffère autant de celle des « primitifs » que de celle des « renaissants ». Pour les premiers, les personnages saints occupent la majeure partie de l'espace et, souvent, les comparses seront représentés à une échelle réduite, bien qu'ils figurent au premier plan. Les renaissants vont observer la perspective naturelle, exagérer le rôle des personnages accessoires dans un but de virtuosité technique, mais en laissant toujours sa dignité au groupe sacré. Chez les « drôles » au contraire, le drame divin n'occupe plus qu'une place « essentielle » et « inspiratrice ». C'est que pour eux l'espace et le nombre prennent rang parmi les misères métaphysiques d'un univers « relatif » : les grands instinctifs qu'étaient nos peintres l'ont curieusement senti. Voilà pourquoi, avec les mystiques, ils ont évoqué la damnation par l'entassement et l'écrasement ; comme le péché par le pullulement des êtres inférieurs, la multitude entraînée aux courants stupides de la curiosité, de la cupidité, de la cruauté... Il y eut donc une composition « diabolique » correspondant à un dessin, à un coloris, tous deux spéciaux.

Pour peindre les images de cette vision, douloureuse même lorsqu'elle s'efforce au rire stoïque, Breughel entend simplifier, humaniser, humilier l'impeccable et somptueuse facture eyckienne. Bosch, au contraire, en conserve l'éclat

mais avec une sorte de perversion bien curieuse. Sa palette recherche les splendeurs des incendies plutôt que celles des aurores, les diaprements qui s'apparentent à ceux des reptiles plutôt qu'à ceux des oiseaux ou des papillons. Il appartient au soir, non au matin. C'est, répétons-le, que l'idée de dégénérescence (qui inspire proprement la diablerie) pénètre toutes ses œuvres, même les plus sereines, comme le désenchantement pessimiste altère et transpose nos meilleures joies.

Nous en allons voir un exemple définitif dans la manière dont il peint la Nativité. Évidemment, même pour le plus malheureux moyen âge, la Noël, l'avènement divin, réalise toujours l'allégresse chantée par les anges dans la nuit illuminée de l'étoile nouvelle. C'est partout l'épanouissement ingénu que semble avoir porté au comble le geste de saint François. Si l'idylle franciscaine a pris pour la pensée moderne une importance dont on ne saurait exagérer la valeur, c'est que nous aimons y voir l'optimisme chrétien piétiner follement et joyeusement jusqu'aux dernières inévitabilités de la souffrance. Pourrait-on aller plus loin, dans cette ivresse tendre, que saint François, lorsqu'il demandait qu'à ce jour, les bêtes même fussent heureuses et que les princes ordonnassent pour elles des distributions de nourriture afin que la vie entière éprouvât l'immense douceur de Bethléem? Ce Noël-là, devant l'autel qu'entouraient un bœuf et un âne, la foule enivrée crut voir un Dieu enfant dormir entre les bras du Séraphique. Tout au contraire, sous le pinceau de Bosch, Bethléem devient étrange et angoissant. Le blanc est une des magnificences de la superbe palette du maître. Pourtant ce blanc même n'y est plus radieux. Bosch en revêt volontiers un des mages, lequel prendra plutôt l'aspect d'un fantôme que celui d'un élu reconnaissant son Dieu. Le bleu n'est pas moins spécial chez lui, tellement prompt à tourner aux verts corrodés d'or et au noir de nuit qu'il évoque le marais de Campine, le soir, avec ses reptiles et ses démons. Quant au dessin, il affectionne les formes traînantes. Elles passent des apparitions de femmes démoniaques (dont la traîne allongée en queue de monstre est un poncif pour Bosch) jusqu'aux figures les plus célestes, jusqu'à celles même environnant la crèche.

On sait comment le genre des diableries s'est éteint aussi brusquement qu'il avait surgi. Résultat d'un paroxysme de

la sensibilité à un des plus tragiques tournants de la destinée humaine, il devait mourir avec l'essor de l'époque nouvelle, comme il était né avec l'écroulement de l'ancienne. L'esprit de la Campine allait, pour un certain temps, céder devant celui de la Flandre apothéosé dans Rubens. C'est proprement cette victoire qui nous est signifiée par la disparition des diableries devant la plénitude de l'art renaissant. Rien de plus curieux que cette transition qui suggère le passage d'une nuit hantée à un clair matin. Le sabbat est fini ; le paysage s'avoue un tableau de la seule nature. Les objets familiers, ensorcelés un instant, reprennent leur aspect normal comme dans une chambre de fiévreux d'où le jour chasse le cauchemar. Les animaux diaboliques redeviennent les venaisons opulentes, les poissons nacrés de Fyt et de Snyders : seulement de la vie et de la beauté immolées à la faim sacrée des hommes. Pendant le festin qu'ils composent, une sagesse inspirée des philosophes antiques répétera que tout cède au temps et à la mort, qu'il faut jouir des plaisirs légitimes pour se mieux résigner à la grande nuit :

Avoir une maison commode, propre et belle,
Un jardin tapissé d'espaliers odorants,
Du fruit, d'excellent vin, peu de train, peu d'enfants.
Régler tous ses desseins sur un juste modèle...
C'est attendre chez soi bien doucement la mort...

Il semble que cet épicurisme, si aimé d'Anvers, n'ait jamais pu entamer l'âme de la plaine mauve. Nous en avons la preuve dans la différence, peu apparente, mais si essentielle, qu'on remarque entre l'inspiration de Rubens et celle de P.-J. Verhaegen, une sorte de Rubens campinois de la fin du dix-huitième siècle, peut-être le dernier des grands peintres belges de jadis. Certes, comme presque tous les maîtres de l'époque, Verhaegen procède avant tout de Rubens. Mais s'il n'en peut atteindre ni la puissance, ni la science, ni l'incommunicable génie, il est visible également que ses désirs furent différents. Il cherche un coloris plus calme par la sérénité du bleu, un dessin plus austère par son recueillement. Cet esprit moindre est mieux attentif à ce qui le dépasse. Rubens s'ajoutait au monde, tandis que l'humble Verhaegen en recevait seulement de quoi s'approcher du Dieu des pauvres. Ainsi, ce renaissant eut l'âme des plus impressionnables primitifs pour devenir, à la fin du dix-

huitième siècle, comme le monastique Rubens des blanches abbayes de Campine. On appela « style jésuite » celui de la seconde renaissance que les disciples de saint Ignace firent si magnifiquement triompher à Anvers, à Bruges, à Louvain : on devrait appeler style norbertin celui de ces abbayes dont le faste demeure sobre et grave pour la contrée rêveuse que bénissent les tours d'Averbode, de Tongerloo, de Parc même, près de Louvain.

Nous voulons surtout recueillir de Saint-Trond à Liége les souvenirs de la plus étrange épopée mystique que l'on puisse admirer jamais. Mais hâtons-nous de prouver d'abord que ce terroir d'âme ne s'est pas appauvri depuis le moyen âge en évoquant l'exemple d'un mystique campinois, né au village de Moll en 1824. Sa vie, tout comme celle de la sainte du treizième siècle, est un continuel défi aux lois naturelles dont les cruautés, par lui, s'effacent, voudrait-on dire, sous des câlineries divinement maternelles. François Luycks nous apparaît d'abord comme un enfant joyeux qui a le bonheur de rencontrer un maître d'école assez poète pour remplacer les mornes études dans une classe par des flâneries en commun au milieu des bruyères. Plus tard, chez les bénédictins, la tuberculose allait enlever le jeune religieux lorsqu'une vision le laisse guéri, si bien qu'après deux années de théologie à Parme, il arrive à la prêtrise. Sous le nom de Père Paul, il commence alors cette vie prodigieuse qui met la puissance divine aux services des plus humbles vœux des humbles. Le miracle lui est habituel, familier, et il en fera pour consoler des enfants, pour leur éviter une réprimande. On lui demande non seulement la santé des âmes et des corps mais le pain quotidien et la délivrance des plus communes misères. Il accorde tout à la bonne volonté et met un tel cœur à ces charités surnaturelles qu'après sa mort plusieurs de ses dévots le voient arriver chez eux, apportant une dernière bénédiction, un dernier conseil. Il leur semble encore un vivant sur terre, mais sa disparition est plus subite, elle laisse une joie plus grande dans les cœurs, et, remarque-t-on, le livre qu'il tient à la main rayonne doucement. Nous ne prétendons pas faire ici œuvre critique, mais seulement juger l'âme d'un pays par les images de sa ferveur. Or, un autre thaumaturge, le Père Valentin d'Hérenthals, renouvelait pour son apostolat, presque en même temps et dans les mêmes milieux, ce qu'on pourrait appeler

l'émerveillante familiarité campinoise dans la vie divine !
L'inspiration d'art nous présente une analogue persistance du caractère ethnique jusqu'à l'âge moderne, jusqu'à nos jours. Après la crise qui marque pour elle les débuts du dix-neuvième siècle, la peinture se ranime surtout, en Belgique, pour des écoles de paysage, plus ou moins inspirées par celle de Barbizon. Il y en eut une à Tervueren, la plus célèbre ; d'autres se formèrent à Genck et à Moll. Cette dernière obtint la gloire d'attirer Jacob Smits, le grand peintre belge, Hollandais de naissance et devenu le maître de la Campine. Il occupe encore aujourd'hui, dans les environs de Moll, une chaumière aménagée en maison de campagne et où affluent les pèlerins d'art. Tout auprès, sur les dunes drapées de bruyère, une surprenante série de quinze petites chapelles du dix-huitième siècle abrite un « Chemin de la Croix » et put inspirer au peintre son thème favori du Christ se mêlant à la vie des gens d'alentour. Fidèle à l'inspiration du terroir, Jacob Smits aime, en effet, à montrer le Sauveur s'asseyant dans les chaumières, bénissant le pain comme à Emmaüs, caressant les petits, éclairant les âmes au soleil divin de son auréole. Si bien qu'on peut regarder toute la nouvelle école des peintres religieux de Belgique, si curieux de pathétique et d'intimité, comme ayant eu pour précurseur le vieux maître de Moll.

Une mystique du vertige.

Le chef-d'œuvre de la littérature mystique nous a été donné à la fois par Ruysbroeck l'Admirable et par l'anonyme fameux de son école, l'auteur de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Il semble bien que leur terroir nous réserve également l'apogée de l'action mystique dans l'histoire de Christine de Saint-Trond, presque ignorée encore. Le site garde d'elle une empreinte d'autant plus attirante qu'elle reste comme secrète. C'est au fond des âmes et dans la douceur du paysage qu'on l'y peut évoquer bien plus que par le faste monumental. A différentes reprises, des narrateurs pieux ont répété sa vie sans vaincre l'indifférence de naguère pour ce genre d'inspiration. Dans le cas qui nous occupe, l'éloignement dut s'augmenter par la stupeur que provoque un récit dépassant toute imagination. Au moyen

âge, cette stupeur se traduisait par l'émerveillement qui forme la nuance propre de cette épithète de « Wonderbare » l' « Admirable », jointe, dans le flamand originel, au nom de la sainte. C'est l'ébahissement pensif et profond d'enfants qui voient le ciel s'ouvrir, de simples qui admirent un prodige sans douter ni de Dieu ni d'eux-mêmes. Ce sentiment ne devait plus être compris par les siècles modernes, tour à tour classiques, raisonneurs et rationalistes. Il fallut l'actuel renouveau de sincérité en art, en morale, pour nous ramener le goût de si poignantes étrangetés.

Christine l'Admirable apparaît comme un grand « signe dans le ciel » au-dessus de la terre belge.

L'authenticité du récit nous importe moins que le récit. Rêvé aussi bien que vécu, il réalisera toujours un dépassement assez formidable de la vie pour en affirmer l'au-delà.

Il le faut pourtant ajouter : l'émotion de ces merveilles s'augmente de les apprendre, non pas d'une vague tradition populaire, mais par un témoignage personnel bien défini, appuyé d'autres autorités comme de l'assentiment unanime d'une époque et d'un terroir. Thomas de Cantimpré, l'auteur de la Vie de Christine, est un saint et savant religieux qui l'écrivit neuf ans, à peine, après la mort de la sainte. Il y fait appel à l'opinion publique d'alors et, en particulier, à des témoins, tous prêts, dit-il, à donner leur vie pour affirmer ces merveilles. Si cet auteur du plein moyen âge doit paraître souvent trop crédule à plusieurs modernes, il est appuyé ici par Jacques de Vitry connu pour sa prudence et qui confirme de son témoignage l'essentiel des merveilles de la sainte dans une lettre fameuse. Nous la citons plus loin à cause du tableau émouvant qu'elle nous donne d'une ville en plein transport mystique. Denis le Chartreux, auquel le moyen âge donna le nom de Docteur extatique, naquit au village de Ryckel tout proche de Saint-Trond où il fit ses études. Il raconte comment, dans son enfance, il connut encore l'émotion laissée par la vie surhumaine de la sainte. Cette émotion demeura dans l'âme de la ville et se répandit avec les nombreux pèlerins qu'attiraient les reliques de saint Trudon. Les annales de l'abbaye en témoignent ainsi que les écrits des franciscains du lieu, dont la maison existe encore. Au quatorzième siècle, le frère Gérard met en vers flamands le récit latin de Thomas de Cantimpré qu'abrège ensuite un autre franciscain, Jean de Brusthem. A Rome,

en pleine Renaissance, Baronius rend hommage à la gloire de Christine, et le fondateur moderne de l'histoire mystique, Görres, utilise le récit médiéval comme un loyal témoignage. C'est aussi comme tel que nous le recevons, nous conformant ainsi à la sagesse de l'Église qui impose à l'hagiographe de protester que ses écrits demeurent témoignages purement humains. Nous n'avons cherché ici que la pensée du pays de Christine, au moyen âge. Et à voir comment cette pensée exauce nos plus graves angoisses d'aujourd'hui, résume inexplicablement dans le drame de la sainte l'énigme de toute vie et de toute pensée, nous retrouvons l'émerveillement ancien, une saveur de prodige, une émotion d'inexplicable.

Les phénomènes mystiques, on le sait, n'apparaissaient à la critique de naguère que comme un chaos de manifestations étranges entre lesquelles aucun lien ne lui semblait visible et qu'elle avait vite fait de rejeter. L'observation la plus simplement consciencieuse eût permis de reconnaître que ces phénomènes, relativement fréquents, se retrouvent identiques chez toute une catégorie de grandes âmes et qu'ils se développent selon des lois connues, jusqu'au moment où ces lois semblent se perdre dans l'immensité divine. Nous rencontrons dans la vie des principaux mystiques la plupart des phénomènes marquant celle de Christine : le vol extatique, l'impassibilité, le chant intérieur, bien d'autres. L'âme ayant conquis dès cette terre une sorte de participation aux privilèges célestes impose au corps une transformation équivalente. Comme l'esprit sut affranchir la chair, la chair domine à son tour la matière. Beaucoup de ces vocations ont réalisé ainsi des tableaux prodigieux. Aucun ne nous semble atteindre à la multiplicité vivante et à la synthèse expressive de celui que nous allons admirer. C'est une révélation de la vie s'attestant au plus haut d'elle-même.

Aussi nous y reconnaîtrions volontiers non seulement le chef-d'œuvre, mais l'œuvre vécue. On ne s'y sent pas devant une artificialité, si parfaite fût-elle, mais devant ce témoignage que le plus complet des organismes rendrait à la vie qui le forma. Pareille façon de rejoindre dans l'action pure les confins extrêmes de la pensée, de résoudre les inconciliables, de faire goûter l'incompréhensible, surtout de totaliser l'univers et son énigme, n'appartient pas au génie de l'époque. Les traits de cette histoire apparaissent si outra-

geusement en dehors de la logique naturelle ; en même temps, ils répondent si bien à l'effort de cette logique pour le dépassement d'elle-même, que leur agencement intentionnel ne se conçoit plus. Un portrait se dresse devant nous, attestant une puissance surhumaine d'expression. Si Christine n'en fut pas le vivant modèle, il demeure que l'expérience mystique, dans son terroir, à son époque, aurait trouvé le pouvoir d'épuiser les possibilités humaines en Dieu, de dissiper, en un récit stupéfiant, les antinomies universelles éclairées par l'extase. Le chef-d'œuvre en ce cas n'en serait pas moins significatif que les miracles réalisés par la sainte.

Une rapide vue d'ensemble va nous livrer l'émerveillement de jadis. Christine, qui naquit à Saint-Trond ou peut-être au village voisin de Brusthem, au milieu du douzième siècle, apparaît d'abord dans cette innocence qui, d'ignorer le mal en elle, le voudrait disparu de l'univers. C'est la bergère dont la tendresse pour les pauvres vies animales réalise un des plus émouvants emblèmes de la divine charité. Le Bon Pasteur auréole de sa douce lumière ces enfants parmi lesquels, plus d'une fois, il s'est plu à choisir les âmes qui doivent guider le formidable et misérable troupeau des humains. Sans cesse le Seigneur attire Christine sous le rideau de la création frémissant de la présence invisible. Aussi, elle l'aime de tout son cœur, avec la Vierge, mère de Dieu et la nôtre ; elle affectionne en lui les pécheurs ingrats et les défunts du purgatoire. Elle meurt à trente-deux ans, n'ayant connu que Dieu, le Souverain Bien, et le mal seulement à sa lumière. La mort va lui faire connaître ce mal par l'abîme où le payent des tourments terribles. Portée par les anges devant Dieu, l'âme de Christine voit le gouffre expiatoire et le Seigneur lui propose de revenir sur la terre pour racheter le péché des hommes, après lui, avec lui. Ayant accepté de toute sa charité, l'âme de Christine revient donc animer le corps que l'on allait porter en terre. Le premier élan de la ressuscitée résume le but et le mode de sa nouvelle existence. En effet, dans l'église où l'on célèbre les funérailles, le corps, soudainement ranimé, s'envole et va se placer sur une des poutres, sans doute celle qui portait souvent, dès cette époque, l'image du crucifié divin. L'admirable symbole de geste signifia qu'elle revenait chez les vivants pour dominer la vie, pour en relier sans cesse, d'un vol suprême, les sommets et les abîmes, les points où Dieu

marque le plus formidablement sa présence de miséricorde et de justice... Elle domine, elle domine, en expiant, pour expier, selon la loi formulée par le Maître lui-même : *Si elevatus fuero a terra, omnia traham ad meipsum.*

Le mal, l'éternel mystère, partout saignant, partout muet, incompréhensible, lui a été révélé aux clartés éternelles, et elle n'est revenue dans le monde terrestre que pour le dominer par l'expiation. Cette loi qui rayonna en Jésus des divines splendeurs est aussi la seule qui explique un peu les pauvres générosités des hommes. Déjà, le héros selon la nature s'affirme en bravant une des quelconques formes du mal : le héros chrétien triomphe seul de la plénitude de celui-ci, parce que seul, il peut, soutenu de Dieu, prendre le mal en lui par l'expiation et l'anéantir par la victoire finale. Le Seigneur est appelé le premier-né d'entre les morts parce que le premier et l'unique triomphateur absolu. S'il attire tout à lui, ce n'est pas seulement comme crucifié, mais comme ressuscité, vainqueur du monde, de la mort, de tout mal. Cet attrait donne la réponse divine au vertige humain.

Le vertige enferme une grande leçon. Il est l'aveu de la faiblesse de la vie devant ce qui dépasse ses puissances. Voici qu'un gouffre est ouvert sous nos pieds ; mais un peu de force nous attache encore à un appui quelconque. Malgré cela, l'évidence de l'abîme nous attire de telle sorte qu'elle détruit en nous l'évidence de l'appui ; l'immensité dévore les révoltes de notre petitesse, et si une force étrangère n'intervient pas, nous cédons fascinés. C'est l'ivresse de la disproportion. La disproportion pénètre notre univers relatif comme une loi de son néant. La création, arrivant aux confins d'elle-même, tremble de sentir l'infini. Toutes les activités de nos organes et toutes les facultés de notre âme peuvent subir le vertige, l'attirance de l'infini qui nous entoure. Ce n'est pas seulement l'abîme, l'espace d'en haut, d'en bas, ou celui s'élargissant autour de nous, qui nous affole ; c'est aussi le désaccord dans les conditions de l'existence ou dans celles de la pensée ; par exemple, la fragilité de nos membres au milieu des puissances naturelles, l'idée de la misère humaine excédant les forces de notre pitié.

Tout cela, qui paraît à une vue superficielle de la simple folie, forme, au contraire, le plus profond de la logique des êtres. Cette logique se réalise, se transfigure par de sublimes

héroïsmes dans la vie de beaucoup de saints, mais tout spécialement dans la vie de Christine.

La disproportion infinie entre la majesté de Dieu et le péché qui l'outrage excite, dans la sainte, ce vertige qui lui fera désormais traverser la vie avec des fuites éperdues, des vols d'oiseau et d'ange. Elle ramasse partout la douleur expiatrice sous laquelle elle veut effacer dans le monde l'aspect insupportable de la faute. Ainsi, ce même vertige qui dénonce d'ordinaire la faiblesse humaine devient une loi magnifique de paroxysme chez les saints. Dans sa seconde vie, Christine sera la « sainte volante ». Le miracle des ailes lui appartient. *Elle vit sur les arbres, à la manière des oiseaux*, dit son biographe. Les oiseaux, seuls vainqueurs du poids, réalisent une image de la vie en son plus agile épanouissement, en cette liberté « pascale », que montra Jésus après sa résurrection et qui deviendra la récompense de tous les corps glorieux. Elle forme ici l'expiation d'une chair pénitente, le sublime, l'unique apostolat des ailes.

L'abîme d'en bas attire de même Christine, qui se jette dans les rivières et les fleuves. Mais une ivresse d'immensité s'exprime aussi dans les états paroxystes de la matière, alors qu'elle se broie sous les chocs, se répand en fluidités, s'évanouit en ardeurs dévorantes. Le feu, le froid, les écrasements, les déchirements, sollicitent l'expiatrice. Elle se précipite dans les fours chauffés pour le pain, se roule sur les foyers, se plonge dans les cuves d'eau ou d'huile en ébullition. Ses cris alors sont épouvantables. Pourtant, après le supplice aucune altération ne persiste en sa chair prodigieuse. L'hiver, ce sont les souffrances du froid. Elle séjourne dans les eaux glacées de la Meuse et il faut qu'un prêtre lui ordonne au nom du Christ d'en sortir. Les hommes ont inventé des tortures nouvelles pour satisfaire leur pauvre justice aveugle, et les instruments de supplice composaient alors comme d'horribles parcs sous le beau ciel de Dieu. L'oiseau céleste, pour achever de prendre en lui le mal de la terre, s'envole vers les roues, les gibets, se suspend aux potences, y agonise miraculeusement, la corde au cou, pendant des journées entières, entre les squelettes dépouillés. Son élan ouvre les tombes, se roule dans leur pourriture, lui en fait goûter, vivante, l'horreur et l'anéantissement innombrable.

Ce corps qui, pour souffrir mieux, possédait le privilège

de ne se point détruire, conserve également des richesses inépuisables de substance. Lorsque, passant dans la nuit comme un tourbillon céleste, la sainte s'était fait déchirer par les chiens dans les rues de la ville, par les ronces dans les halliers de la campagne, la quantité de sang répandu sur la terre épouvantait les passants. Son inaltérable et inépuisable substance vivante pouvait aussi modifier sa forme et elle le faisait selon le rythme imprimé par l'âme. L'enivrement de la prière saisissait la sainte comme un vertige suprême et la faisait tourner sur elle-même ainsi que la poussière aspirée par le vent du ciel. Miraculeusement, ce mouvement giratoire transformait dans l'extatique jusqu'à l'apparence du corps, qui devenait sphérique comme l'incandescence des astres. Une surprenante logique vient ainsi expliquer les uns par les autres les plus incroyables phénomènes. « Parfois, dit un de ses biographes, lorsqu'elle priait et que la grâce de la contemplation descendait en elle, ses membres devenaient ainsi que de la cire, et, amollis, semblaient se fondre et ne former plus qu'une sphère. Cet état extraordinaire durait aussi longtemps que sa prière. Ensuite, son corps se développait insensiblement pour reprendre sa forme naturelle. » Le corps de la sainte s'assouplissait également aux tortures de la matière ou aux délices de l'esprit qui mesuraient en elle leurs conflits prodigieux.

Ce corps martyrisé par toute la nature communiait aux enivrements de l'âme. Il se *recueillait* alors, si on peut dire, dans une immobilité absolue, comme d'abord il s'était *dépensé* pour l'appel à Dieu, dans la giration et la transformation de son apparence. Bientôt, sans que l'on pût surprendre le moindre frémissement, la plus légère vibration des lèvres, Christine exhalait un chant suave qui semblait sortir de sa poitrine, de son cœur même. Après le vol des oiseaux, elle eut donc aussi leur chant. Mais celui de la sainte célébrait la victoire de l'âme sur la chair, la joie du ciel goûtée dès ici-bas dans la domination sur le mal et la douleur transformée en souveraine allégresse par l'héroïsme triomphant. Christine s'était affermie dans le bien et détournée du mal ; elle avait soumis en elle le mal régnant sur les autres. Rassasiée par cette plénitude de vie nouvelle, épanouie d'âme et de chair en Dieu, le monde ne lui était plus une « vallée de larmes » mais la terre paradisiaque que chantait cette ineffable voix. Les mystiques sont

ceux qui goûtent l'ultime ivresse de vivre. En dehors de l'extase, Christine, toute au Christ selon la promesse de son nom doux et divin comme l'évangile, après le Rédempteur, avec lui, s'écrase sous le poids du péché. Celui-ci n'est-il pas la disproportion suprême entre nous et Dieu, et, par conséquent, la première cause de vertige auquel on peut dire que le Seigneur lui-même voulut succomber lorsqu'il descendit sur la terre afin de racheter le monde? Christine qui ressuscite pour l'expier trouve en lui un continuel crucifiement.

Aussi, au moment où le péché semble triompher enfin de la divine miséricorde, c'est-à-dire à la mort des pécheurs, la sainte éprouve une agonie terrifiante. Ses cris, ses pleurs, ses convulsions faisaient s'enfuir les spectateurs épouvantés, Contre le péché qui est à base de haine, le Seigneur nous enseigne que la charité est le grand remède. Christine demandait cette charité aux pécheurs comme un remède unique. Lorsque la vue de ses haillons, de ses pieds nus et déchirés, ne parvenait pas à émouvoir des cœurs trop endurcis par le mal, elle usait d'une violence sacrée et osait prendre l'aumône de force. Les juifs eux-mêmes voyaient, à leurs derniers moments, surgir l'ange à l'envol d'oiseau et qui ne souffrait pas qu'une âme se perdît en se refusant à l'embrassement du Père Céleste. A cause de la damnation de tant de pécheurs, à cause du péché « maître du monde » avec « Satan, son prince », la sainte était constamment « comme prête à rendre l'âme ». La désolation universelle, le deuil du mal triomphant, lui faisaient vivre une agonie sans fin.

Les contemporains discernaient peu le sens de ces merveilles ; ils y virent bientôt des prestiges diaboliques comme ce fut le cas pour celles de l'évangile. La famille de la sainte s'irrite des tracas qu'elle lui attire. C'est une nouvelle forme d'expiation à endurer : la méconnaissance des proches, l'hostilité de l'ignorance et de la malveillance envers le bien. On la poursuit, on l'emprisonne, comme un animal en rage, comme un être possédé du démon. Délivrée par son Dieu, la sainte comprend que ce Dieu lui veut voir supporter désormais plus que le vertige du mal physique et du mal moral : la fréquentation de l'humanité pécheresse. Comment obtiendra-t-elle la grâce nécessaire à un pareil effort? Affolée, elle s'enfuit jusqu'à Wellen, village distant de trois lieues. Là, entrée dans l'église, elle se plonge toute dans la cuve baptis-

male. Le baptême efface le péché d'origine, nous rend, pour une vie renouvelée en Jésus, l'usage saint de ce monde « réconcilié » alors en quelque sorte, par la grâce rédemptrice. De même, Christine demande à Dieu, par ce geste, de pouvoir désormais subir le monde sans participer à ses fautes, et sans être entraînée par le miraculeux vertige d'horreur qu'il excite en ses yeux éclairés d'au-delà.

Ce geste de prière nous apparaît génial plus qu'aucune trouvaille de poète. Il explique la vie de la sainte et la nôtre, avec cette suprême, surnaturelle évidence, qui fait de l'histoire de Christine un poème sans pareil, attestant sa vérité par le dépassement de toute invention.

Désormais, semblable au baptisé de la primitive Église sous la robe blanche disant, à la fois, sa sainteté et l'enveloppement de la protection divine qui lui réconciliait le monde dans le mystère de Pâques, Christine peut endurer les humains ; sa pénitence se mêle à leurs détresses que devancent ses prophéties. A Looz, où elle passe neuf ans auprès de la recluse Yvette, elle soutient de ses conseils sur la terre, de ses expiations en purgatoire, le comte Louis. Malgré la distance, elle voit et déplore la bataille de Montenaecken, qui, le 13 octobre 1213, décida du sort de la principauté. Il en fut de même pour le désastre de Jérusalem prise par Saladin. Elle se réjouit dans sa désolation et prophétisa l'héroïsme expiatoire des futurs Croisés.

Les grâces de Dieu en l'âme de Christine, nous l'avons vu déjà, correspondaient aux prodiges que le Seigneur lui faisait manifester parmi les humains : elle comprenait de science infuse le latin des Écritures ; elle lisait dans les cœurs ; l'ivresse de la participation à la vie divine, de la compassion au rachat rédempteur, la ravissait en longues extases, en prières, en chants suaves. Dieu accrut la merveille de cette vie en la prolongeant jusqu'à l'extrême vieillesse, pendant quarante-deux ans après sa résurrection, c'est-à-dire jusqu'à sa soixante-quatorzième année. Durant ses derniers jours, comme dans une apothéose, une canonisation anticipative et divine, sa vocation surhumaine rayonna en elle avec un éclat nouveau.

Avant d'enlever pareille leçon à la terre, Dieu voulut aussi faire goûter à Christine, une fois encore et dans la plénitude d'une âme « achevée », le vertige de l'abîme suprême et du suprême envol qui lui avait été comme un novi-

ciat d'éternité. Cette fois la mort fut subite et secrète ; une sœur qui l'assistait attendait encore la réponse à des questions qu'elle avait osé poser à la voyante. En constatant ce trépas, après de longs soins, des larmes déçues, la sœur eut l'inspiration de lui ordonner, au nom de l'obéissance, le retour sur la terre, la réponse aux demandes faites. Alors, Christine ressuscita de nouveau, revint parler une dernière fois aux hommes. Puis, ayant épuisé jusqu'au bout le vertige de vivre et de mourir, elle s'envola définitivement en Dieu. C'était l'an du Christ 1224.

Les souvenirs.

Maintenant, allons chercher l'âme de Christine de Saint-Trond, vivante et cachée en tout un paysage comme dans le mystérieux asile d'une châsse orfévrée par les édifices et les arbres, encensée par les fleurs, drapée par les nuées du ciel derrière lesquelles paraît tourner l'éternelle procession des astres, flambeaux liturgiques. Nous l'avons dit, Saint-Trond est en dehors de la lande campinoise, dans cette sorte de bocage vendéen qu'évoque la Hesbaye. C'est l'essence du paysage belge, avec cette vie plus grande, cette harmonie plus manifeste, que sa limite occidentale apporte au continent. Les haies multipliées traduisent par une grâce plus sensible la race rude et le sol rapacement partagé sous la liberté du ciel tendre. Mais les chapelles rustiques témoignent d'un élan ininterrompu au long des routes que suivent les élégants défilés des trembles. Ils sont inclinés sous l'habituelle poussée du vent d'ouest, presque comme au littoral, et dans leur feuillage frissonnent des paillettes d'argent bleu. Les bords de la route et leurs fossés rassemblent seuls l'indépendance et la beauté de la campagne avec les plantes indigènes, sauvages, chassées des champs par la culture : reines-marguerites, scabieuses, campanules, tanaisies. Les sagittaires dominent l'eau de leurs flèches près des iris défleuris et des massettes déjà hautes et bronzées, des cardères solennelles. Dans les blés, pourtant, les coquelicots gardent les taches du sang divin et les bluets éclairent du regard de la Madone. Les papillons demeurent des fleurs, des fleurs qui dansent. Dans les herbages, le bétail traduit le poids de la terre en opposition aux arbres pleins de ciel.

C'est ici surtout le pays des vergers. A certains endroits, ils se prolongent autant que la vue. Rien de si délicieux qu'un verger rassemblant le charme impérieux du jardin et la souple expansion de la prairie. Les arbres en quinconces y abritent sans l'étouffer l'éclosion des mille petites plantes tressées en tapis odorant. Au printemps pleut la neige embaumée des pétales et bouillonne la houle des fleurs. Plus tard se suspendent les fruits verts, pourprés ou dorés, les fruits, communion au soleil, richesse des saisons accumulée pour l'homme. Le verger, c'est la terre en faste humain. Or ici, les vergers célèbrent l' « Admirable », la candeur de son âme, les fruits de ses travaux ; chaque arbre fait revoir ceux de jadis, où se jouait l'élan de la « sainte volante ».

Vous devinez encore ce vol autour des tours couronnant la hauteur d'où l'antique abbaye de Saint-Trudon abritait la villette arrondie à ses pieds. Aujourd'hui des constructions modernes et banales, nécessairement, rejoignent la gare. Bien vite, cependant, au delà d'un essai de boulevard, près d'une eau joliment ombragée de nobles sureaux et de tilleuls veloutés, vous retrouvez la ville ancienne, les traces de ses différents âges, l'empreinte de son âme unique : cette piété étrange et fervente, infiniment. Les églises sont encore encombrées d'objets familiers, d'images insolites et traditionnelles. Près d'un des coins les plus pittoresques, avec d'anciennes maisons à étage en encorbellement, l'église de Saint-Gangulphe impressionne de la sorte comme un sanctuaire de famille, d'une famille immémoriale et vouée à des souvenirs qu'ignore la grande dévotion catholique. Les saints y portent des noms inusités. Leurs images frustes, aux emblèmes illisibles, se parent d'étoffes à la fois somptueuses et devenues pauvres d'usure, délicieusement. Chaque autel inquiète et attire comme un recoin perdu dans une maison trop vieille. L'énorme jardin où verdoie encore au centre de la ville le souvenir de l'abbaye profanée, allonge des ruelles charmantes autour de son haut mur monastique soutenu de contreforts, couronné de rameaux mouvants, hautain et radieux comme l'ascétisme.

Ces ruelles vous mènent en dehors de la ville ancienne, en contre-bas de la petite colline portant l'abbaye, devant le béguinage. C'est un des plus émouvants qui soient, et si différent de ceux de Flandre ! Le mur d'enceinte, qui se prolonge au long d'une chaussée allant vers la campagne, n'a

plus la majesté de celui de l'abbaye. Il est bas et croulant. Son crêtage est tout fleuri de bluets qui se sont paradoxalement réservé cette route pour leur procession aérienne et azurée tout autour du jardin mystique des béguines. Celui-ci est désaffecté. Les maisons des sœurs, groupées autour de l'église, appartiennent désormais aux plus pauvres ménages. Il en résulte une atmosphère de délaissement qui relève encore la délicate beauté des architectures. Alors que les maisons furent reconstruites à la Renaissance, l'église est un petit chef-d'œuvre gothique, de proportions harmonieuses et élancées, fleuries de détails précieux. Un énorme crucifix du plus beau style hiératique se dresse au milieu des meneaux de la grande fenêtre de façade. Il précise la charité dont se pare et se clôture la nef aux grâces princières, plus charmante aujourd'hui que jamais entre les ramures déchaînées par l'abandon. Il faut demander la clef de l'église dans une des maisons voisines ; elle vous est apportée par une fillette mince, blonde, qui sourit sans rire, et vous quitte aussitôt le temple ouvert. Des fresques presque exclusivement dessinées de noir, de jaune pâle et de rouge sombre, se découvrent sur les hauts murs. Elles ont été voulues, on le reconnaît aussitôt au choix des sujets, par la piété des béguines. Voici la Vierge en visite chez sa cousine ; voici l'heureuse nuit de Noël ; voici la Mère divine agenouillée avec le Rédempteur tenant sa croix, devant le Père irrité par les crimes du monde. Au long des murs, les boiseries enferment dans des vitrages anciens, comme dans des armoires mystiques, des reliquaires, des images, des statues, encore une fois drapées d'étoffes précieuses et fanées. Un Christ mort est installé sur une couchette aussi tendrement parée qu'un berceau. Avec ces choses immémorialement familières, le temps même semble devenir une éternité pleine du meilleur de nos jours. Des objets ici furent aimés et choyés, comme des morts chers. Précisément voici un tableau qui raconte de quelle sorte une religieuse fut retenue à ce béguinage par les morts du cimetière. Usant d'un droit incontestable, elle allait rentrer dans le monde ; mais les morts qu'elle avait coutume de visiter chaque jour ne voulurent pas la laisser partir ! Ils se levèrent de la prairie, sous la forme lamentable de squelettes, et la sœur, leur sœur, non effrayée mais attendrie, renonça à les quitter jamais...

Comme tout s'accorde ici à l'âme de Christine !... Mieux

encore que les reliques abritées dans les châsses, les espoirs, les tendresses, les vertiges anciens se découvrent innombrables au cœur transparent de la ville.

Une des plus douces parmi ces transparences morales se rencontre autour des murailles monastiques. Elle répandent des fleurs, des parfums ou des feuilles mortes selon les saisons. Elles conservent, au centre surélevé de la ville, l'obsession fraîche du vert et le mystère du site clos. Elles s'enlacent à une haute tour qui fut celle de l'abbaye et dont la base appartient encore aux constructions romanes. A côté, c'est l'indication d'une façade royale ruinée. Un lierre antique ajoute le faste de ses draperies au porche seigneurial, d'une ordonnance ingénieuse et magnifique. La ruine même immortalise en elle dix siècles de sainteté, de science, de puissance monastique. Le petit séminaire liégeois occupe des constructions ajoutées à celles que l'abbé Van Herck éleva au dix-septième siècle ; il reste de celles-ci l'escalier d'honneur et la salle impériale. Tout à côté et glorifié encore par l'auguste voisinage, apparaît l'église Notre-Dame transformée selon le pseudo-gothique du siècle dernier, mais indiquant l'endroit où fut portée la jeune morte et d'où elle s'envola ressuscitée. Au fond du chœur un vitrail moderne, sans style pourtant, d'expression impérieuse, fait planer l'Assomption de Notre-Dame, pour nous dire comment l'envol exprime le lien de la terre et du ciel, la domination de l'esprit, la loi de sublimité, la route vers la gloire. Une noble toile d'un peintre belge moderne, Baltus, nous montre, dans un ciel de nuit, Christine extasiée et douloureuse.

Pour retrouver la sainte elle-même, ou du moins les restes du corps qui pendant de si longs jours vola dans ce ciel, vous n'avez qu'à descendre à mi-côte de la « Montagne », jusqu'à l'église des rédemptoristes dont une façade moderne sur des bâtiments du dix-huitième siècle (occupés jadis par des religieuses) élève la statue d'une femme ailée.

C'est là une image d'exception. Les figurations byzantines donnent des ailes à saint Jean mais par simple analogie, parce que l'Écriture l'appelle l'Ange du Seigneur. Saint Vincent Ferrier en reçoit de l'art espagnol parce qu'il fut comme un nouveau précurseur des justices divines. Rubens, dans une de ses prestigieuses toiles, en attribuera à la Madone en savante application de ce texte de l'Apocalypse où « les ailes de l'aigle furent données... à la femme

drapée du soleil » et « couronnée de douze étoiles ». Ce ne sont là qu'exceptions sublimes. D'ordinaire, les ailes désignent seulement les esprits célestes, les forces d'ailleurs. Aussi l'image de cette femme ailée, spiritualisée encore par l'habit religieux, apparaît séparée des êtres qui se traînent sur la terre. Ces ailes choquent et enchantent par la même intrusion d'infini faisant la vie de notre sainte ébahissante comme un prodige continuel.

Derrière sa façade moderne, le sanctuaire garde une clarté, un ordre, une sérénité si on peut dire romaine, qui convenait bien à une communauté de femmes. Il semble qu'il eût fallu tout autre chose pour abriter les restes de la grande mystique ; on est bientôt détrompé. Cette simplicité joyeuse, cette richesse ingénue laissent plus entière la physionomie fulgurante qu'elles entourent sans oser l'approcher, sans oser se l'unir moralement. Au-dessus de l'autel chargé de riantes argenteries Renaissance, trône une Madone portant la riche parure d'étoffes dont l'Espagne apprit à la Belgique les impressionnants symboles. Deux autres statues l'entourent : sainte Thérèse, le grand docteur mystique et, encore une fois, sainte Christine, la grande mystique d'action. Les basses nefs appuyent aux murailles une double série de petits autels. Le plus rapproché du chœur, à droite, encadre de boiseries blanches une châsse moderne et un tableau où Christine apparaît tenant le crucifix. C'est la copie insignifiante d'une belle toile de Diepenbeek que nous retrouverons au couvent. A côté, une statuette d'ange présente, visible dans un cylindre de cristal, un ossement extrait de la châsse, afin que les fidèles puissent le vénérer à leur guise. C'est en 1836 qu'une noble religieuse du couvent de Mielen, dernière survivante des moniales dispersées par la Révolution, transmit aux rédemptoristes nouvellement établis dans la petite ville, les restes de la grande mystique de Saint-Trond. Un recueillement sacré y conserve le souvenir des merveilles dont les siècles furent émus et qui n'ont pas cessé au nôtre. En effet, lorsque la châsse fut ouverte naguère, il s'en exhala un parfum miraculeux. Le fait nous fut raconté par un religieux qui l'avait constaté lui-même et l'affirmait avec cette simplicité défiant le doute. Les prodiges de la sainte furent connus de l'Europe entière. On vénérait de ses reliques à la cour de Portugal. En 1712, pour témoigner sa reconnaissance d'une relique reçue, le duc de

Toscane offrit un ostensoir qui est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie. L'ouverture entourant l'hostie affecte la forme d'un cœur, précoce témoignage du culte au Cœur divin.

Un autre trésor est gardé au couvent : la toile de Diepenbeek. La grâce des Rubens et des Van Dyck, fixée par l'École, se retrouve dans l'image de la sainte représentée jeune et belle. Mais les longs yeux ardents, les narines ouvertes, les lèvres de pourpre sombre dans la paleur du visage ajoutent à ce charme une sorte d'effroi sacré. C'est déjà l'extatique formidable. Une inscription traditionnelle court sur une banderole ; avec la recherche qu'aimait l'époque, elle n'hésite pas à mettre en parallèle les merveilles que le Seigneur souffrit dans sa passion et celles qu'il voulut renouveler dans la vocation de Christine :

Qui mirabilia pro me passus est, mirabilia per me operatus est.

Au couvent encore se trouve la précieuse cuve baptismale où se plongea la sainte. On aimerait l'aller retrouver comme elle au village de Wellen, après cette course de plusieurs heures à travers la campagne d'ici, qui lui avait été comme une fuite sacrée des villes et des souillures humaines. C'est un précieux ouvrage romano-byzantin. On le sait, la plupart de ceux-ci exploitent le thème de quatre figures barbues représentant, selon le mode antique, les quatre fleuves du paradis terrestre. Leur souvenir est évoqué, au samedi saint, dans la bénédiction de l'eau que le prêtre ensuite projette vers les quatre directions résumant le monde et l'espace, auxquels le salut est envoyé par le baptême. La cuve baptismale de Wellen présente, aux quatre coins, ces têtes que relient deux rangs superposés d'arcades. Les colonnettes qui les supportent posent sur des figures d'animaux. Nous retrouvons ici dans la plus stricte synthèse ce décor d'humanité et de vie, par lequel le style roman aime d'évoquer le rachat universel.

C'est à peu près tout ce que l'antique petite ville peut nous offrir de souvenirs directs de la sainte. Mais il faut aller retrouver encore ses traces à Brusthem, où une piété fidèle se plaît à croire qu'elle naquit ; à Looz, où elle vécut neuf ans ; à Liége, où elle opéra quelques-unes de ses plus étonnantes merveilles ; à l'abbaye de Mielen, tout près de Saint-Trond, où furent d'abord transférées ses reliques.

La promenade à Brusthem est charmante. La chaussée

de Liége, au bout d'une demi-heure de marche, vous montre la flèche d'une tour agreste surgissant d'un épais bouquet d'arbres. Au bord du chemin, une ancienne chapelle élégante garde un écusson losangé d'abbesse avec cette devise : *Ne quid nimis.* Il est amusant de voir l'antique sentence stoïcienne revenir ici, avec l'Humanisme, pour édifier quelque aristocratique moniale du dix-septième siècle. Quittons maintenant la grand'route pour un chemin qui tourne par les champs. Sa courbe suit celle d'une petite rivière aux bords tout fleuris que la sainte dut longer bien des fois, si vraiment, son enfance rêva ici et garda le troupeau du petit bien familial dans les verts pâturages d'alentour. Ce petit bien, on croit en retrouver au moins la trace dans l'emplacement d'une modeste ferme ancienne qui s'élève de l'autre côté du village. Elle est émouvante, cette ferme. Le très vieux sacristain de la paroisse y habite avec les siens, et son âme vous accueille, ingénue et profonde comme celle du vieux logis. Avec la simplicité cordiale et discrète du terroir, il raconte sa dévotion constante à la sainte dont la statuette ailée trône sur le bahut noirci. Aux premiers jours de la grande guerre, il a vu venir ici des processions qui n'avaient pas oublié le berceau de Christine. Même des Allemands ont enlevé des éclats à la porte comme souvenirs. En tout cas, et quoi qu'il faille penser des controverses savantes hésitant entre Saint-Trond et Brusthem pour le lieu de naissance de Christine, ce village est des plus anciens et garde de curieuses traditions. Une délicieuse chapelle romane y témoigne d'un culte immémorial, celui des « Trois Sœurs » mystiques, vénérées dans trois villages voisins. Ici, c'est Bertille, fille du comte Adalbalde de France, qui mourut à Mareuil en 687. A Ryckel, c'est Eutropie, sœur de saint Nicaise de Reims, martyrisée en 467. Enfin, à Zepperen, c'est sainte Geneviève de Paris morte en 572. Rien donc ne rapproche historiquement les trois saintes dont la mystérieuse piété du terroir fait cependant des sœurs, unies pour une protection qu'appellent des rites anciens où se retrouve, irréprochablement christianisé, le culte primitif des fontaines. C'est en trempant dans l'eau un vêtement du malade que l'on découvre laquelle des patronnes doit le guérir, et si cette guérison est voulue du ciel dont elles sont les élues. Ce rôle fatidique et cette qualité de sœurs imposée par la croyance populaire en dépit des identifications histo-

riques évidemment postérieures, ne vous font-ils pas reconnaître en elles les Parques primitives, les Nornes des mythologies du Nord? Le sentiment traditionnel ne s'attache qu'à cette notion primitive rappelée par le rapprochement des trois sœurs célestes, par les emblèmes qu'elles tiennent et qui sont la quenouille où s'enroule le fil des jours, le bâton qui les brise devenu une crosse, le cierge à la flamme de vie dont la course est sans fin. Voici à la porte d'un vieux cabaret une enseigne séculaire, où les trois sœurs semblent de parallèles fantômes noirs sur fond d'or dressant ces emblèmes du destin. Ainsi la primordiale vision fatidique avait préparé les âmes de ce terroir à la libération qu'apporta le vol rédempteur de Christine. Devant l'église et son cimetière où les croix affectent une forme spéciale, réservée au village, voici une ruine énorme, encore aussi haute que le clocher. Ce sont les restes d'un donjon octogonal que se disputèrent les princes-évêques de Liége et les comtes de Looz. Un de ceux-ci, Louis de Looz, éleva au douzième siècle cette forteresse, agrandie dans la suite par Hugues de Looz qui y mourut de chagrin dans les querelles féodales entre l'évêque et l'empereur. Nous en gravissons les ruines pensant que le vol de Christine dut planer au-dessus comme l'âme illuminée dédaigne les basses cupidités de la vie.

A Liége, l'évocation de la sainte va nous permettre de rechercher un aspect peu connu de la vieille ville épiscopale, celui qui se rattache au renouveau mystique d'entre le douzième et le treizième siècle. Ce renouveau, qui fut européen, y prit les formes les plus impressionnantes ; on lui doit l'origine des béguines, les prédications de Lambert le Bègue, surtout, l'institution de la Fête-Dieu. L'éclat universel de ce geste domine si impérieusement l'époque qu'il ne nous laisse plus qu'entrevoir le merveilleux bouillonnement mystique de toute une population. L'impression à la fois éclatante et confuse en demeure curieusement fixée dans la lettre que Jacques de Vitry aurait écrite à l'évêque Foulques de Toulouse :

« Arrivé ici, vous croyiez être dans un autre monde... à peine pouviez-vous croire ce que vous voyiez de vos propres yeux, tant la réalité surpasse ce qu'on vous avait raconté.

« ...Si nous voulions parler de quelques saintes femmes en particulier et des miracles que Dieu opère par leur intercession, je n'aurais qu'à en appeler au témoignage de Votre

Sainteté... Vous en avez connu une si favorisée du ciel qu'elle pénétrait les secrets des consciences... Vous avez vu aussi des femmes touchées d'un si fervent amour de Dieu, que cette sainte passion les rendait languissantes... Plusieurs avaient reçu un don de larmes si admirable qu'elles ne pouvaient penser à Dieu sans en verser des torrents... Quelques-unes étaient transportées hors d'elles-mêmes, demeurant presque des jours entiers sans aucun sentiment des choses extérieures... J'en ai vu une qui durant trois semaines fut l'objet de ravissements. Alors elle restait immobile, inclinée, les bras tendus, sans tomber, et comme enivrée de joie... Une autre, en recevant le pain du ciel, goûtait dans sa bouche une douceur miraculeuse... D'autres désiraient si ardemment recevoir le sacrement admirable qu'elles n'auraient pu en supporter longtemps la privation. L'une d'elles, tombée malade, reçut par prodige cette nourriture divine et revint à la santé... J'en ai vu une autre (reconnaissons ici Christine) en qui Dieu fit des choses admirables. Morte depuis plusieurs jours, au moment où son corps allait être enseveli, elle ressuscita. Elle avait obtenu de souffrir en cette vie les tourments de l'abîme. Aussi pendant longtemps elle fut en proie à des afflictions merveilleuses, se roulant dans le feu, restant plongée dans l'eau glacée, entrant même dans les tombes. Enfin, après des souffrances inexprimables, elle fut inondée de paix et favorisée de grâces extraordinaires... »

Encore une fois, nous ne voulons pas discuter l'origine du document. Il nous suffit qu'il évoque un des plus riches printemps d'âme que la terre chrétienne ait jamais connus. C'est un épanouissement universel que domine, fleur unique, l'admirable Christine.

La « sainte volante » fut la contemporaine, seulement dans le premier quart du treizième siècle et dans ce seul pays de Liége, de Julienne, la promotrice de la Fête-Dieu ; de la bienheureuse amie de celle-ci, la recluse Ève de Saint-Martin, d'une autre sainte recluse, Yvette de Huy, de la grande Lutgarde du Sacré-Cœur, de Marie d'Oignies non moins exceptionnelle. Bien d'autres sans doute seraient à signaler sans étendre beaucoup les limites de temps et de lieu. Très peu de monuments de cette heure unique persistent dans la ville industrielle d'aujourd'hui. Cependant la conque délicieuse où la vallée de Saint-Lambert étale en une large boucle la Meuse miroitante, nous rend le site qui frémit un

jour du défi que Christine portait à la nature. Ses yeux extasiés voyaient ce ciel clair, l'ordonnance de ces collines harmonieuses, tout ce cadre comme préparé pour le grand spectacle d'âme. Des sanctuaires couronnaient déjà la plupart des sommets. Au bord du fleuve, en pendant à la cathédrale misérablement démolie, déjà Saint-Barthélémi affirmait la majesté de ses tours romanes. Un de ces sanctuaires des hauteurs existe encore après avoir vu Christine et avoir été vu d'elle, puisque, comme Saint-Barthélémi, il remonte à la période romane. Nous y pourrons découvrir dans l'église de Saint-Gilles, prieuré fondé à la fin du onzième siècle et transformé bientôt en abbaye, une curieuse marque de l'humeur populaire. C'est une énorme statue, fort ancienne et qui, comme les œuvres subissant encore l'influence byzantine, se caractérise par des yeux agrandis et saillants. A cause de cela, le peuple s'est mis à l'invoquer sous le nom de Saint-Gilles « l'éwaré » (l'effaré, l'égaré) pour ceux qui souffrent de peurs nerveuses, s'affolent au spectacle de la vie, ne savent pas en dominer le vertige...

On trouve encore à Liége et notamment autour même de Saint-Gilles, des groupes de maisonnettes d'une époque plus récente mais qui gardent l'ordonnance primitive des béguinages. Ceux-ci se composaient d'abord de quelques demeures sans chapelle centrale, sans l'enclos commun toujours visible en Flandre, offrant l'aspect d'une petite cité dans la grande, l'image d'un jardin mystiquement clos : le jardin des béguines, selon l'étymologie du mot « begginhof », le nom flamand du béguinage. Accrochés ici le plus souvent en nids d'oiseaux aux pentes rocheuses de la ville, ces groupes de vieilles maisonnettes sont charmants, rassemblés autour d'une cour dont un petit porche blasonné d'emblèmes mystiques domine les longs escaliers d'accès. Ce n'est pas encore le couvent ; c'est plutôt l'ermitage réunissant trois ou quatre solitaires qui se veulent isolées mais au milieu de la ville qu'elles protègent et qui les protège. Leur première agglomération à Liége dut se former autour de l'église Saint-Christophe dont les restaurations n'ont pu détruire l'antique et féminine élégance. Une des rares statues géantes de saint Christophe encore conservées en Belgique, celles dont la vue éloignait la mort subite, y témoigne de la persistance de l'esprit traditionnel. Nous savons que notre sainte Christine y vint un jour recevoir la nourriture divine,

qui, disait-elle, lui était « la force du corps et la joie de l'esprit ». Ces mots significatifs attestent sa participation dans l'ascétisme liégeois auquel cette piété, aujourd'hui unan me, était alors particulière, comme le montre l'institution de la Fête-Dieu. Nous la retrouvons en France deux siècles plus tard, chez les franciscains, aumôniers de Jeanne d'Arc. Le prêtre auquel s'adressa l'extatique dans l'église Saint-Christophe se trouvait occupé par quelque office. Il la pria d'attendre et comme cette attente était insupportable à son désir sacré, elle s'enfuit si précipitamment que plusieurs personnes, intriguées, la suivirent de leur mieux jusqu'à la Meuse où elles s'attendaient naturellement à la voir arrêtée par le fleuve. Mais elle marcha sur les eaux comme le divin Maître, entraînée par un amour parfait, celui qu'il veut et pour lequel il ne compte plus les miracles.

Parmi les petites villes anciennes de la région, il n'en est aucune, sans doute, aussi attirante que Looz. Une grande route en allonge la partie la plus nouvelle sur le faîte d'une côte, alors que la villette d'autrefois crispe ses quelques monuments sur la croupe de celle-ci. Une vieille chapelle au culte énigmatique, refermant une porte à claire-voie sur des reliques, des images saintes accumulées dans son ombre, rêve délicieusement sur la pente, parmi des jardins et des vergers que séparent des sentiers grimpants où la pluie lave et polit les cailloux de mosaïques fugaces. Un peu plus en arrière, voici les ruines d'un château féodal contrastant avec la conservation de l'église, comme la détresse du comte s'appuyant à l'envol de la sainte. Ici Christine vécut pendant neuf ans, près de la bienheureuse recluse Yvette, estimée profondément de Louis de Looz, qui l'honorait comme la mère de son âme et obéissait à ses conseils, à ses reproches. La sainte, éprise des pires misères, avait compris en Dieu l'épreuve de ceux qui vivent entre les armes, les pièges et les plaisirs. Le voyant un jour à l'entrée de l'église avec une nombreuse escorte, elle le conjura de n'aimer que Dieu : « Pourquoi n'aimez-vous pas la Beauté infinie de tout votre cœur ! » Une autre fois que le comte s'entretenait amicalement dans ses jardins avec le duc de Luxembourg, Christine bondit entre eux et dénonça le duc comme le traître qui ravira bientôt en effet à son suzerain ses droits sur la Hollande. Transformé par cette familiarité du prodige, le féodal, dès qu'il sentit les approches de la mort, fit appeler

la sainte, lui demandant de ne pas le quitter jusqu'au dernier soupir. Elle le promit, et ce fut une scène d'un ton aussi surhumain que tout l'apostolat de Christine. L'action sans frein s'y confronta au plus pur élan de la pensée. Bien qu'il eût fait déjà l'aveu sacramentel, le comte voulut confesser à la sainte sa vie entière, depuis l'enfance. La fougue du jeune guerrier pour les batailles et les plaisirs, l'orgueil et les colères du prince auquel seuls les prêtres osaient parfois résister et qui par là même devait rêver aussi leur écrasement, tout fut avoué à Christine afin qu'elle pût avoir meilleure pitié de tout. Après qu'avec confiance le mourant se fut endormi pour jamais dans ses bras, elle revit l'âme qui venait solliciter encore ses prières. Alors elle commença de souffrir l'expiation du comte Louis, recherchant, selon les aveux du pénitent, secondée par sa propre divination, les lieux mêmes où le pécheur avait commis ses crimes pour les racheter par ses tortures.

Avec Christine, l'amour et la joie triomphaient toujours. Ici, ce triomphe nous est signifié par l'église. Elle est sobre et magnifique, selon la noblesse du style roman. La nudité de ses murailles, l'élan épanoui des arcades rappellent l'ivresse de l'âme sainte qui s'y enfermait avec Dieu. Après y avoir chaque jour assisté à l'office, elle y demeurait pour la nuit entière, allant et venant comme l'ange à la viole de saint François, chantant les louanges de Dieu selon l'intarissable improvisation de sa ferveur. Bien qu'ignorante, nous savons qu'elle possédait, par don divin, l'intelligence du latin de la Bible. Et c'est en latin qu'elle chantait son ravissement et d'une voix plus douce que celle des oiseaux ou des anges. Cependant ce chant habituel n'était pas celui qui avait jailli par miracle de son cœur même, après l'envol en tourbillon ; c'était celui de son extase quotidienne, de sa contemplation normale. L'église de Looz en garde l'évidence d'un rendez-vous divin des âmes et de leur Dieu. On la sent à nouveau consacrée par l'ultime bonheur que nous puissions goûter aux marches de l'autel.

Bien qu'une assez ancienne chapelle soit incorporée aux bâtiments nouveaux de l'hôpital de Looz, celui-ci n'échappe pas à la banalité des choses qui ne possèdent pas la sorte de grandeur dont tout passé relève un édifice. On le pourrait donc négliger s'il ne nous offrait pas un mérite tout différent et non moindre : un mérite d'âme. Dans la nouvelle

chapelle de l'hôpital, la statue ailée de la sainte se trouve sans cesse exposée aux regards de ces malades, de ces abandonnés dont le vouloir divin lui constitue une inépuisable garde d'honneur sur la terre. L'enseignement de sa vie démesurée est que les merveilles en soient un suprême gage d'espérance offert aux plus désespérés. C'est pourquoi il est si beau de la voir dans cet asile des dernières misères, au milieu de ceux qui vont mourir et de ceux qui n'ont plus le désir de vivre. Ils ont épuisé toutes les chances de bonheur ; plus aucune ne leur reste et quelques jours leur sont donnés pour le dégoût universel. La souffrance leur est un écrasement, l'espoir une dérision... Mais il y a l'image de la femme aux ailes d'or ! Elle leur dit qu'une pitié leur reste, tendre comme d'une mère et puissante comme d'un ange ; la merveille de Christine s'achève par celle des prières qui, à cause d'elle, espèrent encore ici...

« Nonne Mielen », où nous allons trouver la sépulture de la sainte, n'est plus, tout près de Saint-Trond, qu'un domaine privé, une manière de château seigneurial dont la simplicité même relève l'importance. Ses futaies, ses rangs de peupliers, se mirent avec le château dans un large étang. Quelques parties des constructions, un porche de 1686, des communs avec des armoiries appartenant au dix-septième siècle, rappellent seulement l'abbaye de Mielen, héritière du couvent de Sainte-Catherine. Ainsi donc Christine n'est point revenue ici de son vivant, mais ses restes y furent amenés par les moniales qui entourèrent la fin de sa vie : les religieuses bénédictines du couvent de Sainte-Catherine, autrefois installé dans un faubourg de Saint-Trond.

Nous avons vu comment, rendue à la plénitude de son divin vertige, Christine, pendant sa dernière année, reprit son existence paroxyste. Elle ne sortait des plus sauvages halliers que pour mendier un peu de pain, ou pour ramener à Dieu quelque pécheur. Personne n'osait saluer ni même regarder cette espèce de fantôme, glissant dans la brume du matin ou du soir. Son corps, son visage, épuisés par la vieillesse et les tortures, donnaient l'impression d'un squelette aux yeux de flamme. Quand elle se jetait à genoux, on eût dit « le bruit d'ossements versés ». Le pleban de Notre-Dame, Thomas, plus tard abbé de Saint-Trond, l'ayant vue pénétrer dans l'église, se cacha et fut témoin d'un long ravissement pendant lequel ses plaintes, ses cris, ses flagellations cédèrent

enfin à un rire extasié, le rire de la victoire en Dieu. En dehors de cette joie divine, elle ne faisait que pleurer et gémir sur les péchés du monde dont elle ne pouvait plus endurer l'aspect ; une dernière fois elle avertissait le genre humain par ses cris ineffables.

Prévenue de sa fin prochaine, elle vint au couvent de Sainte-Catherine et demanda à une des religieuses, son amie Béatrix, de lui donner un lit dans la chambrette la plus éloignée pour y mourir bientôt. C'est là qu'après trois semaines de maladie, elle connut encore, comme nous l'avons dit, avant le repos suprême, une mort et une résurrection qui achèverait de rassembler une dernière fois tous ses dons les plus prodigieux.

Elle fut enterrée dans le couvent, lequel, sept ans après, fut transféré à Mielen, que nous avons maintenant sous les yeux. Lors de la première translation de ses restes, le sépulcre ouvert exhala ce même parfum sacré qu'aujourd'hui encore un religieux nous racontait avoir perçu lui-même, lors du dernier inventaire des saintes reliques.

Les miracles continuèrent à Mielen. Un matin de l'année 1249, une femme toute habillée de blanc, et paraissant d'un grand âge, vint avertir le directeur spirituel de la maison que le vouloir divin était que les restes de Christine fussent « levés de terre ». En conséquence de cet avis mystérieux, ils furent placés d'abord près de l'autel de la communauté et, plus tard, dans une chapelle spécialement construite et qu'on appela « le Chœur de Sainte-Christine ». Ce fut un centre de prières, de pèlerinages et de prodiges pendant cinq siècles. Les révolutionnaires français profanèrent alors l'abbaye de Mielen, mais les religieuses purent s'enfuir, protégées en maintes circonstances par les reliques de la thaumaturge. La dernière des gardiennes de Christine revenue dans la douce patrie, les remit aux rédemptoristes de Saint-Trond. Et de nouveau, Christine put faire planer sur son pays l'admirable croix de son vol.

EDMOND JOLY.

Les hommes d'affaires au pouvoir

C'est une opinion fort ancienne et fort répandue que celle qui considère comme avantageuse et souhaitable une large participation des hommes d'affaires au pouvoir. Les auteurs classiques expriment souvent cette idée que le fait, pour un homme, d'avoir su habilement gérer son patrimoine et conduire ses entreprises, le désigne, ou du moins le recommande, pour la gestion des intérêts publics et pour la conduite de l'État. Ainsi de nos jours, entendons-nous souvent formuler le regret que les assemblées politiques et les conseils de ministres comptent une proportion excessive d'avocats ou de professeurs, mais beaucoup trop peu d'industriels, de négociants, et plus généralement, d'hommes ayant la pratique et l'expérience des affaires.

Que les avocats aient joué, dans la vie politique des peuples modernes, un rôle aussi démesuré que contestable, c'est ce qu'il serait difficile de nier. Que les professeurs, venus plus tard à la conquête du pouvoir, n'y aient pas fait preuve d'une maîtrise éclatante, on le concédera, je crois, sans trop de peine. De leur insuffisance ou de leur nuisance, Frédéric II était persuadé, lui qui disait : « Si vous voulez ruiner un État, mettez-y comme ministres dix professeurs. » Encore faisait-il preuve de beaucoup d'exigence, — ou de beaucoup d'optimisme, comme on voudra — en croyant nécessaire de

recourir à la dizaine : le rendement individuel du travail s'est accru depuis. Mais les hommes d'affaires se révèlent-ils au pouvoir comme des gouvernants particulièrement habiles, des dirigeants exceptionnellement sûrs, des chefs dignes d'être écoutés ou obéis?

Si l'on jette, de très haut, un regard sur l'histoire on ne peut qu'être frappé d'un fait : c'est que le nombre est petit, parmi les grands hommes d'État, de ceux qui sont venus des affaires. L'aristocratie de naissance, l'administration, la diplomatie, l'armée, la magistrature, l'Église, — l'Église surtout, — ont donné aux divers États de l'Europe beaucoup de grands ministres. Le commerce, l'industrie, la banque, infiniment moins, — surtout de ceux du premier plan. Le nom de Colbert vient à l'esprit comme celui d'une éclatante exception. Mais si Colbert était d'une famille commerciale, il n'était pas commerçant. Il avait fait sa carrière dans l'administration et la politique. L'Angleterre elle-même, la grande puissance mercantile, a demandé la plupart de ses hommes d'État illustres à d'autres milieux qu'au milieu des affaires. Et depuis qu'elle tend à se laisser davantage gouverner, — directement ou de manière occulte, — par les banquiers de la Cité, il n'apparaît pas que ce soit ni à l'avantage de l'Europe, ni à son avantage propre : je n'en veux pour témoin que le bilan dressé récemment, de sa politique asiatique durant la période lloyd-georgienne, par M. René Grousset dans son *Réveil de l'Asie*.

*
* *

S'il est une science sociale de laquelle on puisse s'attendre à trouver les représentants favorables au gouvernement des hommes d'affaires, il semble que ce doive assurément être l'économie politique. Et certainement beaucoup de gens s'imaginent que les vœux d'un économiste seraient comblés, s'il voyait se constituer, dans les deux Chambres et au ministère, une majorité d'éminents représentants du commerce, de la banque et de l'industrie, par exemple. On les étonnerait bien si on leur disait que les plus illustres économistes français et étrangers se sont au contraire rencontrés dans une condamnation du gouvernement par les hommes d'affaires. Et cela, peut-être, avec d'autant plus d'énergie

qu'ils exprimaient mieux les doctrines de cette école libérale qui a glorifié le nom de Manchester.

Très anciennement déjà, les premiers écrivains qui ont traité de l'économique, — et, le premier de tous, Platon, se sont montrés résolument hostiles à la prépondérance politique des industriels et des commerçants. Les philosophes grecs mettaient volontiers ces derniers, tout comme de simples poètes, à la porte de leur République. Ils envisageaient que l'exercice d'un négoce ou la pratique d'un métier rendaient l'homme indigne de la plénitude des droits publics, et en faisaient, tout au plus, un citoyen de deuxième zone, si même ils ne l'excluaient pas totalement de la communauté politique. Le commerçant, en particulier, qui, en fait, était souvent un métèque, un étranger de la veille ou de l'avant-veille, apparaissait comme un individu suspect, dangereux pour le maintien des traditions et des institutions nationales, et qu'il fallait soigneusement écarter de toute participation au pouvoir, fût-elle même indirecte.

Les économistes de Rome, les *scriptores de re rustica*, pour les désigner par ce nom qui traduit bien leur tendance générale, conservatrice et agrarienne, tournée vers un passé que symbolisait à leurs yeux le soldat-laboureur, — les économistes de Rome ne sont pas plus favorables à l'influence politique des hommes d'affaires. Pour eux, la décadence politique et morale de l'État a commencé le jour où cette influence est venue mettre en échec celle du vieux patriciat terrien et militaire, et où l'or des Mithridate est venu peser dans la balance des partis politiques, par l'intermédiaire des *argentarii* romains.

On sait quelle méfiance les sages et subtils canonistes des treizième et quatorzième siècles affirmèrent vis-à-vis de l'homme qui fait profession d'acheter pour revendre, et que son métier incline à se laisser dominer par le goût du profit, la recherche du *lucrum in infinitum*. Bien loin de le concevoir comme ayant un rôle politique utile à jouer, ils mettent toute leur science à limiter, par des barrières morales et légales, une activité, qui, même économiquement, leur paraît toujours susceptible de se laisser entraîner à la poursuite d'avantages personnels nuisibles à la société, et pernicieux pour le salut de l'individu.

Mais il n'y a rien de bien surprenant à constater une méfiance à l'encontre des hommes d'affaires, et surtout des

manieurs professionnels de l'argent, chez des écrivains et des penseurs, pour lesquels la primauté du moral et du *politique* sur l'*économique* ne fait aucun doute, et dont toute l'attitude, en présence de ce dernier, est soupçonneuse. Moralistes de l'antiquité et canonistes du moyen âge, visent, avant tout, — même, je le répète, dans l'ordre économique, — à imposer aux activités individuelles, une règle de modération. Je l'ai indiqué, après Brants (1), dans mon *Histoire des doctrines économiques* (2). Tout récemment, un remarquable conférencier américain, M. Hoffmann Nickerson, exprimait la même idée, en termes analogues, dans une excellente leçon faite à l'Université de Louvain sur la *Morale économique de saint Thomas.* Mais ce qui est plus curieux, et un peu paradoxal en apparence, c'est que peu d'économistes, peu de penseurs même en général, se sont élevés contre le gouvernement des hommes d'affaires aussi vivement que les grands maîtres de l'école libérale et individualiste ; — en faveur de cette considération, Georges Valois voudra peut-être bien adoucir la condamnation qu'il vient de prononcer contre eux (3), vouant leurs livres à l'autodafé qui consuma les romans chevaleresques de Don Quichotte.

La doctrine de notre vieux Quesnay (4), le vrai fondateur de l'économie politique, est, au plus haut point, pénétrée de l'idée que les possesseurs de « fortunes pécuniaires », comme il les appelle, les commerçants, les financiers surtout, sont comme des étrangers dans l'État, car « leurs richesses clandestines ne connaissent ni roi, ni patrie ». La nation, pour lui, ce sont les cultivateurs et les propriétaires fonciers. Les branches « stériles » de la production sont en quelque sorte dénationalisées. Aussi, ne veut-il pas que l'on compte sur ces richesses, ni sur leurs maîtres : « Qu'on n'espère de ressources pour les besoins extraordinaires d'un État que de la prospérité de la nation, et non du crédit des financiers (5). » Ce grand réaliste, épris des richesses vraies, matérielles, tangibles, se méfiait des fantasmagories de la finance : ce n'est pas lui qui aurait refusé les réparations en nature et demandé, à la

(1) Les *Théories économiques aux treizième et quatorzième siècles.*
(2) *Histoire des doctrines économiques,* t. I, l. I, chap. II.
(3) Le texte intégral en a été publié dans *l'Action française* du 12 avril 1925.
(4) *Economie nouvelle,* édition définitive, p. 53.
(5) *Maximes générales de gouvernement d'un royaume agricole,* maxime XXIX.

place, des signatures et des papiers. Il va jusqu'à dire que peu importe que les commerçants soient des nationaux ou des étrangers : de toute façon, croit-il, leur fortune mobile et insaisissable est de nul intérêt pour l'État : exagération sans doute, — mais qui montre combien Quesnay était loin d'admettre que ces titulaires de « fortunes pécuniaires stériles » participassent, si peu que ce soit, au gouvernement du pays. N'oublions pas que, pour Quesnay, l'industrie, elle-même, est « stérile », et que les chefs d'industrie ne sont guère mieux vus par lui que les négociants et les financiers. Tout au plus, leurs fortunes, plus assises, plus matérialisées, plus incorporées au sol et à l'économie nationale, encourent-elles moins le reproche d'être « clandestines » et « sans patrie (1) ». Et voilà l'attitude du physiocrate au nom duquel reste attaché pourtant, légitimement, le titre de fondateur de l'école libérale, le théoricien, avec Gournay, du *Laisser faire, laisser passer.*

Mais ce que Quesnay indique sobrement, dans la *brevitas imperatoria* de ses *Maximes*, ses disciples le développent explicitement, — les uns, la plupart, dans leur manière terne et un peu ennuyeuse, — les autres, comme Mirabeau (le père) avec tout l'éclat d'un style emphatique, mais parfois heureux dans ses formules, des formules qui devraient bien s'imposer à la méditation des Français d'aujourd'hui. Dans un de ses ouvrages, publié par lui en appendice à son *Ami des hommes*, il s'écrie : « *Malheur donc à toute société où la finance séduit et domine le gouvernement ou l'administration économique, et y fait un Etat à part! Trois fois malheur à celui où l'on peut dire : la Haute Finance!* (2) » N'y a-t-il pas quelque chose de prophétique dans cette exclamation? Quelque chose aussi, — déclamation à part, — de singulièrement vrai dans le passage qui suit : « Si les intéressés à la finance sont grands par leur essence, dans l'État, c'est une oligarchie sourde, affreuse et nourrie de sang. S'ils sont petits par nature, c'est une loupe qui grossit et devient monstrueuse aux dépens de la substance du corps... » M. Weulersse a parlé justement, à ce sujet, d'une sorte d' « interdit civique » jeté par les physiocrates sur les finan-

(1) Voir dans le grand ouvrage de M. WEULERSSE, *le Mouvement physiocratique*, le chap. II du livre II, notamment le § 4.

(2) *Ami des hommes*, édition de MDCCLXIV, t. IV, p. 63.

ciers, ces capitalistes qui ont « toute leur fortune dans leur poche » ; et qui « vivraient à Constantinople aussi bien qu'à Paris, au Maroc tout comme à Lyon », ajoutait Linguet dans sa *Théorie des lois civiles* (1). Dans un royaume obéré, les financiers sont des tyrans : sur leur argent, le souverain n'a pas de prise ; mais, eux, ont prise sur le souverain : « Accumulé dans les coffres, dit un physiocrate, Saint-Péravy, la force essaierait vainement de l'en faire sortir ; elle échouerait vis-à-vis d'un capital pécuniaire qui ne reconnaît plus de maître, et qui peut faire la loi, bien loin de la recevoir (2). » Nos gouvernants ne sont pas sans s'en apercevoir, en présence de financiers, dont plus d'un vivrait « à Constantinople », ou même dans des capitales plus proches de nous, « aussi bien qu'à Paris ».

Mais ce ne sont pas seulement les financiers, les hommes d'argent, que les physiocrates redoutent. Le grand commerce ne leur est guère moins suspect, et particulièrement le grand commerce extérieur : la mobilité de ses fortunes les rend insaisissables aux gouvernements, même les plus tyranniques ; les grands commerçants, dit Quesnay, « participent aux richesses des nations, mais les nations ne participent pas à celles des commerçants. » (Idée excessive assurément, comme celle-ci que les commerçants forment « une nation à côté de la nation », une « addition extrinsèque », une « république à part » cosmopolite et sans patrie. Mais, idée qui s'explique en partie par certains caractères du commerce maritime d'alors (3) — et qui contient, malgré tout, quelque part de vérité... — surtout, que l'État se garde bien de fortifier politiquement la classe des commerçants, et de lui donner accès dans ses conseils dirigeants ; qu'il se garde de faire, de leurs affaires, « des affaires d'État », et de sanctionner l' « existence pseudo-politique du commerce ». Qu'il se méfie de ces hommes « qui ont beau se vêtir selon la mode du pays où ils vivent », et qui « n'appartiennent à aucun (4) ». Chose curieuse, Quesnay en vient, en même temps qu'il fait de la propriété foncière la base de toute monarchie, à considérer que les fortunes du négoce (de ce négoce aux mains de

(1) *Disc. prélim.* t. I, p. 53.
(2) *Mém.*, 1768, p. 130-131.
(3) Weulersse, *op. cit.* p. 83.
(4) Toutes expressions empruntées à Quesnay ou à ses disciples principaux. V. Weulersse, *op. cit.*

métèques ou de nationaux dénationalisés) sont le fondement naturel d'un Etat républicain : c'est son fidèle disciple Mirabeau qui dégage cette conclusion dans sa *Théorie de l'impôt*, préludant ainsi à une doctrine que connaissent bien les lecteurs de Ch. Maurras...

Ainsi les physiocrates (on pourrait multiplier les citations) ne se lassent pas de dénoncer la dangereuse puissance de l'or, richesse individualiste et cosmopolite à la fois, jamais nationale. Ils entendent écarter de toute participation au gouvernement du pays les détenteurs de cette richesse, et d'autant plus qu'ils sont *uniquement* les détenteurs de cette richesse : les commerçants plus que les industriels, et les financiers plus que les commerçants. Ils veulent soigneusement éliminer de la politique l'esprit d'affaires : ils se souviennent de l'expérience, encore assez récente, de Law, ce prototype des grands brasseurs d'affaires à prétentions politiques et mondaines, représentant, encore relativement sympathique, d'une espèce qui s'est multipliée sans s'ennoblir...

Mais, objectera-t-on, les philosophes grecs sont... des philosophes ; les canonistes du treizième siècle sont des théologiens. Et les physiocrates sont des agrariens, très butés à leur conception d'une « monarchie agricole », hostiles de parti pris au commerce et à la finance. Sans répondre que les Aristote, les Platon et les saint Thomas ont élaboré des doctrines sociales qui restent très vivantes, même de nos jours, — sans rappeler que la doctrine physiocratique, dans ses parties essentielles, n'a peut-être jamais été sérieusement réfutée (1), — je ferai appel à une autre autorité, pour montrer à quel point les grands théoriciens de l'économie politique sont peu favorables au gouvernement des hommes d'affaires : à l'autorité de celui dont le nom symbolise l'économie politique libérale, et devant lequel se lèvent avec respect, ainsi qu'au banquet où Pitt le salua comme « notre maître à tous », tous les négociants, banquiers, fabricants, chefs d'industrie notables, qui recrutent les sociétés d'économie politique de France et d'Angleterre...

En quels termes Adam Smith nous parle-t-il de l'influence exercée par les commerçants et les industriels, et apprécie-t-il les résultats de cette influence? Écoutez ce passage qui

(1) Opinion des plus éminents spécialistes, M. Deschamps, M. Oncken.

termine le premier livre de l'*Essai sur la nature et les causes de la richesse des nations* (1) :

« Les marchands et les chefs des manufactures sont les deux tribus du peuple qui font valoir communément les plus grands capitaux, et qui, par leur richesse, attirent à eux la plus grande part de la considération publique. Comme ils passent leur vie entière à imaginer des projets et à combiner de nouvelles entreprises, ils surpassent en pénétration et en intelligence le plus grand nombre des hommes qui vivent noblement sur leurs terres. Leur pensée néanmoins est bien plus occupée de leur intérêt particulier que de l'intérêt général, et de là vient que leur avis, lors même qu'ils le donnent avec toute la pureté de la bonne foi, ce qui n'arrive pas toujours, dépend beaucoup plus du premier que du dernier de ces deux intérêts... Toute proposition de loi nouvelle ou de nouveau règlement en fait de commerce, si elle part de ce troisième ordre, ne saurait être écoutée avec trop de précaution. Il faut, avant de l'adopter, qu'on l'examine longtemps, non seulement avec un soin assidu, une attention scrupuleuse mais encore avec la plus grande défiance. Ces projets viennent d'une classe d'hommes dont l'intérêt n'est jamais dans une exacte conformité avec l'intérêt public, d'une classe d'hommes généralement intéressée à le tromper et même à l'opprimer, enfin d'une classe d'hommes qui plus d'une fois en effet l'a trompé insidieusement et cruellement opprimé. »

Je ne sais, mais je me représente très bien l'éminent président de telle société d'études économiques, membre de sa Chambre de commerce, et négociant notable de sa ville, se frottant les yeux à la lecture des appréciations blasphématoires du prince des économistes... Smith partage la méfiance des physiocrates : ces grands fondateurs de notre science sont d'accord pour refuser toute influence politique aux industriels et aux commerçants...

Et, dans le cours de son ouvrage, cette Bible de l'économie libérale, Smith revient plus d'une fois sur le même thème. Il incrimine les industriels britanniques de son temps, comme exerçant une action corruptrice sur les parlementaires, en termes que ne désavouerait pas le plus socialiste et le plus vertueux contempteur de l'*Union des intérêts économiques*. « Le membre du parlement qui appuie de son suf-

(1) Traduction Roucher, t. II, p. 168-169.

frage toute proposition dont le but est de les favoriser, peut compter d'arriver non seulement à la réputation d'homme versé dans la science du commerce, mais encore à la faveur, et au dévouement d'une classe d'hommes à qui leur multitude et leur richesse donnent une grande importance. Celui au contraire qui les combat ; celui surtout dont l'autorité est asez grande pour faire avorter leurs projets, malgré la probité la plus reconnue, le rang le plus élevé et les services publics les plus signalés, celui-là, dis-je, reste exposé à la détraction, à l'infâme calomnie, aux insultes personnelles ; et quelquefois même à des dangers réels... (1). »

Ailleurs, c'est encore l'esprit égoïste des marchands, qu'il rend responsable des plus graves erreurs de la politique anglaise, et notamment de la constitution d'une puissance coloniale dont il blâme les principes et les tendances. « Le projet de fonder un grand empire, uniquement pour se créer un peuple de chalands, paraît au premier coup d'œil (2) ne convenir qu'à une nation de boutiquiers. » Nation de boutiquiers ! Le terme dont se servira — pour flétrir la politique britannique — Napoléon...

Quant au plus illustre des disciples de ce même Smith, Ricardo, il démontra, à sa manière, que l'homme d'affaires éminent n'est pas pour cela qualifié nécessairement comme homme d'État. Ce boursier, qui avait su gagner, en assez peu d'années, une des plus grosses fortunes de l'époque, ne joua au Parlement britannique qu'un rôle des plus effacés, lorsqu'il y parvint.

Chose singulière, alors que les théoriciens de l'école libérale, ces représentants du « capitalisme » et ces fondateurs d'une économie « bourgeoise » avertissaient l'État de se défendre des influences d'affaires, — il était réservé au premier des grands socialistes du dix-neuvième siècle, — ce Saint-Simon dont on célèbre le centenaire cette année même, — de confier le pouvoir à une Chambre de députés recrutés uniquement parmi les représentants du commerce, de l'industrie et de l'agriculture... Les industriels, en particulier, doivent dominer et gouverner. Saint-Simon qui, lui-même, avait été homme d'affaires, — et qui avait, pendant la

(1) Tome III, p. 190.

(2) Et au dernier aussi, car Smith propose à l'Angleterre rien moins que d'abandonner ses colonies.

(3) Tome IV, p. 118.

Révolution, gagné de l'argent en spéculant (1) sur les biens nationaux, — Saint-Simon s'arrange assez bien d'un gouvernement de ploutocrates. Rien d'étonnant à ce que sa doctrine reprenne faveur en ces années d'après-guerre...

Mais peut-être y a-t-il autre chose à faire des grands commerçants ou des grands financiers que de les séquestrer loin des affaires publiques, — ou au contraire de leur en confier la direction. Il y a — ce qui, il est vrai, est plus difficile à les utiliser comme conseillers et comme « commis » de l'État. A se *servir* de leur compétence, au lieu de s'y *asservir*. Un État qui sait agir ainsi n'est pas réduit à opérer constamment des mobilisations de « masses de manœuvres », pour se défendre tant bien que mal contre les agressions de la finance internationale ou antinationale. Seulement, il faut que cet État soit fort. Qui sait ce qu'aurait été Colbert dans un État faible, dans lequel au lieu de *servir*, comme contrôleur général des finances, il aurait pu prétendre à commander comme chef d'une maison de banque toute puissante? Peut-être, au lieu du grand ministre « qui aurait été sauvé deux fois, s'il eût fait pour Dieu ce qu'il avait fait pour son roi », — l'histoire n'aurait-elle à nous montrer que tel ploutocrate, enrichi à travers le cours des calamités publiques..

Mais ce sont là des considérations qui, pour être développées, demanderaient un autre article. Nous n'avons voulu aujourd'hui que rappeler l'attention sur quelques théories et quelques attitudes peu connues de nos vieux économistes : nous pourrons une autre fois rechercher dans quelle mesure les faits contemporains les justifient.

René Gonnard.

(1) Ce qui n'empêche pas M. Maxime Leroy d'en parler comme d'un saint laïque.

La Croix rouge et la Croix blanche

ou la Guerre chez les Neutres [1]

VI

Malgré les religieuses exhortations du pasteur Baulacre, l'âme de Mlle Tallatin restait singulièrement troublée. Si décidée qu'elle fût à épouser M. de Giessbach, elle ne laissait pas d'éprouver de sa peu valeureuse résolution un sentiment des plus pénibles. Elle avait beau se dire, comme elle l'avait avoué à Simon, que si elle était malheureuse à la perspective d'épouser M. de Giessbach, elle serait plus malheureuse encore en ne l'épousant pas, le conflit de leurs deux natures ne lui en paraissait pas moins redoutable et le dissentiment qui les séparait, pour être enfiévré par l'amour, ne lui semblait que plus cruel. Songeait-elle, une fois devenue sa femme, à convertir à ses idées le terrible Berthold, comme le pasteur Baulacre lui en avait fait miroiter l'illusion? Clermonde se berçait parfois de ce rêve, mais plus souvent encore elle s'effrayait de sa faiblesse et s'affolait à la probabilité que, loin d'exercer sur lui une influence, ce serait plutôt elle qui subirait la sienne. Il arrivait même qu'une sorte de douceur douloureuse se répandît alors avec une obscure délectation dans son être, à cette pensée de se voir un jour dominée par celui qu'elle aimait et de sentir sa personna-

1) Copyrigth 1925 by Louis Dumur. — Voir *la Revue universelle* des 1er, 15 avril, 1er et 15 mai 1925.

lité de jeune fille se dissoudre peu à peu dans celle de l'homme qui serait son maître.

Car Berthold avait reparu. Il était venu à Genève se faire pardonner. Et Clermonde avait pardonné. Et à le revoir, repentant, charmeur, amoureux, plus beau que jamais, elle s'était trouvée complètement reconquise. Ce n'était pas la joie profonde et sereine d'autrefois ; c'était une ivresse malsaine, un étourdissement morbide ; mais cette griserie qui la roulait comme un flot où elle se sentait chavirer était irrésistible.

Très heureux de ce raccommodement, M. Tallatin se trouvait d'autant plus à l'aise pour laisser s'éjouir sa fibre paternelle, qu'il avait obtenu de celui qu'il recommençait à appeler son futur gendre l'envoi d'une belle lettre d'excuses à M. Albert Bonnard. Nulle ombre ne troublait donc plus la satisfaction de M. Pyrame Tallatin. Ses affaires prospéraient. Son ventre était tout rebondi des millions qu'il gagnait. Le conseiller fédéral Schulthess ne mettait pas trop d'obstacles à ses entreprises, et le financier envisageait la prolongation désormais indéfinie de la guerre avec la plus parfaite sérénité.

Cependant la célébration du mariage, qui avait paru si proche au moment du séjour à Berne, semblait de nouveau s'éloigner. La jeune fille trouvait sans cesse des motifs plus ou moins valables pour la retarder. On eût dit que sa condition de fiancée lui convenait et que les deux ou trois journées que M. de Giessbach lui consacrait bi-mensuellement à Genève suffisaient à son bonheur.

— Je ne comprends pas mademoiselle, se permettait parfois de lui dire sa femme de chambre Bertha : mademoiselle aime monsieur le capitaine à la folie, et elle ne se décide pas à l'épouser !

Selon son humeur, Mlle Tallatin fermait d'une réprimande le bec de l'indiscrète Zurichoise ou lui répondait évasivement :

— Si, si, je suis décidée, mais je ne me marierai qu'à mon heure.

M. de Giessbach se faisait d'ailleurs moins pressant. Non qu'il se lassât d'attendre, mais des circonstances inquiétantes ou impérieuses survenaient les unes par-dessus les autres qui requéraient la plus grande part de ses préoccupations. Verdun avait été un échec ; la Somme avait failli être un désastre. L'Allemagne avait perdu plus d'un demi-million de combattants dans les boues de Picardie ; l'usure de l'armée était extrême et ne laissait pas envisager sans de vives appréhensions une reprise vigoureuse des hostilités. Or, la signification de la guerre sous-marine à outrance déchaînait l'Amérique. Le pacifique Wilson venait de rompre les relations diplomatiques avec l'Allemagne. On s'attendait d'un jour à

l'autre à une déclaration de guerre des Yankees. En mars, conjoncture plus grave, car l'effet pouvait en être immédiat, le tsarisme s'écroulait. C'était un coup sensible pour l'Allemagne, dont toutes les menées, à la veille d'aboutir, s'écroulaient en même temps. Que de puissant travail perdu! Corrompu jusqu'aux moelles, suborné, pourri, le tsarisme était mûr pour tous les abandons, comme pour toutes les forfaitures. La félonie rampait à la cour, à l'armée, dans les chancelleries. Peu à peu la plupart des hautes fonctions avaient été dévolues à des germanophiles ou à des traîtres. L'Allemagne tenait tous les fils du gouvernement. Ses agents, ses espions, ses créatures remplissaient les postes. Le président du Conseil était un homme à elle. Le ministre de l'Intérieur lui appartenait. Un thaumaturge, suscité par elle et manœuvré par ses soins, dominait l'impératrice et, par l'impératrice, l'empereur. Encore un petit effort et le dernier obstacle disparaissait : la fidélité de Nicolas II à la mémoire de son père, auteur de l'alliance franco-russe. Déjà fortement entrepris par son entourage, le faible souverain n'attendait plus qu'un ordre du nécromant, qu'une injonction de la tsarine, pour renoncer à toute résistance, tourner casaque à l'alliance et conclure avec son cher cousin Guillaume une paix séparée. Et c'est au moment où le succès allait couronner cette belle campagne que la catastrophe, sans doute machiavéliquement agencée par l'Angleterre, s'était produite. Attiré dans un guet-apens, le précieux thaumaturge avait été ignoblement massacré par quelques patriotes. Le 7 mars, l'émeute grondait à Petrograd. Le 12, la garnison se mutinait et le gouvernement tombait. Le 15, le tsar abdiquait. Un ministère de défense nationale se constituait, composé d'hommes intègres, décidés à rénover leur pays et à reprendre la guerre avec énergie. L'Allemagne n'avait plus rien à voir en Russie.

Très déprimé par ces funestes nouvelles, M. de Giessbach se demandait comment ses amis allemands allaient réagir contre cette série de revers, encore plus politiques que militaires, il est vrai, mais qui ne devaient pas manquer de se traduire tôt au tard par de réels échecs sur les champs de bataille. A la légation, cependant, on paraissait moins anxieux qu'il ne le supposait.

— Oui, sans doute, disait M. de Bismarck, nous avons des deux côtés perdu la partie. Wilson nous lâche et cette mazette de Nicolas nous fait la farce de quitter le jeu. Mais ne nous frappons pas. Du côté de la mer et de l'Amérique, le danger n'est pas imminent, et nos sous-marins sont là. Pour la Russie, c'est une affaire plus urgente, et cette canaille de Buchanan avait bien monté son coup. Heureu-

sement que nous avons des cartes sur tous les tableaux, et, à défaut des atouts qui viennent de nous claquer sur le tableau tsariste, nous allons jeter ceux que nous tenions en réserve sur l'autre.

— Quel autre?

— Celui des révolutionnaires.

— Les révolutionnaires sont au pouvoir et ce sont vos pires ennemis.

Le major von Bismarck partit d'un rire bruyant.

— Oui, mais il y a d'autres révolutionnaires, qui ne sont pas au pouvoir et qui sont nos meilleurs amis.

— Qui?

— Les gens de Zimmerwald et de Kienthal.

— Que peuvent-ils?

— Rien par leurs propres moyens, tout si nous les aidons.

— Je vois, fit Berthold von Giessbach; vous comptez sur ces canailles russes qui infestent nos villes, traînent dans nos bas quartiers leur sordide illuminisme et, par abomination du tsarisme, qui les persécutait, en arrivaient à souhaiter la défaite de leur pays.

— Vous y êtes.

— Oui, mais l'état d'esprit de ces sombres fanatiques doit être aujourd'hui bien changé. Le tsarisme est par terre. La révolution l'emporte. Les voilà satisfaits, comblés, vengés. Ils n'ont plus à tabler sur la défaite.

— C'est ce qui vous trompe, repartit l'attaché militaire. Bien loin d'être satisfaits de ce qui se passe chez eux, ils éprouvent une haine aussi féroce envers ceux qui ont fait la révolution que pour ceux contre qui la révolution a été faite. C'est que ce ne sont pas de simples libéraux, des républicains, des démocrates, des socialistes même, comme les honnêtes députés de la Douma, les braves ouvriers des usines ou les soldats ivres de liberté qui ont renversé le tsar. Ce sont de terribles énergumènes, pour qui le salut de la Russie et la libération du peuple russe sont le dernier souci. Ce qu'ils veulent, c'est la subversion de tout le système sur lequel reposent les sociétés, c'est la ruine du capital, la mort des bourgeois, la guerre de classes remplaçant la guerre des États, la suppression des frontières, l'abolition des armées nationales, la disparition ou l'asservissement de tout ce qui n'est pas prolétaire et n'arbore pas l'emblème rouge de leur religion de démence, c'est en somme la réalisation intégrale du programme de fous furieux abondamment développé par leur littérature incendiaire, dont vous n'avez sans doute jamais lu une ligne, mais que nous connaissons à fond, pour

l'avoir minutieusement étudiée, aux fins d'en exploiter le plus avantageusement pour nous la puissance de destruction.

— Sapristi ! Mais à en juger par ce que vous me dites, l'action de ces bandits serait dirigée aussi bien contre l'Allemagne que contre les autres nations?

— En principe, oui ; en fait, non. Car, en attendant qu'ils soient en mesure d'essayer sur nous leurs poisons, c'est pour l'Allemagne qu'ils travaillent. Quel est notre but immédiat? La dislocation du front russe. Or, nos hommes ne demandent précisément qu'à faire sauter le front, et ce sera même leur première besogne, si nous réussissons à les mettre en situation d'y pourvoir. Nous n'en demandons pas davantage. Il se trouve d'ailleurs qu'après la Russie ces étranges sectaires exècrent beaucoup moins l'Allemagne que la France ou l'Angleterre, considérées par eux comme les puissances impérialistes par excellence, et que leur rage s'attache beaucoup plus à Lloyd George et à Poincaré qu'à Guillaume II. La raison de cette singulière mentalité, c'est que leur prophète est un Allemand, que leur credo, leurs dogmes, toutes leurs idées viennent d'Allemagne, que par la langue maternelle de la plupart d'entre eux, le yiddisch, ils sont de culture allemande, c'est qu'enfin la grande majorité de ces possédés ne sont pas des Russes, n'ayant de russe que le lieu de leur naissance, leur casier judiciaire et les pseudonymes qu'ils se forgent. Voilà quels sont nos gens. Voilà ceux que nous allons déchaîner sur la révolution patriotique russe et qui vont nous remplacer au centuple le satanisme et la complicité du moine Raspoutine.

Sur quoi le pétulant major von Bismarck expliqua que cette effervescente engeance était depuis longtemps travaillée par les Allemands, dès avant Zimmerwald même, qu'elle était entretenue chichement, mais suffisamment pour lui permettre de subsister et de s'accroître, qu'on se servait d'elle comme levain de démoralisation dans les pays de l'Entente, notamment en France et en Italie, qu'on favorisait par tous les moyens la pénétration en Russie de ses feuilles subversives et de sa propagande antimilitariste, qu'elle formait le fumier fertilisant sur lequel germaient et proliféraient, jusque dans les milieux en apparence le plus éloignés d'eux, le dégoût de la guerre et l'esprit de la défaite. Jusqu'ici le contact était demeuré indirect, établi et maintenu par les socialistes allemands, doublés des socialistes unifiés suisses, tout dévoués à l'Allemagne, le conseiller national Grimm, le secrétaire général du parti Platten, le vieux Greulich lui-même. Mais aujourd'hui, avec l'avènement de la révolution, le rôle de ces bolchéviks, comme ils s'appe-

laient, paraissait pouvoir prendre une telle portée qu'il avait été décidé en haut lieu d'exploiter à fond leur action et de ne lésiner sur aucune dépense pour s'assurer leur connivence. La légation avait reçu plein pouvoir à cet égard. Le baron von Romberg était résolu à mener les choses rondement. Il avait désigné le comte von Tattenbach, un des diplomates les plus avisés de la légation, pour suivre cette affaire et conduire ces tortueuses tractations. Il fallait aboutir. Le Grand Quartier avait donné des ordres formels. Hindenburg et Ludendorff, qui connaissaient l'état de l'armée russe, l'impressionnabilité du moujik-soldat et les possibilités illimitées d'agir sur son moral, attachaient à cette manœuvre la plus grande importance. Du côté suisse on avait tous les concours, tous les appuis désirables, et aux socialistes de la première heure, les Grimm, les Platten, s'adjoignaient maintenant des personnalités officielles, telles que le conseiller fédéral Édouard Müller, chef du Département de Justice et Police, et le conseiller fédéral Hoffmann, chef du Département politique, qui s'intéressaient vivement l'un et l'autre au succès de cette opération.

Il s'agissait avant tout de transporter par les voies les plus rapides les bolchéviks en Russie. Les difficultés ne provenaient pas du nouveau gouvernement russe, qui, dans son généreux idéalisme, rouvrait les portes de la Russie à tous les émigrés, quels qu'ils fussent. De sérieux obstacles étaient par contre à craindre du côté de la France et de l'Angleterre, qui, sans se refuser absolument à viser les passeports des sujets russes qui demandaient à regagner leur pays, s'arrangeaient pour retenir sous divers prétextes ceux dont le rapatriement leur paraissait indésirable. Il fallait donc se rabattre sur le passage à travers l'Allemagne, qui présentait, il est vrai, l'inconvénient du discrédit dont risquaient d'être frappés dans leur pays ceux des rapatriés qui auraient opéré leur retour par territoire ennemi, mais qui offrait, en revanche, le grand avantage de la rapidité et de la sécurité. Aussi était-ce à ce dernier parti qu'on s'arrêterait sans doute. Les Russes étaient d'accord. Mais ils exigeaient pour partir des sommes fabuleuses, arguant qu'ils ne voulaient rentrer en Russie que copieusement munis d'or et de banknotes, afin d'être en mesure de combattre avec succès le gouvernement provisoire et de tenter de s'emparer du pouvoir.

Les négociations en étaient à ce point. Russes et Allemands se rencontraient le plus souvent au café-restaurant Schoop, rue de la Préfecture, 10. Des rendez-vous plus secrets avaient lieu à l'hôtel Métropole, rue de l'Arsenal, loué tout entier par la légation d'Allemagne, qui y avait installé une partie de ses services. A Zurich,

où résidaient un certain nombre de bolchéviks, entre autres leur chef, un nommé Lénine, les relations étaient assurées par le premier lieutenant Hering, grand blessé de Verdun, interné en Suisse, qui s'était mis dans les meilleurs termes avec eux. Lénine venait fréquemment à Berne, où il voyait surtout son ami le conseiller national Grimm, collaborant même à son journal, la *Berner Tagwacht*. Il s'était déjà rendu deux fois à l'hôtel Métropole, où il avait eu de longs entretiens avec le comte de Tattenbach. Mais Lénine était un homme très méfiant. Il se prétendait surveillé de près par les policiers tsaristes, encore en fonction, et par les espions de l'Entente. Il ne voulait plus entrer à l'hôtel Métropole. Il demandait que la suite des pourparlers se fît dans une maison particulière.

Berthold von Giessbach, qui avait suivi avec attention les confidences du major von Bismarck, dit alors :

— Une maison particulière?... Si cela peut vous rendre service, j'offre la mienne.

— Je n'attendais pas moins de vous, cher ami, dit le major. Vous nous tirez d'embarras.

— C'est tout naturel. Et Dieu veuille que ce qui se passera chez moi soit le signal d'un beau triomphe pour l'Allemagne!...

Au souvenir de ses anciens mépris de l'époque de Zimmerwald pour les ténébreuses menées des Allemands s'abaissant à pactiser avec la pègre des réfractaires de tout acabit, M. de Giessbach ne fut pas sans rougir quelque peu de son inintelligence d'alors. Il comprenait à présent la profonde sagesse qui avait préparé de si longue main le magnifique instrument de déroute qui, après avoir rongé les armées du tsar, allait ravager celles de la république, et avec d'autant plus d'efficacité qu'il opérerait sur place.

M. de Giessbach connaissait bien le comte de Tattenbach, qui jouissait d'une particulière faveur dans les milieux suisses et était un ami intime du conseiller fédéral Hoffmann. Cet élégant diplomate, fils du fameux représentant de l'Allemagne à la conférence d'Algésiras, avait pris son rôle très au sérieux et consacrait le meilleur de son adresse à amadouer les bolchéviks. Il invita un jour M. de Giessbach à venir voir ces bêtes curieuses dans leur ménagerie du café Schoop.

— Mettez-vous en civil, dit-il.

Lui-même, avec son feutre vert, poché d'un coup de poing, son pardessus beige au col relevé, ses mains nues, un fort rotin suspendu par un cordon de cuir au poignet, avait l'air d'un meneur de réunion électorale.

L'établissement où ils pénétrèrent présentait, au rez-de-chaussée, l'aspect d'un magasin de traiteur. Le restaurant était au premier étage. On y accédait par un escalier qui s'ouvrait au bout des étalages de victuailles. Étroite et longue, la salle se divisait en boxes séparées par des demi-parois de bois que trouaient des carrés de verre dépoli. Aux murs, enluminés de scènes alpestres, des faïences de Thoune luisaient et des cornes de chamois s'acéraient. Un public tassé de dîneurs encombrait les tables et obstruait les passages. Des filles en coiffes bernoises circulaient en élevant des plats gonflés de mangeaille ou des chopes écumantes au bout de leurs bras rougeauds.

Tout le fond de la salle, du côté des fenêtres, était occupé par les Russes. Il y en avait une vingtaine, faces singulières, inquiétantes, broussailleuses, aux yeux avides, aux nez sémites ou aux pommettes saillantes, jaunes et mongoles. Ils menaient un vacarme de tous les diables, piaillant, discourant, se querellant, moitié en russe, moitié en allemand, tout en s'empiffrant avec un plaisir visible de nourritures diverses, qui donnaient à comprendre qu'ils avaient déjà l'escarcelle garnie. On reconnaissait au milieu d'eux la sèche silhouette de Grimm et la forte carrure de Platten. On y voyait s'agiter la tête chafouine et blondasse de Guilbeaux. Un certain Parvus et trois ou quatre Allemands se trouvaient en outre en leur compagnie.

— Mes hommes sont là, murmura le comte de Tattenbach en apercevant ceux-ci. Tout va bien.

Il s'avança vers les Russes, salua à la ronde, toucha quelques mains. Puis il revint auprès de M. de Giessbach, et tous deux prirent place à une table voisine.

— Lequel est Lénine? demanda M. de Giessbach.

— Lénine n'est pas ici. Il ne vient pas au restaurant Schoop. Mais nous ne manquons pas d'autres personnages de marque.

Il lui en désigna quelques-uns : Zinovief, un petit homme corpulent, au facies gras, à la tignasse ébouriffée ; Radek, aux grosses lunettes rondes, au collier de barbe simiesque ; Lounatcharsky, au lorgnon doctrinaire sous un crâne chauve, Boukharine, Rakovsky, Nathanson...

L'attention de M. de Giessbach se fixa plus particulièrement sur un de ces sagouins. Où avait-il déjà vu ce visage émacié et pustuleux, ce nez crochu, ces prunelles clignotantes?... Il se rappela soudain l'individu qu'il avait bousculé, à Genève, à l'entrée du théâtre du Centenaire et qui avait laissé tomber à terre *le Capital* de Karl Marx. C'était bien lui.

— Et celui-là? interrogea-t-il.

— Celui-là, c'est Krasny, un des collaborateurs les plus intimes de Lénine, un coquin des plus dangereux. Il se vante d'être le disciple de confiance du maître et le dépositaire de sa pensée la plus secrète.

— Israélite?

— Israélite, comme les trois quarts de ses compères. Il s'appelle Abramson.

Le tohu-bohu était tel qu'on s'entendait à peine. Les voix emmêlaient frénétiquement leurs timbres criards ou gutturaux ; les têtes ricanaient, s'emportaient, s'échevelaient ; les gestes traçaient par-dessus les tables leurs zigzags furibonds ou leurs hyperboles péremptoires. Des noms revenaient fréquemment dans le sabbat, vomis avec rage comme des imprécations : Lvof, Rodzianko, Milioukof, Goutchkof, Kérensky...

Krasny s'était levé et s'approchait du comte de Tattenbach. Celui-ci se leva également et fit quelques pas à la rencontre du Russe. Au milieu du tumulte ambiant, les deux hommes eurent une assez longue conversation. Puis l'Allemand présenta le Bernois au Russe :

— Le camarade Giessbach, un de nos excellents amis neutres.

Le bolchévik tendit sa main pouacre, en découvrant ses canines d'un sourire cauteleux.

Berthold von Giessbach serra cette poigne visqueuse.

Quand le Juif eut rejoint ses compagnons, le comte dit :

— Partons maintenant. Ce que j'avais à faire est fait. J'ai pris rendez-vous avec Krasny pour Lénine. Ce sera chez vous.

Comme ils s'apprêtaient à quitter la salle, un nouveau survenant débouchait de la cage de l'escalier. Ils reconnurent la tête taillée à la serpe, la grosse moustache rêche et les yeux sourcilleux du conseiller fédéral Müller. Le magistrat, quand ils le croisèrent, leur toucha la main à tous deux, ajoutant à l'adresse de M. de Giessbach un petit signe amical, comme pour dire : « Tiens, vous êtes aussi de la combinaison? » Puis ils virent le conseiller fédéral qui allait s'asseoir auprès du conseiller national Grimm.

Sous les arcades, ils respirèrent largement.

— Quel métier ! fit le comte von Tattenbach en se secouant. Hein ! croyez-vous !... M'obliger à me commettre avec toute cette dégoûtante vermine !...

Dix heures sonnaient à la Tour de l'Horloge. Le comte se redressa d'un coup de reins élégant.

— Passez donc chez vous, mon cher, reprendre votre uniforme. Moi, je vais me mettre en smoking. Si vous m'en croyez, nous irons terminer la soirée au Bellevue.

*
* *

Autant le *Journal de Genève*, sous la main souple de Wagnière, avait louvoyé savamment entre les divers écueils que représentaient les événements de cet hiver mouvementé, autant le loyal Albert Bonnard, impuissant à épancher dans l'organe dont il était pourtant le rédacteur en chef ses indignations d'homme et ses angoisses de patriote, avait traversé cette période troublée dans un état d'agitation, de tourment, de fureur rentrée et d'exaltation comprimée, qui de son moral avait influé sur son physique et aggravé la maladie de cœur dont il souffrait. L'attitude peu digne de la Suisse le navrait ; la situation périlleuse de l'Entente le consternait. Tout devenait pour lui sujet de soupçon ou d'alarme : les louches intrigues de la Suisse aux États-Unis, l'inféodation de plus en plus certaine de la politique d'Hoffmann aux menées de l'Empire, les tendances suspectes du général Wille, les hésitations de Wilson, le déchaînement de la guerre sous-marine, les succès de la propagande défaitiste, l'imminente défection de la Russie tsariste. Cependant la probabilité d'une prochaine entrée en guerre de l'Amérique aux côtés des Alliés et l'effondrement du régime autocratique russe sous l'explosion d'une révolution libératrice venaient de remettre un certain espoir dans sa pensée. Aussi s'était-il décidé à venir passer quelques jours à Berne, pour entendre ce qui se disait dans la ville fédérale.

Un de ses premiers soins avait été de demander une audience à Schulthess. Mais loin de calmer ses angoisses et d'alimenter son regain d'espérance, la conversation qu'il avait eue avec le conseiller fédéral avait pu le convaincre qu'à Berne on croyait plus que jamais à la victoire de l'Allemagne. La guerre sous-marine à outrance inspirait la plus aveugle confiance. Si l'Amérique avait la malheureuse idée d'entrer en guerre, pas un de ses bateaux n'arriverait. Quant à la Russie, sa révolution survenait trop tard ; le mal était déjà fait, et le moral russe, contaminé à fond, était incapable de se relever. Au reste, les Allemands étaient malins, et ils sauraient bien retourner la révolution russe à leur profit, comme ils avaient fait, en 1909, pour la révolution turque. La conversation avait tourné à l'aigre. Le journaliste et le haut magistrat s'étaient abondamment disputés au sujet des devoirs de neutralité du pays. Bonnard s'était en particulier exprimé avec véhémence sur le ravitaillement de l'Allemagne par la Suisse. Mis ainsi directement en cause, Schulthess s'était violemment défendu, avait protesté du droit des

non-belligérants de commercer comme ils l'entendaient avec les pays en guerre, déclarant enfin, avec chiffres à l'appui, que les autres neutres, la Hollande, le Danemark, la Suède, en faisaient autant et même, grâce au concours intéressé du négoce anglais, bien plus encore que la Suisse. Les deux hommes s'étaient séparés dans les plus mauvais termes.

Au sortir de cette audience orageuse, comme le journaliste, plongé dans ses préoccupations, regagnait le Bernerhof et pénétrait dans le hall de l'hôtel, il fut surpris par une voix jeune et féminine qui le saluait. Il reconnut Mlle Tallatin.

— Que je suis heureuse de vous rencontrer, cher monsieur Bonnard ! s'écriait la jeune fille. Je ne savais pas que vous étiez à Berne.

— Et vous-même, chère enfant? Depuis quand êtes-vous ici?

— Depuis ce matin. Une idée qui m'a prise.

Puis frappée de l'aspect singulier de l'écrivain :

— Mais vous semblez souffrant, cher monsieur Bonnard... Est-ce que votre santé vous donnerait des soucis?

— Non, ce n'est rien. Un peu de fatigue... Votre père est avec vous?

— Papa est à Paris. Je suis venue seule avec ma femme de chambre Bertha.

— Votre père est à Paris? Je n'en savais rien. Qu'est-ce que votre père fait à Paris?

— Je ne sais pas au juste. Papa est parti il y a trois jours. J'ai cru comprendre qu'il voulait demander au gouvernement français l'augmentation du contingent... je crois que c'est le terme... des marchandises en provenance de l'étranger à destination de la Suisse.

— Ah! fit Bonnard pensif.

— C'est ce qu'il espère obtenir à Paris, avec l'aide du ministre de Suisse, M. Lardy. Il a vu auparavant M. Schulthess. Papa est en quelque sorte chargé d'une mission officieuse.

— Seriez-vous venue vous-même à Berne, de la part de votre père, en mission auprès de M. Schulthess?

— Oh ! pas du tout. Papa ignore que je suis à Berne.

Elle ajouta :

— Je vais vous dire...

Sa voix s'assourdit. Un nuage passa sur son front charmant.

— Cher monsieur Bonnard, je suis venue pour voir mon fiancé, M. de Giessbach. Il y a très longtemps que je ne l'ai vu. Il ne vient presque plus à Genève. Il est venu passer le Jour de l'an avec nous. Depuis, plus rien. Quelques lettres brèves. Il dit qu'il est très occupé, qu'il n'a pas un moment de libre. Que peut-il y avoir? Il doit se passer quelque chose. Je suis un peu inquiète...

— J'aime mieux ça que ce que je pouvais supposer.

Puis remarquant un domestique qui rôdait autour d'eux :

— On nous espionne. Il ne faut converser que de choses banales dans un hall d'hôtel. Adieu, ma chère Clermonde. Je vous envie. Tandis que les hommes ne savent qu'inventer pour se nuire, vous êtes toute aux douces préoccupations de ce qui fait la seule joie de la vie. Soyez heureuse... Moi, je me sens décidément malade, ajouta-t-il en portant la main à son cœur. Je rentre ce soir à Genève. Il faudra que je consulte demain sérieusement mon médecin.

La jeune fille l'accompagna à l'ascenseur. Elle considéra, péniblement impressionnée, la noble tête si changée d'Albert Bonnard, son visage aux bouffissures blafardes, ses paupières œdémateuses, sa grosse moustache, à peine jaunâtre encore par places, secouée sous l'effort de la respiration.

Quelques instants plus tard, elle sortait de l'hôtel et prenait la direction de la rue des Gentilshommes. Elle longea le Palais Fédéral, suivit la rue de la Préfecture, où elle passa devant le café-restaurant Schoop, traversa la place du Théâtre, s'engagea dans la rue des Chaudronniers, puis dans la ruelle de la Cathédrale. Le temps était sec et givreux. A mesure qu'elle avançait, la jeune fille réfléchissait à ce qu'elle allait faire. Elle ne tenait pas à se trouver tout de suite en présence de son fiancé. Elle le pensait d'ailleurs absent de Berne. Elle savait que le général était à Aarau et elle avait lieu de supposer que M. de Giessbach l'y avait accompagné. Elle voulait d'abord voir la vieille Liseli, apprendre d'elle ce qui se passait, quelles étaient les causes du changement d'attitude qu'elle croyait avoir remarqué chez M. de Giessbach à son égard ; elle voulait savoir si Berthold lui disait bien la vérité et quelles pouvaient être les choses qui l'absorbaient au point de ne plus trouver le temps de s'occuper comme auparavant de sa fiancée. Et Clermonde s'étonnait du changement survenu en sens inverse en elle-même. Ce n'était plus M. de Giessbach qui était impatient, pressant, insistant, c'était elle qui se sentait bien près de le devenir. Ce n'était plus M. de Giessbach qui accourait sous tous les prétextes à Genève pour lui faire une cour assidue, c'était elle, et elle en avait un peu honte, qui venait le relancer à Berne. Mais c'était plus fort qu'elle. Ses anciennes hésitations refoulées, prête à tout céder maintenant, à tout subir, elle ne demandait plus qu'une chose : être aimée et être sûre de celui qu'elle aimait.

Elle arrivait place de la Cathédrale. Entre ses quatre ours, la statue de Rodolphe d'Erlach faisait parader son cheval et brandissait sa bannière devant le porche du Jugement dernier, tandis

que, sur une fontaine proche, un Moïse polychrome portait les tables de la loi. La prière du pasteur Baulacre lui revint alors à l'esprit. Pourquoi Dieu permettait-il qu'elle fût ainsi angoissée, humiliée et torturée?

La vieille Liseli la reçut avec effusion.

— Ah! ma bonne demoiselle, quelle surprise de vous voir! C'est monsieur qui sera content! Il parle bien souvent de vous!...

Ce fut comme un brusque rayon de joie dans le cœur de Mlle Tallatin.

— Comment va-t-il? demanda-t-elle la voix altérée.

— Monsieur va bien, monsieur va très bien. Comme il va être heureux quand il saura que mademoiselle est ici!... Mais vous ne pourrez pas le voir tout de suite, mademoiselle Clermonde.

— Il n'est pas à Berne?

— Si, monsieur est à Berne. Monsieur est même en ce moment à la maison... Seulement il m'a sévèrement recommandé de ne pas me montrer et de ne laisser entrer personne. Si ce n'avait pas été vous, j'aurais dit que monsieur était absent.

— Quel est ce mystère?

— Il n'y a là aucun mystère. C'est simplement que monsieur est avec des messieurs et qu'il a défendu qu'on le dérange.

— Quels messieurs?

— Il y a un de ses amis, le comte von Tattenbach.

— Un Allemand?

— Oui, un Allemand. Oh! rassurez-vous, c'est un monsieur très bien, très distingué. Je le connais. Il vient souvent ici... Je regrette à part moi que monsieur soit si bien avec les Schwobs... Enfin, celui-ci est vraiment convenable et il n'y a rien à dire... Mais il y a avec eux deux Russes, que je vois pour la première fois et qui ne me reviennent pas trop.

— Deux Russes?

— Deux drôles de personnages et qui ont bien les plus vilaines têtes que j'aie jamais vues de ma vie.

— Que font-ils ici?

— Je ne sais pas. Ils sont tous les quatre à la salle à manger. Ils sont en discussion depuis au moins deux heures. Ça crie, ça gronde, ça tape du poing sur la table... Voulez-vous les voir? On les aperçoit très bien de l'office. Il n'y a qu'une tenture qui sépare. Venez.

Elle la précéda dans un escalier, puis à travers deux pièces. Sur le seuil de la troisième, elle dit à la jeune fille :

— Ne faites pas de bruit. Marchez sur la pointe des pieds.

Les deux femmes s'avancèrent à pas de loup jusque près d'une portière de grosse tapisserie, au delà de laquelle s'entendait un chamaillis discord de voix excitées. Par les entre-bâillements du rideau le regard portait facilement dans la salle voisine.

Autour d'une forte table à manger couverte d'un tapis rouge les quatre hommes étaient assis, deux d'un côté, M. de Giessbach et le comte de Tattenbach, les deux Russes de l'autre. Berthold von Giessbach semblait nerveux et agité de sentiments violents ; ses yeux flambaient et il avait le sang à la tête. Très maître de lui, sanglé d'élégance, légèrement méprisant, le diplomate allemand, le monocle à l'orbite, paraissait diriger la conversation. Il avait devant lui un bloc-notes sur lequel il crayonnait par moments. Tout le monde parlait allemand. Il y avait des liqueurs sur la table, mais personne ne buvait. L'un des Russes, le plus rapproché des deux spectatrices, fumait force cigarettes à bout de carton. Il avait le type sémite très prononcé, de petits yeux rageurs extrêmement mobiles, de longs gestes frénétiques et happeurs, la voix glapissante ; un poil rare et malade floconnait sur son menton ; des houppettes noires bouclaient sur ses tempes ; un lorgnon chevauchait son nez crochu.

— Celui-ci s'appelle Krasny, murmura Liseli.

L'autre offrait avec son compagnon un contraste absolu. C'était une sorte d'extraordinaire Tatar, rude, trapu, brutalement charpenté, au masque touranien jauni de taches de son, au vaste front proéminent, chauve jusqu'à la moitié du crâne. Les yeux, minces et luisants, se fermaient à demi, s'étiraient, se bridaient sous des sourcils obliques ; un gros nez aux narines épatées surmontait une maigre moustache et des lèvres charnues ; une barbiche informe au poil terne s'attachait comme une broussaille au menton rocheux. Le geste était lent, rare, têtu, la voix monotone, sèche, dominatrice. De forts roulements des épaules basses, d'immenses plissements du front sans cesse houleux marquaient la tempête intérieure. Comme l'Allemand lui faisait face, il avait devant lui des feuillets de papier où il jetait fréquemment des notes d'une main violente.

— Celui-là, souffla la vieille Bernoise, celui-là se nomme Lénine.

Il était justement en train de parler.

— Il n'y a pas de temps à perdre, disait-il d'un gosier dur ; chaque jour de retard nous est préjudiciable, et à vous plus encore qu'à nous. Le Gouvernement provisoire est très faible ; il n'est composé que d'idiots, d'ignorants et d'idéologues. Encore ne faut-il pas lui laisser la possibilité de s'affermir. Si vous voulez le voir s'effondrer misérablement dans la débâcle de sa criminelle sottise, vous pouvez

compter sur nous pour cela. Mais sachez enfin ce que vous voulez. Nous, nous savons ce que nous voulons. Assez de tergiversations. Il faut en finir.

Le petit Juif approuvait avec volubilité de la tête.

— C'est bien ainsi que je le comprends, répondit le comte von Tattenbach. Nous faisons diligence. Grâce au concours dévoué de nos amis suisses, nous organisons votre départ pour la Russie dans le plus bref délai. Berlin est informé et souscrit à notre programme. Les dispositions sont maintenant prises, tant pour le départ de Suisse que pour la traversée de l'Allemagne. Un train spécial vous emmènera de Zurich à Swinemünde, où vous vous embarquerez pour Stockholm. Toutefois je dois vous prévenir qu'à la frontière allemande vos wagons seront plombés. Mon gouvernement tient en effet essentiellement à ce qu'aucun contact ne puisse s'établir, durant votre voyage, avec les socialistes allemands, ni surtout avec les troupes en stationnement dans les gares.

— Accordé, dit Lénine. Nous n'avons pas l'intention de nous occuper des Allemands, pour le moment, mais seulement des Russes.

— Combien faut-il prévoir de voyageurs pour ce train spécial?

— Une quarantaine. Ce sont ceux qui doivent être transportés le plus rapidement possible en Russie.

— Il faudra m'en dresser une liste nominative et complète.

— La voici, fit Lénine en tirant d'une poche de son veston un papier qu'il tendit à l'Allemand. Elle comporte exactement quarante et un noms.

— Très bien. Nous fixerons le jour et l'heure du départ d'accord avec les autorités suisses.

— Beaucoup d'autres camarades voudront encore partir après nous. Il faudra également leur assurer le passage.

— A combien en évaluez-vous le nombre?

— Il pourra y en avoir environ trois cents.

— C'est entendu. Ils prendront les trains ordinaires et voyageront par petits groupes. Ils seront munis de sauf-conduits qui leur permettront de traverser l'Allemagne sans être inquiétés.

Berthold von Giessbach interrompit :

— N'y a-t-il pas à craindre que le nouveau gouvernement, bien qu'il rouvre les portes de la Russie à tous les émigrés, ne fasse des difficultés pour recevoir ceux qui rentreraient par la voie de l'Allemagne? La Russie est toujours en guerre avec l'Allemagne et se déclare même résolue à poursuivre les hostilités avec une nouvelle vigueur. Que ferez-vous si le Gouvernement provisoire n'admet

pas que vous regagniez votre pays à la faveur des laissez-passer de l'ennemi?

A cette objection, Lénine éclata d'un rire saccadé, imité aussitôt par la crécelle aiguë de Krasny.

— Rien à craindre de pareil, s'écria Lénine. Ils sont trop bêtes! Non seulement ils nous laisseront entrer comme nous voudrons, mais ils viendront nous recevoir solennellement à la gare de Finlande et nous assommer de leurs discours de bienvenue. Vous n'imaginez pas la stupidité de ces crétins. Ce sont des rêveurs, des visionnaires, de ridicules acéphales. Aussi, quand nous serons là, je vous certifie que nous ne mettrons pas longtemps à leur bousculer le beau château de cartes qu'ils élèvent dans les nuées. Un coup d'épaule, et tout sera par terre.

— Par terre! glapit le petit Juif.

— Je voudrais bien voir, reprit Lénine en riant de plus belle, qu'un de ces imbéciles de cadets ou de ces histrions de social-patriotes se risquât à me faire un crime de ma rentrée par l'Allemagne! Je répondrais : Mes bons amis, nous sommes revenus par où nous pouvions. Nous fallait-il rester exilés sur le sol étranger, au moment où toutes les victimes de l'abominable tsarisme voient s'ouvrir pour les accueillir comme ses fils préférés les bras maternels de la terre russe? Si, dans notre hâte de nous retrouver dans une Russie enfin délivrée de ses chaînes abjectes, nous sommes revenus par l'Allemagne, c'est que tout autre chemin nous était fermé. La France et l'Angleterre, qui ont la scandaleuse prétention d'exercer leur contrôle sur la révolution russe, nous refusaient le passage. L'Allemagne nous l'a accordé. L'Allemagne s'est donc montrée plus libérale que la France et l'Angleterre. Car, mettez-vous bien cela dans la tête, mes bons amis, la France et l'Angleterre, ces infâmes bourgeoisies capitalistes, sont les pires ennemies de la libération du peuple russe... Voilà ce qu'il nous serait facile de répondre, et l'immense acclamation de la masse populaire, en nous donnant raison, couvrirait de honte nos vils accusateurs.

— Et la France et l'Angleterre, ajouta triomphalement Krasny, seraient une fois de plus discréditées dans l'esprit de tous les révolutionnaires vraiment sincères.

— Excellente réplique, dit alors le comte de Tattenbach. Je vous avoue que l'objection soulevée par notre ami suisse n'avait pas été sans me frapper. Vous l'avez victorieusement réfutée, camarade Lénine. Je suis convaincu comme vous que le Gouvernement provisoire ne mettra aucun obstacle à votre retour en Russie, même par l'Allemagne, et qu'une fois là-bas, vous ne tarderez pas à jouer

dans la politique de ce grand pays enfin rendu à la libre vie sociale le rôle important auquel vous destinent votre talent, votre caractère et l'influence de votre parti. N'est-ce pas aussi votre avis? demanda-t-il en se tournant vers M. de Giessbach.

— C'est tout à fait mon avis, répondit celui-ci, et je suis heureux d'avoir entendu le camarade Lénine fournir à ma question une réplique suffisamment topique pour que je n'aie plus qu'à m'incliner.

— Vous êtes bien aimable, camarade Giessbach, ricana le chef bolchévik. La logique est la logique. Je ne serai jamais à court d'arguments pour entraîner le suffrage du peuple prolétarien, lequel seul compte, et confondre mes adversaires.

Le comte de Tattenbach reprit la parole.

— Aussi, confiants dans le succès de votre action, prononça-t-il lentement, sommes-nous disposés, camarade Lénine, et vous, camarade Krasny, à vous appuyer dans la plus large mesure, ainsi que tous vos camarades de lutte. Nous ne voulons pas seulement faciliter votre retour en Russie, nous voulons prêter à votre œuvre le concours moral et matériel qui lui est indispensable pour réussir pleinement. Nous ne vous demandons rien pour cela. Nous savons qui vous êtes et que rien ne pourrait vous faire dévier de votre ligne de conduite. Vous êtes incorruptibles, et nous ne songeons nullement à vous corrompre. Mais il se trouve que ce que vous voulez faire nous convient, que l'œuvre que vous vous proposez d'accomplir est d'accord avec notre intérêt. Il est donc juste, il est légitime, je dirai plus, il est honnête, puisque nous sommes alliés, que nous venions à votre aide de tout notre pouvoir.

Lénine renifla largement. Mais comme l'Allemand s'apprêtait à poursuivre :

— Tout ça, fit-il, ce sont des phrases de bourgeois. Ne prenez donc pas tant de précautions oratoires, n'usez pas de tant de circonlocutions, ne mettez pas vos gants beurre frais pour nous offrir simplement ce que vous avez à nous offrir, ce que vous appelez votre concours matériel, et qui est de l'argent. Votre concours moral, nous nous en moquons. Mais pour votre concours matériel, c'est une autre affaire. Ce concours, cet argent, nous l'acceptons, je dirai mieux, nous le prenons. Abordons donc ce point capital... Capital, plaisanta-t-il, je m'exprime fort exactement, et Karl Marx, qui connaissait la valeur du capital, ne saurait que m'approuver... Nous sommes ennemis, reprit-il avec un sérieux cynique. Je vous tomberai dessus plus tard, c'est évident, car la révolution ne doit pas être seulement russe, elle doit être mondiale. Mais pour le moment, c'est encore plus évident, nous sommes alliés, comme vous

le disiez très bien tout à l'heure. Nous ne voulons pas les mêmes choses, c'est entendu ; nous sommes à l'antipode les uns des autres, c'est tout à fait certain ; mais actuellement nous poursuivons le même but : la destruction du régime faussement révolutionnaire qui s'est installé sur les ruines de l'autocratie tsariste. Ceci bien posé, il est clair que vous nous devez votre concours pour l'opération de destruction qui est notre but commun. Je ne dirai pas comme vous qu'il est juste, qu'il est légitime, qu'il est honnête (un rictus sarcastique fit saillir sa mâchoire), mais qu'il est naturel, qu'il est logique (et il appuya sur ce mot qui semblait lui être familier) que vous mettiez l'argent, que vous avez en abondance, à notre disposition. La doctrine est une force, sans doute ; la parole est une autre force ; nous les avons toutes les deux. Mais l'argent est une troisième force, qui, mise au service des deux premières, les rend toutes-puissantes. Nous vous mettons donc en demeure, puisque nous sommes provisoirement alliés, de nous fournir cette troisième force qui nous manque : l'argent.

— L'argent ! cria Krasny avec une mimique débordante.

— Votre argumentation est irréfutable, dit le comte, et votre position extrêmement solide. Camarade Lénine, soyez satisfait : vous aurez tout l'argent dont vous aurez besoin.

— Bien, bien, grognonna le bolchévik. C'est très bien. Notre débat commence à prendre tournure. Mais cela ne suffit pas. Il nous faut des précisions, des garanties. Nous ne voulons plus être toujours après vous à vous mendier des sommes ridicules, comme nous l'avons fait jusqu'à présent. Nous avons besoin de fonds importants, déterminés d'avance, comme on en prévoit pour une opération de grande envergure. Faites-vous notre banquier, ouvrez-nous un compte. Vous en récupérerez au centuple le principal et les intérêts.

— Si je vous comprends bien, repartit le diplomate, vous désireriez que l'Allemagne vous consentît un crédit considérable, dont le montant serait fixé dès à présent, et sur lequel vous n'auriez plus qu'à tirer des chèques au fur et à mesure de vos besoins?

— C'est cela même, camarade Tattenbach.

— Et de quelle importance serait le crédit qui vous paraîtrait répondre à vos desiderata?

Lénine répondit :

— Il nous faut beaucoup d'argent. Il nous faut des millions.

— Des millions ! répéta Krasny frémissant.

— Combien de millions? demanda froidement le comte.

Le vaste front de Lénine se plissa, se sillonna, sa narine se sou-

leva, son index vint se placer le long de son gros nez kalmouk; puis il prononça, en martelant les deux syllabes :

— *Fünfzig.*

Le comte eut un mouvement des paupières.

— Cinquante, c'est une somme.

— Cinquante, pas un de moins. L'argent, c'est le nerf de la guerre, comme disent ces sacripants de Français. Or, nous voulons faire la guerre.

— La guerre civile! brailla Krasny.

— Sans cela, reprit Lénine, ce n'est pas la peine de nous déplacer; nous aimons mieux rester ici.

— J'accepte ce chiffre, fit l'Allemand au bout d'un instant de réflexion. Nous disons donc cinquante millions de marks.

Lénine se dressa à demi :

— Pardon, pardon, camarade Tattenbach!... Nous ne sommes pas d'accord. Je n'ai pas dit cinquante millions de marks, j'ai dit...

— Qu'avez-vous dit?... Vous avez dit : cinquante millions.

— J'ai dit... ou, si je ne l'ai pas dit, je dis : cinquante millions de roubles.

— De roubles?

— De roubles or.

— Or!... nasilla le Juif qui tremblait tout entier de concupiscence.

— Cinquante millions de roubles or!... ne put s'empêcher de s'écrier le comte de Tattenbach une minute interloqué.

Puis, soudain, se décidant :

— Cinquante millions de roubles or. C'est convenu. Ce crédit vous sera accordé. Cette fois-ci nous sommes bien d'accord?

— Nous sommes d'accord.

— ... ord! répercuta comme un écho Krasny plongé dans son rêve.

— C'est-y Dieu possible! marmonnait derrière la tenture la vieille Liseli, tandis que, blême, bouleversée, les lèvres serrées, Mlle Tallatin écoutait ce dialogue surprenant.

L'Allemand reprit :

— La Reichsbank tiendra ces fonds à votre disposition et donnera l'ordre aux banques allemandes de Suède d'agréer sans délai toutes les demandes d'argent émanant de vous. Serez-vous le seul, camarade Lénine, à présenter ces demandes?

— Plusieurs de nos camarades doivent être accrédités en même temps que moi.

— Veuillez m'en indiquer les noms. Allez lentement, je les prends sous votre dictée.

— Zinovief, prononça Lénine.

— Bien.

— Kaménef... Trotzky... Kollontaï...

— Kollontaï, c'est une femme, je crois? dit M. de Giessbach.

— C'est une femme, confirma Lénine, une de nos meilleures têtes. Chez les bolchéviks, il n'y a ni hommes, ni femmes : les deux sexes sont égaux.

— Mme Kollontaï alors, inscrivit le comte.

— La camarade Kollontaï, rectifia Lénine.

— C'est tout?

— Notez encore : Koslovsky, Soumenson, Sivers, Merkalin.

— Et moi? hurla le petit Juif comme si on l'écorchait.

— Et Krasny, c'est juste, fit Lénine sans réprimer un sourire. Je l'avais oublié.

Après avoir relu les noms des accrédités, sous les signes de tête ratificatifs de Lénine, le comte crut devoir prendre un ton quelque peu solennel pour dire :

— Voilà maintenant de bonnes munitions qui vous sont assurées et dont vous saurez faire usage, je n'en doute pas. L'Allemagne, en vous les allouant, fait un effort considérable... un gros sacrifice...

— Un gros sacrifice! interrompit gouailleusement le bolchévik. Camarade Tattenbach, permettez-moi de rire. Dites un tout petit sacrifice. Qu'est-ce que cela pour vous, quand on pense que la moindre de vos opérations de guerre ratées sur le front d'occident, la moindre de vos ridicules offensives vous coûte dix fois, cent fois autant que le coup aux résultats formidables que vous risquez sur nous en Russie!... Et quand je dis que vous le risquez, je fais au hasard une part trop grande... Le coup est sûr. Le seul risque que vous couriez, c'est celui de ma mort. Or, je vous jure que je n'ai pas l'intention de me laisser assassiner. Moi vivant, je réponds de tout. Le succès est garanti. Comment en serait-il autrement avec des oies telles que celles qui s'ébattent et cacardent sur les degrés de la tribune de la Tauride?... Les Goutchkof, les Milioukof, les Kérensky, vous les verrez se disperser à ma venue comme un troupeau de volatiles effarés. Vous les verrez poursuivis, happés, plumés, embrochés par ceux mêmes qu'ils s'imaginent diriger. Ce ne sera pas long!...

— Comment ferez-vous?

— Je soulèverai contre eux les soldats, les ouvriers, les paysans.

— De quelle façon?

— Vous verrez. Pas besoin de beaucoup de choses. Pas même besoin de discours. Ou plutôt beaucoup de discours, mais répétant

toujours la même chose. Et ce que je dirai se résumera dans deux mots, deux mots magiques, deux formules toutes-puissantes.

— Ces formules sont?

— Posez les armes ! Prenez la terre !... Avec ces deux seuls mots je ferai des merveilles.

— Posez les armes ! Prenez la terre !... psalmodia Krasny illuminé.

— Au premier de ces mots, posez les armes, qui correspond au sentiment profond du peuple russe, vous verrez l'énorme armée se dissoudre comme par enchantement, les soldats débandés se répandre sur les routes, s'enfourner dans les trains, abandonnant tranchées, canons, munitions, pour regagner comme d'innombrables hordes pacifiques leurs foyers lointains...

— Excellent ! mâchonna l'Allemand.

— Prenez la terre !... Aussitôt, dans toute l'étendue de l'immense Russie, les moujiks déchaînés se rueront sur les domaines des seigneurs, les biens seront partagés, les châteaux flamberont ; vous verrez partout les propriétaires pendus, tous les vils suppôts de l'ancienne tyrannie, y compris les constitutionnels de Goutchkof, les libéraux de Milioukof et les social-patriotes de cette outre sonore de Kérensky, ruinés, chassés, massacrés... Et ce sera enfin la Révolution, la vraie Révolution !...

Son poing s'abattit sur la table. Il se dressa tout entier, farouche, menaçant, hideux, les sourcils arqués, ses petits yeux de Hun braqués férocement sur ses interlocuteurs.

Le Suisse et l'Allemand se regardèrent assez effrayés. Puis le diplomate balbutia :

— Camarade Lénine, nous avons confiance en vous.

Les mâchoires du bolchévik s'ouvrirent pour un strident éclat de rire :

— Votre confiance, je n'en ai pas besoin, je la méprise, je crache dessus. Je ne travaille pas pour vous, mais pour la cause, pour moi. Et vous y passerez aussi, brigands, je vous l'ai dit. Vous ne perdrez rien pour attendre. Après la Russie, ce sera le tour de l'Allemagne !

Son bras partit comme une décharge et son index forcené vint presque frôler le menton glabre du Tattenbach.

— Bon, bon, fit celui-ci un peu pâle. Nous en reparlerons. Pour le moment, l'essentiel est que nous soyons parvenus à nous entendre. J'en suis heureux. Aujourd'hui, camarade, nous n'avons, je crois, plus rien à nous dire. Vous plairait-il que nous nous rencontrions à nouveau après-demain pour les dernières précisions relatives à votre départ?

— Soit.

— Ici, même heure?

— Ici, même heure. La rue est déserte, aucun espion n'y rôde, la maison me convient.

La conférence se trouvant terminée, Lénine vida enfin un des verres de liqueur qui attendaient sur la table, imité sur-le-champ par Krasny, qui en vida deux.

Puis les mains se tendirent, et les deux Russes quittèrent la salle, précédés par Berthold von Giessbach qui les reconduisait.

Resté seul, le comte de Tattenbach crayonna hâtivement plusieurs pages de notes sur son bloc.

Au bout de quelques minutes, M. de Giessbach rentra.

— Ils sont loin, exhala-t-il avec un soupir de soulagement. Ah! les sales gens!...

— Je crois que nous les tenons, fit le comte avec un petit sourire satisfait.

— A moins que ce ne soient eux qui vous tiennent!... Vous avez entendu : la révolution... la vraie révolution... les châteaux brûlés... les propriétaires pendus... l'Allemagne après la Russie...

— Pensez-vous!... Et notre armée? et Hindenburg? et Ludendorff? et notre vaillante noblesse, notre solide bourgeoisie, nos industriels, nos techniciens, nos professeurs?... et nos fidèles masses ouvrières, si pondérées, si pratiquement organisées pour leur bien-être matériel?... Non, avant que leurs dégoûtantes doctrines aient contaminé tant soit peu l'inattaquable moral allemand, il aura passé beaucoup d'eau sous les ponts du Niémen. Le bolchévisme? Allons donc! Bon pour la Russie!... mais l'Allemagne!... Quand la victoire que la défection russe va nous permettre de remporter sur la France sera dans nos mains, nous nous retournerons contre ces venimeux coquins et, si la mortelle infection qu'ils auront propagée chez eux ne fait plus notre affaire, nous les détruirons impitoyablement à leur tour, nous irons écraser jusque dans leur nid ce paquet de vipères que nous y aurons transporté!...

— Je l'espère bien!

— En attendant, je suis entièrement de votre avis : quelles sales gens! quelle immonde engeance!... Je me sens tout souillé d'avoir eu à subir leur répugnant contact... Pouah!... J'ai besoin de me laver les mains.

— Moi aussi.

M. de Giessbach sonna. Puis il appela :

— Liseli! Liseli!...

Après avoir pris un temps, comme si elle venait du fond de la

maison, la vieille servante écarta un pan de la portière et se montra.

— Une cuvette ! ordonna M. de Giessbach.

La fidèle Bernoise rentra toute tremblante dans l'office.

— Laissez-moi faire, murmura Clermonde. C'est moi qui vais y aller.

Quelques instants plus tard, la tenture s'ouvrait de nouveau et Mlle Tallatin, portant des deux mains une lourde cuvette d'argent, traversait la salle d'un pas automatique.

Stupéfait, muet, n'en croyant pas ses yeux, Berthold von Giessbach regarda s'avancer la jeune fille, de l'air effaré dont, en rêve ou dans une hallucination, on voit apparaître un fantôme.

Parvenue devant la table, Mlle Tallatin y posa la cuvette, en prononçant :

— Vous êtes servis, messieurs !

Toujours médusé, mais retrouvant sa voix, M. de Giessbach se répandit alors dans une cascade d'exclamations :

— Ah ! ah !... Ah ! elle est bien bonne !... Clermonde, c'est vous !... c'est pardieu bien vous !... Quelle surprise !... quelle extraordinaire surprise !...

Puis, s'efforçant de recouvrer une contenance :

— Mon cher comte... permettez-moi de vous présenter... de vous présenter... ma fiancée...

La jeune fille se roidit.

— Non, monsieur, dit-elle d'une voix blanche, je ne suis plus votre fiancée.

— Vous n'êtes plus ma... Que signifie?... Quel est ce mystère?... ou quelle étrange comédie jouez-vous là?...

— Il n'y a là ni mystère, ni comédie. Ce que cela signifie? Cela signifie que vous m'êtes désormais un étranger et que j'entends ne plus avoir jamais aucun rapport avec vous. J'étais là. J'ai assisté à toute l'odieuse machination qui s'est nouée dans cette salle entre ces Russes et vous. Jamais je n'aurais cru qu'il pût se commettre de pareilles infamies dans notre pays. Je ne dis pas cela pour vous, monsieur le comte de Tattenbach. Vous êtes Allemand, vous êtes en guerre, vous vous défendez par tous les moyens, fût-ce les plus vils, et vous n'hésiteriez pas à mettre le feu au monde pour sauver votre Allemagne. Mais vous, monsieur de Giessbach, vous, citoyen suisse, vous, capitaine dans l'armée fédérale, vous qui appartenez à une des plus vieilles familles de notre pays, que vous puissiez vous faire le complice des crimes contre l'humanité et contre la civilisation prémédités par un peuple affolé d'orgueil et en véritable état de démence, voilà qui me surpasse tellement que je préfère ne

plus comprendre pour ne pas avoir à trop vous haïr. Adieu. Je souhaite de toutes mes forces que votre monstrueux complot échoue misérablement et que votre conscience échappe à l'effroyable responsabilité dont vous venez de la charger. Adieu pour toujours. Vous ne me reverrez jamais.

— Clermonde !... balbutia Berthold de Giessbach.

— Croyez, mademoiselle, que je suis désolé... commençait grotesquement le comte...

La jeune fille partait.

— Clermonde, au nom du ciel !...

Berthold de Giessbach voulut se précipiter sur ses pas.

Mlle Tallatin se retourna, altière, mais extrêmement pâle :

— Je sortirai seule. Je connais la maison. Je vous défends de me faire, à moi aussi, l'honneur de me reconduire.

Puis elle disparut, toute droite, dans sa fine toilette de crêpe noir, tandis que la vieille Liseli, restée ébaubie sur le seuil de l'office, étouffait de petits sanglots dans un grand mouchoir de cotonnade jaune.

VII

Peu de jours après la mort, survenue à Genève, du grand journaliste et grand citoyen Albert Bonnard, succombant aux émotions de la guerre, dont son cœur d'ami de la France et de patriote suisse n'avait pu supporter l'épuisante succession, un très court train se trouvait rangé le long d'un des quais de départ de la gare monumentale de Zurich. C'était le dimanche de Pâques, 8 avril 1917. Le convoi se composait d'une locomotive des chemins de fer fédéraux, de deux wagons allemands mixtes de première et seconde classes et de deux fourgons à bagages. L'entrée du quai était barrée par un piquet de soldats suisses. Discrets, mystérieux, les voyageurs de ce train spécial arrivaient les uns après les autres, chargés de valises fatiguées, de sacs élimés, de cabas de provisions, de couvertures. Quand ils furent tous rassemblés, ils pouvaient être une quarantaine. Les uns, coiffés de la casquette de drap, s'enveloppaient de la bure ou de la futaine prolétariennes ; d'autres arboraient le melon râpé ou le feutre moisi de l'intellectuel ; quelques-uns portaient la blouse russe sanglée par la ceinture de cuir. Les visages étaient âpres et tourmentés, troués de prunelles fanatiques, mangés de poils malades et incultes. Le type hébraïque prédominait. On y reconnaissait la plupart des habitués du café-restaurant Schoop : le facies bouffi et la tignasse hirsute de Zinovief, les grosses lunettes

et la barbe de mandrill de Radek, le profil bulgare de Rakovsky, le haut crâne et la barbiche maigre de Lounatcharsky, les houppettes et la couenne pustuleuse de Krasny. Mais autant ils étaient, à Berne, excités et hurlants, autant ils se montraient ici réservés, furtifs, silencieux. Un bonnet de fourrure sur le front, un foulard rouge au cou, Lénine, les mains enfouies dans les poches d'un pardessus neuf, une serviette bourrée sous le bras, passait lentement d'un groupe à l'autre, l'œil circonspect, le sourire renfermé. Quelques rares personnes assistaient au départ : le consul allemand de Zurich, le conseiller national Grimm et un petit brelan d'amis suisses des bolchéviks. Platten, lui, était du voyage. En grand uniforme, l'aigrette blanche au képi, le capitaine Berthold von Giessbach, chargé par l'État-major de présider au départ et d'accompagner le train jusqu'à la frontière, faisait entrer un par un les voyageurs dans les wagons, après avoir vérifié leurs noms sur une liste. Il monta lui-même le dernier et fit signe par la portière que tout était en règle. Des mains et des chapeaux gesticulèrent. Le consul d'Allemagne salua longuement. Le train s'ébranla sans siffler, glissa lentement, plus vite, puis s'estompa peu à peu et s'effaça dans le brouillard.

*
* *

Et de même que le train glissant sur ses rails à travers l'Allemagne vers la Baltique, les événements glissèrent eux aussi le long de l'année. L'offensive française du printemps sombra sous le déferlement du défaitisme issu de Zimmerwald. Sur le front russe, l'action du bolchévisme, d'abord sournoise, commença à préciser ses effets. A l'humanitarisme dissolvant des hommes de la révolution, le léninisme infusa son esprit de révolte, son souffle de destruction, et aux fraternisations de tranchée à tranchée, aux larmes de tendresse versées par les moujiks sur les épaules des policiers allemands camouflés en soldats s'adjoignirent bientôt les refus d'obéissance, les mutineries, les représailles meurtrières contre les officiers.

Puis ce fut, en novembre, la révolution bolchévique, la grande révolution promise à Berne par Lénine. Les compagnons du train plombé s'emparaient du pouvoir. Et c'était, sous le glaive du général Hoffmann, le funèbre traité de Brest-Litovsk.

Refluant alors d'orient en occident, l'énorme marée teutonique venait battre la France avec une puissance diluvienne. Le printemps de 1918 s'ouvrait sur l'invasion catastrophique de la Picardie. Un million d'Allemands en ruée firent ployer jusqu'à la limite

de la rupture le front franco-britannique. En même temps, des supercanons prenaient Paris sous leur feu. Il semblait que ce fût le commencement de la fin. Une partie du monde tremblait, tandis que l'autre jubilait. Et la Suisse, semblablement divisée, jubilait d'un côté, tremblait de l'autre.

A la poche de Picardie s'ajoutait, en avril, celle des Flandres. Devant le péril couru par l'Occident, les Anglais avaient enfin reconnu la nécessité d'unifier le commandement qui avait été remis entre les mains de Foch. Néanmoins ce fut, en mai, l'écroulement du front de l'Aisne, puis, en juin, sous une nouvelle avalanche, la formation d'une quatrième poche. Mais en juillet la formidable partie se retournait. L'assaut des positions de Champagne s'effondrait devant la défensive de Gouraud. Réorganisées, redistribuées, réanimées du souffle puissant de la confiance, les armées de Foch, où se mêlaient Français, Anglais, Italiens, Canadiens, Australiens, avec l'appoint des premières divisions américaines, passaient à l'offensive. Mangin fonçait sur le saillant de la Marne. Rawlinson et Debeney forçaient le Santerre. La ligne Hindenburg était atteinte, attaquée, emportée. Saint-Quentin était repris, Cambrai repris, Lille, Douai, Valenciennes repris. L'Allemand, partout en déroute, battait partout en retraite. L'énorme marée se retirait, dans le fracas assourdissant de son ressac, laissant sur toute l'étendue qu'elle avait couverte ses ruines, ses dévastations, ses immondices et ses épaves.

C'était la fin.

A l'exaltation du printemps avait succédé, à Berne, l'accablement de ce terrible été pendant lequel s'était consommée la défaite allemande. Dès le milieu d'août il n'avait plus été possible de douter que ce ne fût l'échec irréparable de la colossale aventure qui s'acharnait depuis quatre ans. Le général Wille n'en revenait pas et buvait force flacons de cognac pour se consoler. Sprecher mordait ses lèvres rageuses. Mais le dernier à croire à l'effondrement de l'Allemagne fut certainement M. de Giessbach. Lorsque enfin il lui fallut se rendre à l'évidence, son effondrement à lui-même fut tel qu'après deux jours de sombre fureur, il fut pris d'une dépression nerveuse qui le coucha au lit durant trois jours. Le grand rêve de l'hégémonie germanique, qu'il avait tant de fois caressé, s'était évanoui pour faire place au plus lugubre cauchemar. Sa vie lui en paraissait découronnée, comme vidée de sa raison d'être.

Novembre était venu avec sa désolation et ses frimas. Les Alpes ne se montraient plus, toujours voilées de brume, de pluie ou du rideau flottant des premières chutes de neige. La retraite allemande

se précipitait. Landrecies tombait; Beaumont, Aulnoye, Vervins tombaient; Sedan était perdu; Condé, Maubeuge, Hirson, Tournai, Bruges redevenaient français ou belges; Haig marchait sur Mons; Guillaumat menaçait Charleville, quartier général du Kronprinz. Dans le désarroi de tout son être, Berthold von Giessbach tournait désespérément autour de lui-même, comme les ours de Berne au fond de leur fosse. Un cataclysme géologique sur le point d'engloutir l'Europe ne l'eût pas plus épouvanté. Il se remémorait la passion avec laquelle il avait suivi, jusque dans leurs moindres péripéties, les événements de ces quatre ans de guerre. Chacune des minutes de sa vie, durant ces quatre ans, leur avait été consacrée : minutes tantôt triomphales, prestigieuses, délirantes, tantôt inquiètes, fiévreuses, dramatiques, tantôt, comme celles des dernières semaines, angoissantes, atroces. Il avait soutenu la cause de l'Allemagne non seulement de sa sympathie, mais de sa coopération. Il avait pris part lui-même à la guerre; il en avait été un des acteurs, un des combattants. Il y avait joué son rôle, un rôle occulte, mais effectif. Il lui avait sacrifié jusqu'à ses intérêts de cœur, jusqu'à son bonheur...

Et à cette pensée une amertume profonde s'emparait de lui. C'était à cause de son amour pour l'Allemagne qu'il avait perdu celui de Clermonde. Encore n'était-ce point parce qu'il aimait l'Allemagne, car elle le lui avait pardonné, mais parce qu'il s'était laissé aller à le manifester par des actes qu'elle n'avait plus pu pardonner. Cette guerre, qui faisait le malheur de la meilleure partie de l'Europe, ferait-elle donc aussi son propre malheur à lui. Berthold de Giessbach ne put se résoudre à accepter sa défaite. L'Allemagne était vaincue, mais lui ne l'était pas, ne voulait pas l'être. Il reprendrait la lutte, il la pousserait à fond, jusqu'au bout, fût-ce par l'audace, fût-ce par la force. Il vaincrait de toute façon. Clermonde pourrait faire ce qu'elle voudrait, dire ce qui lui plairait, résister tant qu'elle pourrait, il n'écouterait rien, il la plierait à sa volonté. Elle ne voulait plus être sa fiancée, elle serait sa femme. Et tout de suite, sans plus attendre. Il irait à Genève l'enlever. Elle aurait beau lui opposer ses refus les plus intraitables, il s'emparerait d'elle et l'obligerait à le suivre. Il était décidé à tout.

Sa résolution prise, il procéda sans plus tarder au dispositif de son exécution. La présence de M. Pyrame Tallatin à Berne facilitait son projet. Le capitaliste genevois se trouvait, en effet, depuis plusieurs jours dans la ville fédérale, à l'occasion d'un gros procès qu'il avait à y faire plaider. Le litige étant d'importance, M. Tallatin avait pris deux avocats, l'un du barreau bernois, l'autre qu'il

avait amené avec lui de Genève, Me Cabriol. L'affaire le retiendrait bien une semaine, pendant laquelle M. de Giessbach aurait le champ libre à Genève.

Mais d'autre part des difficultés imprévues surgissaient. Irrités, surexcités au plus haut point par la débâcle germanique, les socialistes s'agitaient dangereusement, fomentaient des troubles, menaçaient d'arrêter la vie économique du pays. Grimm et Platten, leurs discours incendiaires à la bouche, se démenaient avec frénésie. Le comité d'Olten fulminait, prétendait traiter d'égal à égal avec le Conseil fédéral et organisait la révolution armée. Des émissaires de Lénine, venus avec les trains de rapatriés suisses de Russie, comme par une sorte de voyage de retour du fameux train plombé de 1917, se faisaient fort de bolchéviser à son tour le pays d'où le bolchévisme était parti pour faire la conquête du monde. Une délégation soviétique était installée à Berne. Propagandistes allemands et russes pullulaient. Guilbeaux, arrêté trois mois auparavant par la justice helvétique, mais remis en liberté, répandait de tous côtés ses miasmes délétères. Dispensatrice de millions volés en Russie, la Balabanova subventionnait à pleines mains tout ce qui conspirait contre le salut public. Déjà des grèves à caractère insurrectionnel éclataient dans les principaux centres. A Zurich, la cessation de travail était complète ; des manifestations tumultueuses célébraient l'anniversaire de la révolution bolchévique ; on surprenait des mitrailleuses aux mains des émeutiers ; la troupe tirait des salves à blanc. A Bâle, les banques étaient gardées militairement et des sections d'infanterie occupaient les places. A Berne, le Palais Fédéral et la Banque Nationale étaient sous la garde de la milice ; les magasins étaient fermés ; les journaux ne paraissaient plus ; des rondes de soldats parcouraient les rues, où elles se heurtaient à des patrouilles d'insurgés. Un peu partout, les chemins de fer interrompaient leur trafic. On attendait d'un instant à l'autre le signal, parti d'Olten, de la grève générale. Débordé, hésitant, ahuri, le Conseil fédéral parlementait, cédait, reprenait, procédait à de timides levées de troupes.

Et comme si cette invasion de la peste bolchéviste ne suffisait pas, une terrible épidémie de grippe infectieuse venait par surcroît s'abattre sur la malheureuse Suisse. Les malades encombraient par milliers les hôpitaux et les casernes ; les morts se dénombraient quotidiennement par centaines. On ne rencontrait que des convois funèbres, que des gens affolés qui, le masque antigrippal au museau, couraient chez les médecins ou faisaient queue devant les pharmacies. Théâtres, cinémas, salles de conférences bouclaient leurs

portes. Les écoles étaient licenciées. Les services téléphoniques ne fonctionnaient plus qu'irrégulièrement et on ne savait si c'était à cause de la grève ou à cause de la grippe. Au moment où la guerre s'achevait, un vaste voile de deuil s'étendait sur ce pays qui était resté neutre, une faux impitoyable et mystérieuse décimait cette armée qui ne s'était pas battue.

Ces graves contretemps n'étaient cependant pas pour détourner M. de Giessbach de son dessein. Il se mit en route le 9 novembre, dans une automobile de l'État-major conduite par un chauffeur de confiance. Il était en civil. Quatre heures plus tard, il était à Genève où il descendait à l'Hôtel National.

Son premier soin fut de faire mander confidentiellement, par un chasseur de l'hôtel, Bertha, la femme de chambre zurichoise de Mlle Tallatin, qui lui était toute dévouée et qu'il avait déjà chargée à diverses reprises de petites missions d'espionnage amoureux auprès de sa jeune maîtresse. La femme de chambre accourut et entra tout de suite dans les vues de M. de Giessbach. Il fut convenu que Bertha éloignerait les autres domestiques et qu'elle ferait prévenir M. de Giessbach du moment où il pourrait se présenter rue des Granges avec l'assurance de trouver Mlle Tallatin seule. Le téléphone étant incertain, Bertha enverrait un commissionnaire porteur de son message.

Ce ne fut que le surlendemain, lundi 11 novembre, que Berthold von Giessbach reçut, au matin, le mot de Bertha : Mademoiselle serait seule entre dix heures et midi.

Les premières nouvelles concernant la conclusion de l'armistice arrivaient en même temps à Genève. Des crieurs de feuilles volantes en débitaient bruyamment l'annonce sommaire. Les signatures avaient été échangées à six heures du matin ; les hostilités devaient être suspendues à onze heures. A l'armistice de Brest-Litovsk répondait, à un an de distance, l'armistice de Rethondes.

Ce même jour et pour la même heure, le comité d'Olten lançait l'ordre de la grève générale.

Aussi fut-ce dans un état d'exaltation et de fureur qui ne faisait qu'exacerber sa résolution, que M. de Giessbach termina ses préparatifs d'enlèvement. Un peu avant onze heures, son automobile, bien fournie de fourrures, de plaids et de paniers de provision, stoppait, rue des Granges, devant la grande porte de l'hôtel Tallatin.

Clermonde se trouvait dans le salon dix-huitième siècle du rez-de-chaussée, où se dressait sur sa console le buste du syndic Jean-Antoine Tallatin, quand Bertha vint lui annoncer la visite de M. de Giessbach.

La jeune fille pâlit, puis devint extrêmement soucieuse.

— Je ne suis pas là, dit-elle.

— Si, mademoiselle, vous êtes là, répliqua la femme de chambre avec un petit air insolent. M. de Giessbach sait que mademoiselle est à la maison.

— Vous le lui avez dit?

— Oui, mademoiselle.

— Mais je ne veux pas le recevoir!

— Si, mademoiselle, vous le recevrez. Il insiste. Il veut vous voir. Je vais le faire entrer.

— Je vous le défends. S'il persiste à vouloir me voir, fermez les portes à clef.

— Je n'en ferai rien.

— Mais vous me trahissez!...

— Non, mademoiselle... Je veux votre bonheur.

La Zurichoise sortit. Un bruit de voix se fit entendre dans le vestibule.

Affolée, la jeune fille se précipita dans le cabinet de son père, qui attenait au salon. Sur son socle en corne d'abondance, le candélabre des Maréchaux dressait en l'air sa Victoire aux ailes éployées. Au milieu des papiers et des objets d'art qui couvraient le bureau se trouvait l'appareil téléphonique de M. Tallatin. Clermonde décrocha fébrilement le cornet et balbutia un numéro d'appel.

Au bout d'un instant d'angoisse, elle entendit la voix de Simon de Sergy lui répondre. Le téléphone fonctionnait encore!...

— Simon, s'écria-t-elle haletante, viens tout de suite, je t'en supplie... Je suis en péril!...

Comme elle regagnait le salon plus morte que vive, Berthold von Giessbach, à l'autre bout, y faisait son entrée, introduit par Bertha.

Il s'avança vers elle en s'inclinant.

— Excusez-moi, commença-t-il très maître de lui, de me présenter devant vous peut-être contre votre désir...

— Je vous avais dit, monsieur, que vous ne me reverriez jamais, fit-elle d'une voix qui cherchait à ne pas trembler, et vous venez forcer ma porte.

— Vous m'aviez dit, vous m'aviez dit... oui, oui, on dit cela, ce sont des paroles... Mais moi, je voulais vous revoir... Croyez-vous qu'un homme comme moi, qu'un amour comme le mien pouvait accepter comme définitive une parole d'adieu jetée dans un moment de folie, en des circonstances que je suis le premier à déplorer, mais qui ne méritaient pas tant d'injustice?

Il s'approcha. Elle recula.

— Jugez-en comme vous voudrez, dit-elle, ma décision a été prise à ce moment-là et elle reste irrévocable.

— Même devant mon repentir?...

— Surtout devant votre repentir, auquel je ne puis croire...

— Même devant mon amour?...

— Même devant votre amour, que je dois bien admettre, puisqu'il vous a ramené jusqu'ici, mais dont je ne veux pas, dont je ne veux plus.

— Vous me désespérez, Clermonde, fit M. de Giessbach d'un ton dur.

Elle reprit avec une hâte nerveuse d'en finir :

— Maintenant que vous avez appris pour la seconde fois de ma bouche, et cette fois après un temps suffisant pour que vous ne puissiez plus le mettre sur le compte d'une minute d'affolement, que toute relation était désormais devenue impossible entre nous, je vous prierai, monsieur, de vouloir bien me quitter. Laissez-moi, monsieur, laissez-moi.

M. de Giessbach fronça le sourcil, puis repartit avec une politesse impassible :

— Vous laisser, Clermonde? Je ne me pardonnerais pas cette incivilité. Je vous aime trop pour ne pas m'intéresser profondément à tout ce qui vous touche, et particulièrement à votre santé. Au milieu de cette épidémie de grippe qui fait actuellement tant de ravages, je n'étais pas sans inquiétude à votre sujet. Permettez-moi de vous demander de vos nouvelles.

— Je me porte bien, répondit-elle aussi froidement qu'elle put.

— J'en suis heureux. Et M. Tallatin votre père? Il y a fort longtemps que je n'ai eu le plaisir de le voir. A-t-il aussi le privilège de ne pas avoir encore payé tribut à la fâcheuse maladie?

— Mon père se porte bien également. Il est depuis quelques jours à Berne.

— Ah! fit M. de Giessbach jouant la surprise. Il reprit :

— Et autour de vous, tout le monde va bien? Pas de cas dans la maison?

— Aucun cas. Les domestiques ont été invités à se rendre au service d'hygiène de la municipalité pour recevoir des prescriptions sanitaires et des spécifiques contre la grippe. Ils y sont tous en ce moment, même le concierge.

— Tous... sauf Bertha?

— Sauf Bertha, en effet.

— Eh bien, ma chère Clermonde, permettez-moi de vous le dire, vous avez tort de rester ici.

— Comment cela?

— Le séjour des villes ne vaut rien par ces temps d'influenza.

— Que voulez-vous que j'y fasse?

— Si vous étiez raisonnable, vous vous rangeriez à la proposition que je vais avoir l'honneur de vous faire. Vous accepteriez que je vous emmène loin de Genève, loin de cette atmosphère empestée où vous risquez, demain, après-demain, ce soir peut-être, de tomber gravement malade, où votre vie peut se trouver en danger. Ma voiture est là, à votre porte, toute prête pour le voyage. Mettez-vous-y. Si vous le voulez bien, dans quelques instants, nous roulerons l'un et l'autre dans la direction des lacs italiens.

— Vous êtes fou!...

— En quoi donc? C'est au contraire la raison qui parle par ma bouche. Soyez sage. Je vous donne dix minutes pour vous préparer à partir. Vous n'avez, au reste, à vous préoccuper de rien. Nous achèterons en route ce qu'il nous faudra. D'ailleurs, pendant que nous bavardons, Bertha a dû réunir ce qui vous est indispensable.

— Mais, monsieur...

Suffoquée, Mlle Tallatin commençait à soupçonner un complot.

— Voyons, voyons, reprenait M. de Giessbach qui sentait l'impatience le gagner, qu'est-ce qui vous trouble? En l'absence de votre père, ne suis-je pas là pour le remplacer? Vous êtes en danger. Je vous aime plus que tout au monde. Je vous considère comme ma femme. J'ai le droit de veiller sur vous, de vous protéger, de vous sauver...

— Malgré moi?

— Malgré vous. Allons, venez. Ne perdons plus de temps en vaines paroles...

Il s'avançait de nouveau vers elle. La jeune fille reculait encore. Il réussit à prendre sa main. A ce contact, ses yeux vacillèrent, son cœur se bouleversa.

— Venez! ordonna-t-il.

Elle se sentait faiblir.

— Jamais! se cambra-t-elle, farouche. Laissez-moi!... Je vous hais!... je vous déteste!...

Elle avait besoin de toute sa force de résistance, de toute sa volonté, de tout son orgueil pour ne pas céder.

Il la saisit par la taille. Il la pressa contre lui, l'étreignit puissamment, cherchant ses lèvres :

— Viens, mon amour! murmurait-il ardemment. Viens, ma chérie... ma femme!...

Elle se débattait avec une énergie décroissante. Sa tête se ren-

versait, ses cheveux se dénouaient... Par les baies des fenêtres, ses yeux s'égarèrent un instant sur la terrasse de la place Neuve miroitante d'une lumière pâle. Elle revit avec une rapidité, une lucidité d'agonie cette soirée d'avant la guerre où elle s'était promise au Bernois, pendant que Simon de Sergy pleurait.

— Au secours !... râla-t-elle.

Ce fut Bertha qui parut.

Berthold von Giessbach traînait déjà la jeune fille presque inanimée à travers le salon, pour l'emporter jusqu'à la voiture. La femme de chambre tenait un bâillon prêt. Si quelques personnes, dans la rue ordinairement déserte, se trouvaient assister par hasard à l'enlèvement de Mlle Tallatin, on la prendrait pour une grippée qu'on transportait dans une clinique.

Un souffle de voix à peine perceptible s'exhala encore des lèvres de la jeune fille :

— Je suis perdue !...

Mais au même instant, la porte s'ouvrait avec fracas. Simon de Sergy arrivait, haletant, le revolver à la main.

D'un coup d'œil il comprit ce qui se passait.

Il courut au Bernois et lui braqua son arme en pleine figure.

— File, gredin ! hurla-t-il.

Abandonnant Clermonde, M. de Giessbach avait bondi à l'autre extrémité du salon, avec un juron rauque. Il se fouillait hâtivement et, d'un déclic, armait un browning.

Mais avant qu'il eût pu viser, un coup de feu partait. M. de Giessbach recevait dans le bras la balle de Simon de Sergy. Son pistolet tombait sur le tapis, au milieu des cris d'épouvante de Bertha.

Simon s'avançait de nouveau sur lui, le revolver tendu.

— File, gredin !... file, gredin !... continuait-il à jeter d'une voix saccadée.

Le Bernois recula jusqu'à la porte. Puis, tournant les talons, il traversa vivement le vestibule, toujours poursuivi par son adversaire, descendit les marches du perron, franchit la cour en soutenant son bras, tandis que des gouttes de sang marquaient son passage sur le dallage.

Un instant après, on entendait une auto démarrer en cornant.

Rentré au salon, Simon retrouva Clermonde debout, blême comme une morte.

Bertha s'était enfuie.

Une détente nerveuse s'opéra alors chez le jeune homme. Il se mit à trembler des pieds à la tête. Tout son paroxysme d'un moment tombait comme une loque. Sa voix bégaya :

— Je suis arrivé à temps... T'a-t-il fait mal, le misérable?...

La jeune fille, qui semblait revenir à la vie, dit seulement :

— Tu m'as sauvée...

Ils se regardèrent longuement en silence, respirant tous deux fortement, précipitamment, comme des naufragés qui sortent de l'eau.

Des minutes mystérieuses, indéfinies passèrent ainsi.

Puis Clermonde dit :

— M'aimes-tu encore?

— Toujours... murmura-t-il. Je mourrai avec cet amour dans le cœur.

— Désires-tu toujours m'épouser?

Il la considéra tout étourdi, n'osant comprendre.

Elle renouvela sa question. Puis elle ajouta :

— Si tu veux, Simon, je serai ta femme.

Alors il se laissa tomber à ses pieds, baisa le bas de sa robe, tandis qu'un flot de larmes ruisselait de ses yeux.

— Clermonde... toi, ma femme! sanglotait-il. Tu m'ouvres le ciel!... Clermonde... c'est le bonheur que tu répands sur moi!... Je sais le sacrifice que tu me fais... Je l'accepte... Cet homme, c'est entendu, tu ne le reverras jamais... Mais tu seras libre... libre... Tu feras ce que tu voudras... Je ne serai jamais jaloux, je te le promets... Tu seras ma reine, ma déesse, ma sainte... Je serai trop heureux de vivre à tes côtés et de recevoir de toi ce que tu me donneras... Tu seras libre... libre, répétait-il en pleurant... libre!...

Clermonde le releva, lui mit un baiser sur le front, puis prononça d'une voix douce comme un souffle et ferme comme un serment :

— Je te serai fidèle.

*
* *

Ce même jour, à Berne, laissant M. Pyrame Tallatin aux seuls soins de son confrère bernois, l'avocat Cabriol et quatre autres Genevois appartenant aux bataillons 10 et 13 frétaient une automobile pour se rendre par les moyens les plus rapides à Genève, où les rappelait l'ordre de mobilisation accélérée de la Ire division, que venait de décréter le Conseil fédéral. Les mobilisés devaient se trouver dans leurs lieux de rassemblement pour le soir de cette journée du 11 novembre.

Cabriol prit la direction.

Le temps était gris et terne. Il fallait, pour sortir de Berne, éviter les voies principales où circulaient les groupes menaçants des grévistes. A part ces marques d'agitation, la ville et ses faubourgs

étaient plongés dans la plus morne torpeur. De rares passants rasaient lugubrement les devantures baissées des boutiques. Une chape de désolation semblait descendue sur la cité fédérale.

Émoustillés par la nouvelle de l'armistice, les cinq compagnons devisaient joyeusement. Ils avaient emporté quelques bouteilles de vin vaudois pour entretenir leur belle humeur et arroser la victoire.

Ried. Oberwangen. Thörishaus. Partout le silence et l'accablement. Ils passèrent la Singine, traversèrent la partie germanique du canton de Fribourg. Flamatt, Schmitten, Mariahilf... Même deuil, même prostration.

Mais lorsqu'ils entrèrent dans la ville de Fribourg, les premiers drapeaux apparurent. Ils flottaient, gais, alertes, aux façades de la ville haute, tandis que la basse ville, encore alémanique, boudait de toutes ses fenêtres. Blanche sur son champ rouge, la croix fédérale s'y mariait allégrement aux couleurs un peu sévères du canton, le noir et le blanc, qui ondulaient flammées ou coupées. Place de l'Hôtel-de-Ville, ils virent un groupe de jeunes Fribourgeois en train de décorer le tilleul de Morat.

Cottens, Villaz-Saint-Pierre... A mesure qu'on avançait, les régions parcourues prenaient de plus en plus un air de fête. Comme ils roulaient dans la vallée de la Glane, un des voyageurs montra, du bras tendu, une villa juchée sur un coteau voisin de la route : au haut d'un mât, les trois couleurs d'un drapeau français se balançaient dans le ciel opale.

Puis ce fut Romont, sa grosse tour, son château, ses vieux murs, où des drapeaux suisses et français rougeoyaient aux remparts, claquaient aux échauguettes.

Oron-la-Ville. On entrait dans le canton de Vaud. A travers les campagnes riantes et les villages cossus la voiture filait gaillardement, toujours conduite par la main réjouie de Cabriol. Au drapeau noir et blanc de Fribourg avait succédé le pavillon vert et blanc de Vaud, avec sa devise : Liberté et Patrie. Les drapeaux français se faisaient de plus en plus nombreux... Essertes, Savigny. Plus on allait, plus la joie éclatait. A Lausanne, ce fut le triomphe. Les cloches sonnaient. Toute la ville était pavoisée. Une débauche de flottements de toutes couleurs transformait les avenues, les rues, les boulevards, les monuments, les ponts en une forêt ardente et mouvante de drapeaux. La ville qui, pendant la guerre, avait un jour abattu le drapeau noir, blanc, rouge du consulat allemand arborait, ce 11 novembre, les étendards mêlés de toutes les nations dont l'effort commun avait enfin terrassé le dragon teutonique. Voilé jusqu'ici, le soleil troua tout à coup sa gaine automnale et

fit resplendir tous ces bouillonnements de couleurs. Au plus haut de la cathédrale, l'oriflamme suisse s'enlevait vertigineusement dans une déchirure d'azur éblouissant.

La voiture descendit vers le Léman. La nappe jaspée du lac jetait des étincellements entre ses plaques luisantes. Sur l'autre rive se profilaient les montagnes de la côte de France. A Morges, une des places de rassemblement de la Ire division, une musique militaire, au milieu d'un grand concours de peuple, faisait retentir la *Marseillaise.*

Rolle et son île. Nyon et son château. Le temps devenait de plus en plus beau. Et toujours les drapeaux, les drapeaux, français, anglais, belges, serbes, italiens, américains, les drapeaux en voûtes, les drapeaux à profusion...

Coppet, Versoix... On était maintenant dans le canton de Genève. Formidable et pur, le Mont Blanc se montrait dans toute sa splendeur. On passa devant la villa Bartholoni, devant les belles campagnes de Genthod, de Bellevue, de Chambésy, sous le pavillon de Pregny, devant l'Ariana. On approchait...

Soudain, comme on traversait Sécheron et que la voiture arrivait à la hauteur de la campagne Moynier, dont le portail hissait une immense bannière helvétique à la croix blanche, Cabriol fut obligé de faire une vive embardée pour éviter une automobile lancée à toute allure, qui débouchait du coude formé par le parc de Mon-Repos. C'était une voiture de l'État-major. Un petit drapeau de la Croix-Rouge battait l'air à côté du chauffeur. D'un coup d'œil rapide Cabriol eut le temps de reconnaître un personnage assis à l'intérieur en compagnie d'un infirmier. C'était le capitaine Berthold von Giessbach qui, pâle, sinistre, les traits crispés, le bras droit en écharpe, s'enfuyait sur la route de Berne.

Louis Dumur.

FIN

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LES GRAVES ÉVÈNEMENTS DU RIF

Il se passe actuellement dans l'Afrique du Nord quelque chose de très analogue à ce qui s'est passé pendant la guerre. Les plans sont différents. La méthode est la même. Pour ne pas inquiéter l'opinion, M. Ribot refusait de regarder en face la misère de nos finances. Pour ne pas déranger l'électeur en gestion de scrutin, pour faire, aussi, le moins de sacrifices possible, on refuse d'appeler les choses par leur nom. Alors que nous sommes engagés dans une guerre, — guerre coloniale, mais guerre, — c'est tout juste si l'on prononce le mot d'expédition. C'est tout juste si l'on envoie les renforts nécessaires pour colmater la plus dangereuse crevasse qui se soit ouverte sur notre flanc depuis la révolte d'Abd-el-Kader.

Il ne faut pas se le dissimuler. Cette agression riffaine est un symptôme excessivement grave, tant par sa nature que par ses manifestations. Certes nous viendrons à bout de l'envahisseur. Nous le refoulerons sur son territoire. Mais après? Croit-on que les principes engagés dans cette épreuve sommeilleront une fois ce recul obtenu? Croit-on que les intrigues dirigées contre nous, et dont Abd-el-Krim n'est que l'occasion, s'arrêteront de jouer? Tôt ou tard une récidive se produira en un moment plus opportun pour nos ennemis.

Pour comprendre la gravité de cette aventure, il suffit d'en analyser les éléments.

D'abord la surprise. Le recul des Espagnols jusqu'aux environs de la côte faisait prévoir une agression contre nous. Le maréchal

Lyautey avait pris toutes les précautions qui s'imposaient. Il a réussi à empêcher la rupture de nos grandes lignes de communication au nord de Fez, ce qui était l'un des buts de la très complexe et très déroutante opération imaginée par Abd-el-Krim. Cependant, il n'a pu protéger complètement ni les tribus fidèles, ni même nos postes avancés. Pourquoi? Parce que les effectifs engagés par les Riffains, leur méthode de pénétration, leurs ressources, leur stratégie, tout cela nous a pris un petit peu au dépourvu. Personne ne pouvait s'attendre à une poussée aussi brusque, aussi insidieuse, aussi massive, aussi savante.

C'est vers le milieu d'avril que des bandes plus nombreuses de Riffains commencèrent à s'infiltrer vers le Sud entre les postes français, sans trop éveiller l'attention, et à inciter les tribus à la révolte. Tout fut mis en œuvre à la fois, promesses et menaces, subventions et terreur. C'est sur le territoire des Beni-Zeroual, à une soixantaine de kilomètres au nord de Fez, que se produisirent les premiers actes d'hostilité ouverte. Des villages furent incendiés et le chérif des Derkaoui, le plus zélé des partisans du protectorat français dans cette région, fut obligé de se réfugier auprès des troupes de protectorat. Massacres méthodiques, pillages non moins méthodiques, prises encore plus méthodiques d'otages, obligèrent la plupart des tribus qui vivent entre l'incertaine frontière « espagnole » et la banlieue de notre occupation effective à prendre les armes contre nous, en se joignant aux irréguliers d'Abd-el-Krim.

Un peu plus tard le tumulte gagna la vallée de l'Ouergha supérieur et en quelques jours, nos postes, installés là depuis l'été de 1924, furent complètement isolés. Cette contrée est riche. Abd-el-Krim la revendique en sourdine pour ses partisans du nord, montagnards que la dernière avance des troupes française a privés de leur ravitaillement habituel en céréales. Il spécule sur la différence des cartes françaises et espagnoles dans cette région. Au cas où son agression eût réussi, Abd-el-Krim aurait réclamé, au nom des tracés espagnols, pour la République du Rif, toute la vallée de l'Ouergha supérieur.

Plus au sud, près de Tissa, à une trentaine de kilomètres au nord-est de Fez et plus à l'est au nord de Taza, d'autres incursions se produisirent. La période critique prit fin le 26 avril. Le 7 mai l'ennemi était nettement en déroute.

Ce ne fut pas sans peine de notre part. L'infanterie riffaine, aguerrie par plusieurs années de combats, heureux et ininterrompus, avec les Espagnols, a du mordant et de la solidité. Abd-el-Krim a su la plier aux méthodes modernes de guerre et en particulier, lui faire utiliser

les centres de résistance préparés, les tranchées, les abris souterrains. A l'heure où j'écris, on le sait occupé à fortifier puissamment les voies d'accès du Rif, dans une région où les côtes de 2 000 à 3 000 mètres ne manquent pas et où les défilés se prêtent à toutes les embuscades.

Son but est donc manqué. Il a pu se répandre comme un flot dévastateur, il a pu se ravitailler aux dépens des paysans marocains ; il a pu inquiéter nos lignes. Il n'a ébranlé en rien notre domination. Cependant, l'avenir reste inquiétant. Si le maréchal Lyautey n'avait pas reçu de renforts à temps, son énergie, sa science, n'auraient pu suppléer à sa misère d'effectifs. Nous avons dû prélever vingt bataillons sur nos garnisons d'Algérie, c'est-à-dire près de la *moitié* de nos troupes. Que serait-il arrivé, si l'agression riffaine se fût produite, par exemple, en 1917? Qu'arriverait-il si une révolte éclatait dans nos départements algériens? Pour le moment, rien ne permet de considérer cette révolte comme possible. Demain, en sera-t-il de même?

S'il n'est pas douteux que l'expérience tentée par Abd-el-Krim ait échoué, il n'est pas moins douteux qu'elle crée un précédent sinistre. Abd-el-Krim n'a pas été en vain félicité, l'année dernière, par nos communistes, qui sont les meilleurs élèves de Jean-Jacques. Il sait qu'il porte en lui le tabou révéré par les démocraties occidentales sous le nom de « libre détermination des peuples ».

Il faudrait être plus naïf qu'un électeur du Cartel pour croire que son action va se liquider par un ferme propos de ne plus pécher. Tout l'argent dont il dispose et qui lui vient de sources multiples va être employé à renforcer sa propagande. La guerre sainte, dont on a abusé, a fait long feu. Le nationalisme à l'allemande, à la russe, est autrement redoutable et c'est sur le nationalisme qu'Abd-el-Krim s'appuie en dernier ressort. C'est l'idée nationale qui a réalisé ce prodige de donner quelque cohésion à ces tribus éparses. Cette expérience-là n'a pas échoué. Pour supprimer le terrible risque que présenterait pour nous l'action ininterrompue d'une propagande de cette sorte parmi nos sujets algériens, il faudrait non seulement repousser l'incursion riffaine, mais supprimer la république riffaine elle-même. Mais alors la question devient effroyablement compliquée.

Si l'on ne consultait que la logique, il semblerait naturel de poursuivre sur leur propre domaine les agresseurs riffains. Il est certain qu'on ne le fera pas, pour plusieurs raisons. D'abord ce serait s'engager dans une expédition extrêmement difficile. Le terrain s'y opposerait autant que la population. N'oublions pas non plus que les troupes régulières d'Abd-el-Krim restent intactes. Il n'en a prélevé que quelques éléments pour noyauter les bandes d'irréguliers. Ce système s'est montré efficace.

Qu'il redoute une action de notre part dans ce sens-là, c'est l'évidence même et c'est la preuve qu'il manque des attributs *complets* de la force. Il suffit pour s'en convaincre de lire les journaux qui sympathisent avec lui, notamment le journal anglais bolcheviste le *Daily Herald*. A en croire cet organe des Soviets, le coupable dans cette affaire, c'est la France. La France veut profiter de l'éclipse espagnole, pour occuper en catimini la zone qu'elle lui a en quelque sorte sous-louée. Ce pauvre Abd-el-Krim est le plus innocent des fondateurs de harems et des entrepreneurs de razzias. C'est la France qui a fait naître par ses agaceries répétées, provocatrices, les occasions de conflit armé. Si l'on veut être juste, il faut prémunir Abd-el-Krim, par une manœuvre diplomatique concertée, contre le dessein français de s'emparer du Rif pour en exploiter les richesses minières. Lisez tout cela en clair et vous comprendrez aussitôt que l'on tremble, à Moscou, pour Abd-el-Krim.

Le chef riffain est donc un allié des Soviets. Ce n'est pas cela qui le rend moins dangereux. Au contraire. A force de lire des plaidoyers en sa faveur dans la presse rouge, nous apprenons d'où lui vient son argent. Il ne s'est pas contenté de toucher de Madrid des sommes considérables (le gouvernement espagnol a avoué plusieurs millions) pour le renvoi des prisonniers d'Anual, il ne lui a pas suffi de monnayer les prodigieux trésors du Rogui, il lui a fallu encore toucher des subventions bolchevistes. En lui la *Troisième Internationale* voit l'homme le plus capable d'ébranler dans le nord de l'Afrique le prestige colonial des occidentaux. On sait que la « libération » des indigènes quand ils ne sont ni géorgiens, ni turcomans, ni mongols, ni Kirghizes, fait partie du programme soviétique. Moscou célèbre dans Abd-el-Krim le représentant de « la dernière république musulmane indépendante ». Il faut le sauver à tout prix. Pour le moment on cherche à lui épargner une réplique française trop cuisante.

C'est alors qu'apparaît le jeu allemand, complémentaire du jeu moscovite et plus dangereux que lui, car il déclenche un jeu anglais et un jeu italien. La Wilhelmstrasse continue à penser que plus il y aura d'eau trouble dans le monde, mieux elle aura chance de rattraper le temps perdu ou les positions abandonnées. Nous savons quels efforts elle déploie pour reconquérir le moindre lambeau colonial en Océanie, en Afrique. Nous l'avions vue intriguer à Londres, à La Haye. L'affaire du Rif ne serait pas complète si nous n'y retrouvions les vieilles figures de 1909, les frères Mannesmann, ou leurs successeurs.

Abd-el-Krim, qui est l'homme de paille de certains Anglais, qui est l'homme de paille des bolchevistes, qui est l'homme de paille de certains Kémalistes, est aussi l'homme de paille des Allemands.

Les Allemands lui ont fourni un appui moral, des conseils stratégiques, une aide diplomatique, ils lui fournissent de l'argent. Cet argent n'est pas trop mal placé pour une fois. Les Allemands espèrent que les débats de 1905 et de 1909 se rouvriront et qu'à la faveur du grabuge il se produira une nouvelle internationalisation de la « question » marocaine qui leur permettra de revenir sur les faits acquis en 1909 et 1919.

Combinaison puérile, mais indubitable. Parcourez plutôt les journaux de leurs hommes d'affaires, le *Courrier de la Bourse*, par exemple. Après avoir vanté, chez Abd-el-Krim, un sens des possibilités qui le gardera des tentatives exagérées, après avoir insinué que ses succès répétés sur les Espagnols, combinés avec ses succès relatifs d'hier démontrent à la France qu'il n'est pas homme à se laisser disputer ses conquêtes, le *Courrier de la Bourse* ajoute : « Il pourrait arriver que l'agitation des tribus se manifestât en entreprises qui sans doute n'ébranleraient pas la domination française, mais en minant de vastes territoires, *ranimeraient une question marocaine à portée mondiale.* Le nom seul de Maroc agit sur les nerfs. On se souvient des incidents d'il y a vingt ans, quand la politique de chicane allemande excita la fierté française, sans empêcher la soumission du Maroc par l'argent et la force. Quand, après la guerre, l'Espagne évacua peu à peu le Rif, de nouvelles possibilités surgirent. Qu'arriverait-il si les Espagnols perdaient aussi la côte?... »

Que reste-t-il de tout ceci? Qu'Abd-el-Krim est une peste, dont il faut se débarrasser coûte que coûte. Si nous nous contentons de cimenter contre ses menées la frontière au nord de Fez, nous n'aurons rien fait. C'est sa position même de chef de guerre qu'il faut réduire. Y aboutirons-nous sans une entente avec Londres et Madrid? C'est problématique. Il n'est pas douteux qu'un blocus sérieux de la côte méditerranéenne et atlantique, blocus dont on parle toujours sans jamais le réaliser, viendrait assez vite à bout du rebelle. Mais pour cela, il faudrait une entente sincère, je veux dire, suivie d'effet. Pour couper court aux combinaisons de Berlin et de Moscou, il suffirait d'une action assez modeste, fondée sur les traités, entre le maréchal Lyautey, le général Primo de Rivera et le *Foreign Office.*

René Johannet.

LES LETTRES

LES LIVRES NOUVEAUX

« Jeanne d'Arc fait ses batailles comme Joseph Delteil fait ses romans. Va, va, va... » Je ne crois pas que la *Jeanne d'Arc* de M. Delteil lui ait été dictée par le ciel, ni que ses romans auront dans l'histoire des lettres l'importance du siège d'Orléans dans l'histoire de France.

M. Joseph Delteil est bien orgueilleux. « Tu vis en moi et je vis en toi ; dans les pages de ce livre, nous ne ferons, *pour l'éternité*, qu'une seule encre et un seul corps ! » Quelle mégalomanie !... Mais M. Joseph Delteil est aussi un modeste ; il fourmille de contradictions. « Va, va, va... » En effet, il y a du « va, va, va », c'est-à-dire beaucoup de hasard, et de chanceuses improvisations, dans ses écrits. Tantôt il a un talent fin, sensible, pénétrant. Tantôt il témoigne d'un goût détestable, et il écrit dans un charabia burlesque, à la manière de Scarron et de Charles d'Assoucy. Son livre est un monstre, comme on l'a dit du *Pantagruel*. Il peut être le régal des délicats, en certaines pages, comme le sommeil de Jeanne gisant « à demi fondue dans le tiède jour », et enchanter les croyants, par exemple dans l'admirable scène de l'abjuration, le 24 mai 1431. En d'autres endroits, il révolte ; il blesse non seulement la piété, mais les convenances, la pureté du langage et le bon sens.

Seulement, il les blesse en toute naïveté. S'il est une chose dont je ne doute point, et qui mérite toutes les indulgences, c'est sa tendresse pour Jeanne d'Arc. M. Delteil est joueur de mots, comme Jean-le-Jongleur était acrobate. Pour plaire à la sainte, il s'essoufle

à travers des images extraordinaires, des comparaisons hurluberlues ; il travaille son style. C'est pitoyable. Mais quand il laisse, tout bonnement, parler son cœur, quand il oublie ses amis dadaïstes, et le mauvais succès de *Choléra*, il écrit des récits d'une simplicité charmante et du plus joli accent. La bataille entre les enfants de Domrémy qui tiennent pour la France, et ceux de Marcey, petits Bourguigons, la traversée de la Somme, en hiver, sont du tour le plus naturel. L'apostrophe à l'Angleterre, la description de la populace qui assiste au supplice de Jeanne, et la scène finale, l'horrible envahissement du jeune corps par les flammes, sont des pages éloquentes et solides. En faveur de ces réussites, on pardonnera d'autres passages où M. Delteil, innocemment, fait songer au *Virgile travesti* et à la *Bible comique*...

Qu'a-t-il apporté à l'histoire de Jeanne d'Arc, à la psychologie de l'héroïne et de la sainte? Rien. Aucun document frais. Quant à son « interprétation » du caractère de Jeanne, elle est enfantine. Son dessein était de la rapprocher de nous. « C'est une jeune fille de dix-huit ans, en chapeau de cloche, avec des bas de soie... Elle est dactylo, ou peut-être vendeuse aux Galeries... » Procédé facile, qui a pour ressort l'anachronisme. Voilà pourquoi M. Delteil compte les distances en kilomètres, pèse l'amaigrissement de la prisonnière en kilos, parle de caoutchouc, et décide que « la musique armagnaque jouait la *Marseillaise*... » Mais il n'est pas fidèle à cette méthode. La jeune fille en bas de soie est aussi une image symbolique, une figure panthéistique vaste comme le grand Pan, enfermant en elle la terre et ses moissons, et le firmament. Maintenant, Jeanne possède « un large fonds de connaissance » ; tout à l'heure, sa suprême vertu sera une ignorance crasse ; et cette inspirée que les saintes visitent en mangeant des mirabelles, — un passage qui a déchaîné des colères, et que je trouve d'une bien aimable naïveté, d'une fine saveur médiévale et lorraine, — devra aux eaux laxatives de Domrémy « la simplicité de son génie ». Que d'enfantillages !

Que d'enfantillages dans le style ! Que de juxtapositions de concret et d'abstrait, d'une facilité et d'une vanité désolantes : « Une odeur de mystère et de fromage... Des cris de guerre et de veaux... J'aime le lait et les cœurs simples... » Que d'allitération dont on sourit dans l'*Hymne au lait*, — lait, lactate, laitance, alleluia, lapis-lazuli, langue, palais, lapidaire, lakiste... — et de préciosités insupportables : « Tes pieds nus, tes odorants pieds de vierge éclatent à l'horizon de ma plume comme deux aurores roses... »

M. Delteil n'a point fait de l'histoire. Son hypothèse que Jeanne était un peu amoureuse de Charles VII, est absurde, et elle n'est

même pas de lui, puisque Schiller... Ni de la psychologie. Disons de l'enluminure. Ses enluminures sont quelquefois détestables ; quelquefois fraîches et délicieuses ; une fois ou deux d'un éclat et d'un pathétique admirables.

Il a fait « de la littérature ». M. Jacques Maritain le lui a dit, avec une ironie affectueuse. C'est la seule façon qu'il sache, pour faire ses dévotions. Ses intentions sont excellentes.

*
* *

Sur la route mandarine, ce sont les feuilles de route d'un excellent reporter, si vous voulez. Mais c'est, aussi bien, le récit d'une conversion. Quand Roland Dorgelès est parti pour l'Indo-Chine, — n'était-ce pas son premier grand voyage? — il se méfiait, *a priori*. Il se méfiait des descriptions de Loti ; il se méfiait de l'exotisme, et je crois bien qu'il se méfiait de lui-même, qu'il sait sensible et prompt à l'enthousiasme.

Or, comme il arrive si souvent, ses premières impressions furent fâcheuses. Il vit le triste Delta tonkinois, où les choses, les gens, les hardes, la terre, l'eau ont la même couleur marron, et les enfants au ventre gonflé, et les paillotes misérables. Il s'informa où était la route mandarine, dont il avait longtemps rêvé. Entre un tramway et un camion, on lui montra une voie encombrée et un poteau à plaque bleue où il lut *Route coloniale nº 1*... Et, tout dégoûté, Roland Dorgelès songea à Renan, à une histoire qu'on lui a contée sur M. Renan, à qui un journaliste demandait quel était, selon lui, le plus beau paysage du monde. Et M. Renan dicta sa réponse : « Une colline brûlée par le soleil d'où l'on dominait d'un côté un paysage souriant de petits bois et de vergers, et de l'autre une mer mélancolique hérissée de rochers... La brise venant des serres était chaude et parfumée. Le vent soufflant du large était rude et amer... » Le journaliste voulut que le vieux maître précisât. Bretagne? Syrie ou Grèce? « Je ne l'ai jamais vu, dit M. Renan. C'est dans mon esprit qu'il est né. »

Là-dessus, je pense que Dorgelès allait reprendre le bateau, et rêver de paysages sans plus regarder l'Indo-Chine. Il aurait eu bien tort d'ajouter foi à la plaisanterie de M. Renan. Ce fameux paysage rêvé, M. Renan l'avait parfaitement vu. « La mer hérissée de rochers » est déjà dans la Prière sur l'Acropole ; c'est la mer bretonne. La colline vient d'ailleurs. On ne rêve des paysages que si l'on en a beaucoup vu, ou si d'autres écrivains en ont vu pour vous. Et aucun para-

doxe ne doit nous détourner de voyager nous-mêmes, le plus qu'il nous est possible, et d'ouvrir bien grands les yeux...

Heureusement, Dorgelès n'est pas parti. Quelques jours après, à un carrefour de la Route mandarine, près du village de Phu-Qui' un cortège vint le saluer. Il vit, sur un décor de plaine, des parasols et des bannières, des vieillards à barbiche, qui s'inclinaient devant lui, des gardes en blouse rouge, et des lettrés à lunettes, et des chanteuses sur deux files, des joueurs de jong et des tambourinaires... Sa conversion commençait. Il crut soudain à la beauté de l'Asie et aux spectacles qu'on voit soi-même avec les yeux de la chair...

Restait encore la poésie, le lyrisme des descriptions, sur quoi il demeurait sceptique ; et surtout le « passéisme », comme dit M. Marinetti, qui l'agaçait, chez Loti. L'Indo-Chine se transforme avec une effrayante rapidité. Les vieilles coutumes disparaissent et nos mécaniques et nos ponts de fer envahissent le Sud éminent. Dorgelès résolut de ne rien regretter. Il renonça à voir Sa Majesté labourer en grande pompe les champs réservés, et les cortèges de femmes stériles qui se tordent devant l'autel pour vomir le mauvais génie... Il décida de se consoler avec les trolleys de la route de Sontay et les courses de chevaux de l'hippodrome d'Hanoï. Faisait-il pas mieux que de se plaindre?... Le voilà reporter bien moderne. Il compte les automobiles, il s'excite sur les mines de charbon de la baie d'Along, dont il essaye de ne pas trop subir les enchantements ; il s'intéresse au commerce de Cholon, la ville chinoise, et à ses tripots et à ses affaires financières... Mais attendez. Le doux poison chemine. Notre reporter va enfin à Angkor. Alors, tout ce modernisme, il l'oublie. Du passé, pur et merveilleux, des splendeurs de l'art antique, il en a, à son tour. L'enthousiasme le soulève. Il écrit quelques pages admirables sur les vieux sourires de pierre, sur la forêt, sur les témoins augustes de la vieille civilisation khmère... Et quand, ensuite, il s'en va chez les Moïs rustiques, ceux qui ont, jusqu'à présent, résisté le mieux à l'européanisation, et qui conservent les vieilles mœurs pittoresques, le voilà tout attendri, et tout conquis...

Cette courbe qu'a suivie la pensée de Dorgelès, et qu'il est bien trop loyal pour essayer de dissimuler, n'est pas le moindre attrait de son livre, si bien documenté du reste, en un voyage si rapide, d'un bout à l'autre très amusant, et, vers la fin, tout éclatant de mérites littéraires.

*
* *

Masuron, radical-socialiste, contre Sivurge, nationaliste, aux élections législatives, à Paris, vers le début du siècle. Le récit d'une

campagne électorale ; réunions dans les fumeuses arrière-boutiques de cafés ; bavardages de comités, pompeux et vides, où les clichés défilent ; petites manœuvres ; anxiétés ; séances orageuses ; et enfin, après les heures fiévreuses du dernier dimanche, la défaite de Masuron. Car le narrateur, bien qu'il se soit efforcé d'être impartial, — et il y a réussi, — ne peut tout de même pas nous cacher qu'il tient pour Sivurge, que « son amour et ses vœux sont tout de ce côté ».

Il y avait plusieurs façons de traiter le sujet. On pouvait faire du Veuillot, du Huysmans et du Léon Daudet. Idées, choses et hommes prêtaient à la caricature. M. Georges Oudard a renoncé aux exercices de virtuosité. Il a été très simple, très modéré, très proche de la vérité. Ses descriptions sont un peu grises, mais tout à fait justes, — elles ont cette fade et amère odeur de bière et de pipes refroidies qu'on ne respire guère que dans les réunions de comités... Évidemment, il ne dissimule pas la stupidité des rengaines radicalo-socialistes. Mais je ne sens point qu'il ait cherché, dans les discours d'un Rodouillard, des effets de comique. On dirait de la sténographie. Le personnage le plus farce, un certain Adolphe Doulanger, poltron et sectaire, a l'allure et l'accent mêmes de la vie. Enfin, M. Oudard a eu un geste très chic : il a mis à la tête du comité Masuron un brave homme de radical, naïf, parfaitement sincère, un pauvre homme triste, Brault, dont il a fait un portrait sympathique et attendrissant. Brault a un fils ; et le gamin commence déjà à ne plus penser comme son père. Le père en souffre, dignement. Le fils essaye de ne pas trop le faire souffrir. M. Oudard a indiqué ce petit drame de l'esprit, atténué par l'amour, avec une finesse et une discrétion bien remarquables. *Une Election* est un livre qui ne vieillira pas de longtemps.

*
* *

A l'art loyal et délicat de Georges Oudard, on peut rattacher un livre fort intelligent, mélancolique et vrai de M. Marcel Hamon, *les Désaxés, chronique du temps présent.* D'autant plus qu'on y rencontre quelques idées que Georges Oudard exprima avec plus de flamme, mais peut-être avec moins de nuances dans *Ma Jeunesse.* C'est une peinture du désordre moral et économique de l'après-guerre.

M. Hamon, pour nous présenter ses personnages et utiliser sans doute certains souvenirs personnels, nous a montré d'abord quelques scènes du temps de guerre. Ce sont celles qui ont le moins d'accent. Quand Mauvers, démobilisé, revient à Paris et s'efforce de revivre. dans une société qui, durant son absence, s'est enlaidie et enfiévrée,

le récit, sans déclamations, sans exposés dogmatiques, devient tout à fait curieux. et riche de notations justes.

Ce Mauvers manque de décision, et pour avoir, quatre années durant, beaucoup agi, n'a pas le goût de l'action. Ainsi firent la plupart des anciens combattants qui, à rechercher leur équilibre, à essayer de se réadapter, ont perdu les occasions d'imposer leur volonté, et laissé faire les mauvais. Ce jeune chartiste s'intéresse en dilettante au gâchis économique et financier ; il le débrouille, à la lumière de l'histoire et de la logique. Mais il reste à l'écart. Sa critique est négative, point créatrice. Du reste, il ne sait pas même donner, vers son propre bonheur, le coup de barre décisif. Il n'a pas compris qu'il aimait sa petite amie d'enfance, Micheline, et l'a laissée épouser un homme d'affaires louches qui la fera osciller de la fortune à la ruine. Micheline, moralement, est perdue. D'elle, Mauvers ne tirera, trop tard, que de basses, de misérables joies.

Ses camarades, Laquère, Gentilhomme, ne se tirent pas mieux d'affaire. Et du reste, il n'y a pas que les combattants qui soient désaxés. Ceux de l'arrière à qui a manqué une forte armature morale et philosophique, tel ce docteur Mosser, habile profiteur, mais de chair faible, mourra fou, « à cause d'une femme », comme gémissait Verlaine.

M. Marcel Hamon, qui est médecin, a fait l'anatomie de notre temps, si j'ose dire. Son diagnostic n'est pas très rassurant. Heureusement, nous avons encore dans le sang des globules jeunes, qui n'ont point servi.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

LE MARÉCHAL DE LA FORCE

La vie du maréchal de La Force valait d'être contée, — d'abord pour sa prodigieuse longueur — car peu s'en fallut qu'elle ne bouclât le siècle. Commencée sous Henri II, elle ne se termina que sous Louis XIV et le roi-soleil fut le septième des souverains dont cet homme de guerre se montra « tour à tour l'adversaire ou le serviteur », pour employer les expressions mêmes de son descendant et de son historien, le duc de La Force, dans le très attachant volume qu'il consacre à ce grand aïeul.

Le maréchal avait lui-même jugé utile de rassembler des souvenirs si précieux, et qui embrassaient un si long espace. Il a laissé des *Mémoires*, connus et utilisés dès le dix-huitième siècle. Le *Mercure de France* en avait, en 1765, commencé la publication et Voltaire, entre autres, les a cités dans les pièces justificatives de la *Henriade*. M. de La Force ne nomme que l'édition publiée beaucoup plus tard, en 1843, par le marquis de La Grange, sans doute parce qu'elle est seule complète et que la volumineuse correspondance du maréchal l'accompagne pour la première fois. Ces mémoires ont, « en maint chapitre, l'intérêt d'un roman d'Alexandre Dumas ». On le comprendra sans peine, si l'on songe qu'ils commencent à la Saint-Barthélemy et que la première partie s'en achève sous le couteau de Ravaillac.

M. de La Force a bien fait de ne pas se borner à rééditer purement et simplement ces *Mémoires*, et d'en extraire un nouveau récit, plus allégé et aussi plus éclairé. A une telle distance, les hommes comme

les faits, ont besoin de présentation. Le distingué historien s'en est chargé avec beaucoup d'art et de naturel, faisant preuve d'érudition discrète et d'élégante simplicité. L'intérêt, loin d'y perdre, n'a fait que s'accroître. M. de La Force, a, d'ailleurs, mis en œuvre plus d'un document inédit resté dans ses archives de famille.

Jacques Nompar de Caumont, cadet d'une vieille famille gasconne, avait quatorze ans à la Saint-Barthélemy. Il suivait avec son père, le sieur de La Force, et son frère aîné, la rue des Petits-Champs, lorsqu'il fut massacré, avec eux, par les sicaires du trop fameux Coconas... Il semble que, dès le début, l'histoire s'arrête. Cependant, comme dans les meilleurs feuilletons, elle se poursuit... Les trois corps restaient étendus, et tous trois, en apparence, sans vie, quand un détrousseur de cadavres, en retirant les bas du plus jeune, s'aperçut qu'il vivait encore... Mi-pitié, mi-cupidité, l'homme, un marqueur de jeu de paume, consentit à sauver l'enfant et à le conduire à l'arsenal chez son parent, le baron de Biron. De là, à travers mille périls et après de longues péripéties, Jacques Nompar de Caumont put s'échapper de Paris et gagner le château familial de Castelnau-les-Milandes. Son oncle, le baron de Caumont, ex-homme d'Église devenu, lui aussi, huguenot, qui lui avait été donné pour tuteur, périt, à son tour, empoisonné...

On conçoit que le jeune sieur de La Force, à peine sorti de tutelle, ait fui cette atmosphère de meurtre et de venin, et préféré la guerre ouverte à tant de sournoises embûches. Dès qu'il eut dix-huit ans, on le vit offrir son bras et son épée à Henri de Navarre. Le jeune gentilhomme gascon, brun, très fin et joli sans être beau, de mine grave et fière, « d'humeur douce et obligeante » en dépit des dangers atroces où il n'avait cessé de vivre, plut dès l'abord au futur Henri IV, qui se l'attacha et qu'il ne devait plus quitter. La Force, avec sa jeune femme Charlotte de Gontaut, fille du maréchal de Biron, figure en 1579 et 1580 à la cour de Nérac, où la reine Margot avait rejoint son volage époux.

Dès lors, et pendant plus de quinze ans, ce ne fut qu'une longue chevauchée, de perpétuelles alertes, d'interminables courses, toujours botté, du midi au nord et du nord au midi, des combats, des sièges de villes et des sacs de châteaux, jusqu'à ce qu'Henri IV, reconnu roi, parvînt enfin à rétablir la paix dans tout l'infortuné royaume. Durant cette rude période, La Force ne cessa de vivre aux côtés de son maître. Le farouche d'Aubigné était, au début du moins, du nombre de ses compagnons. A la prise de Cahors, ils volent de barricade en barricade et La Force est, comme Henri, « tout sang et poudre ». Ce fut ensuite, en 1586, la fantastique randonnée par la-

quelle le roi de Navarre échappa à Mayenne, qui l'avait cerné et croyait le prendre à Nérac. Il faut convenir que, si Henri IV stratège ne fut, suivant l'expression de Napoléon, qu'un « honnête capitaine de cavalerie » — et peut-être fut-il quelque chose de mieux, — c'était, du moins, un merveilleux cavalier, le plus intrépide et le plus infatigable de son temps, en outre, « rusé comme un animal de chasse », excellant à donner le change et à mêler ses voies, pour dépister les traqueurs.

L'intérêt du livre est, précisément, de faire revivre cette belle figure, si cordiale, si simple, si brave, si avisée et si gaie, dans un tumulte perpétuel de guerres, de menaces et de dangers de toutes sortes. Jamais roi ne fut mieux selon le cœur de la France et, cependant, nul ne fut plus combattu, nul n'eut plus de peine à conquérir son trône et à le garder, toujours entre la guerre civile et la guerre étrangère, sans parler, hélas ! de l'assassinat. D'un bout à l'autre, cette vie ne fut qu'une longue aventure, au tragique dénouement. Peu de gens, parmi ceux qui le suivaient au début, auguraient bien de son succès et comptaient que ce chef de bandes, bon compagnon et joyeux drille, monterait un jour sur le trône.

Ce fut une agréable surprise pour le sieur de La Force de voir sacrer à Chartres — car Reims était au pouvoir de la Ligue — le maître chevaucheur au pourpoint rapiécé dont il partageait depuis si longtemps la bonne comme la mauvaise fortune. La veille de ce grand jour, Henri IV demandait à son valet de chambre combien il avait de chemises :

— Une douzaine, sire, encore y en a-t-il beaucoup de déchirées...

— Et de mouchoirs, est-ce pas huit que j'ai?

— Il n'y en a, pour cette heure, que cinq...

Cependant, le royal aventurier était un politique adroit et fin. Dès que Henri III l'eut reconnu et désigné pour successeur, il songea à abjurer, car il avait compris que la France ne voudrait jamais d'un roi huguenot. Mais dès qu'il fut tenté d'exécuter son projet, il recula, car il s'aperçut qu'une abjuration ne désarmerait pas la Ligue, tandis qu'elle le ferait rejeter par les protestants, de sorte qu'il n'aurait plus personne derrière lui... Le roi ne put donc revenir à la religion de ses pères qu'après avoir reconquis son royaume. Il y mit autant d'entrain que de savoir-faire et de générosité, s'efforçant de désarmer les catholiques et de les gagner plutôt que de les vaincre. Il connaissait les hommes, les grands seigneurs surtout, et n'ignorait pas le moyen de se les attacher. C'est ainsi que dix millions (ou une somme représentant dix millions de notre monnaie d'avant guerre) et un bâton de maréchal

lui valurent le précieux concours de Charles de Cossé, comte de Brissac, gouverneur de Paris.

Le nouveau roi n'oublia pas ses compagnons des mauvais jours. La Force cumula les places et les dignités ; il fut capitaine des gardes, gouverneur du Béarn et vice-roi de Navarre. Henri IV conserva avec lui son franc-parler amène ; il lui écrivait de ces billets courts, simples et sans façon dont la lecture est un des charmes du livre de M. de La Force : « Ce mot par Perryèque, l'un de mes sommeliers de panèterie, est pour vous prier de m'envoyer par les premiers une douzaine d'oies salées du Béarn, des plus grasses que vous pourrez recouvrer, de sorte qu'elles fassent honneur au pays. »

La trahison du maréchal de Biron, beau-frère de La Force, ne troubla qu'un instant cette affection et cette confiance. Henri IV sut, par de bons procédés, ramener à lui l'ami ancien et fidèle auquel il avait dû refuser la grâce de ce proche parent. La Force était auprès de lui en ce jour fatal de mai 1610, où le couteau de Ravaillac eut raison de tant de vaillance, de sagesse et d'esprit politique. Une fois déjà, au mois de janvier précédent, le capitaine des gardes avait fait arrêter l' « homme fauve » qui rôdait autour du palais, et il avait insisté pour le faire remettre à la justice, mais Henri IV lui-même lui avait rendu la clef des champs : « Ce sont de ces *métarulatiques*, disait-il, qui ont l'esprit troublé et s'imaginent avoir des visions. Qu'on le fasse fouiller et, si on ne lui trouve rien, qu'on le chasse et qu'on lui défende, sous peine des étrivières, d'approcher du Louvre et de ma personne. » Ce roi, aguerri par vingt ans de luttes et d'embuscades, craignait trop peu le danger. Ainsi advint le drame.

La Force était resté huguenot, car Henri IV n'avait rien fait pour que ses anciens compagnons d'armes l'imitassent. Lesdiguières, de son côté, ne se convertit que longtemps après la mort de son maître et ami, en 1622. Si le premier des Bourbons « chérit et protégea » le protestantisme, il le « réprima » donc beaucoup moins que ne l'a cru Voltaire. Tout ce qu'il exigea des protestants fut l'observation de l'Édit de Nantes. Bien que cet acte leur fût étrangement favorable et fît d'eux un véritable état dans l'État, les laissant maîtres d'allumer ou de rallumer à leur gré la guerre civile, il avait certaines conséquences qui leur paraissaient dures. C'est ainsi que, dans les provinces où ils régnaient, comme en Béarn, il leur fallut admettre la réouverture des églises que, naturellement, ils avaient fermées. Henri IV tint bon sur ce point, mais il n'alla pas au delà. Tout, dans ses rapports avec ses anciens coreligionnaires, montre qu'il était resté protestant de cœur et d'inclination.

Sous le règne suivant, La Force fut un des chefs du parti huguenot.

Condamné à mort et assiégé par Louis XIII dans Montauban, il fut, pour prix de sa capitulation, nommé maréchal de France. « Rebelle au temps de Luynes, fidèle sous Richelieu, vainqueur en Italie, en Lorraine, en Allemagne, » ce n'est qu'après quatre-vingts ans sonnés qu'il se résigna à « déposer le harnois », dit son descendant. Après la mort de sa première femme, dont il avait eu douze enfants, il convola, à quatre-vingt-deux ans, en secondes noces, et en troisièmes, à quatre-vingt-neuf. Tallemant donne sur ces diverses épousailles les détails de haut goût que l'on s'attend à trouver sous sa plume. Il reconnaît, cependant, la tempérance du maréchal, qui « lui conserva, jusqu'à la fin de ses jours, une santé admirable », sa grande bravoure et sa popularité : « L'année que les ennemis prirent Corbie, dit-il, le cardinal de Richelieu l'avait toujours dans son carrosse, *parce que le peuple l'aimait.* » Cette dernière partie de sa carrière, à laquelle le duc de La Force consacre un deuxième volume, est donc bien faite pour piquer notre curiosité.

PAUL BALLAGUY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

LE COMTE DE FELS

Un écrivain tardif, un observateur indépendant, voilà le comte de Fels. Depuis quarante ans, cet observateur a presque tout vu de la société contemporaine du haut des meilleurs balcons; depuis dix ans, cet écrivain nous a donné dix volumes, remplis de la meilleure substance politique et sociale. L'exemple de ce solitaire prouve au moins qu'on peut développer une personnalité en dehors des grandes routes officielles.

A sa retraite méditative il doit certainement des traits rares. Ambitieux et de la plus belle qualité. il n'a jamais rien voulu pour lui-même. Riche, il n'a pas honte de la richesse. Pauvre Capital! compte les écrivains nantis qui ne se croient pas obligés ou de te trahir ou de plaider pour toi les circonstances atténuantes, ne serait-ce qu'en t'appelant l'Épargne! M. de Fels, qui n'a pas de préjugés de classe, n'a pas davantage de préjugés de situation. Non qu'il dispense la richesse de ses devoirs. Au contraire il lui en impose de très durs, à commencer par les devoirs de la volonté, de l'intelligence. Il ose même l'inviter à prendre conscience de sa force, de ses droits, de son essence. Dans quelle singulière perspective il se place!

Autre originalité : cet homme du monde n'est pas un amateur. C'est un professionnel, avec le sérieux, la longue patience du professionnel, attelé à une tâche, soucieux d'un but. Le sujet qu'il a été amené, sous l'impulsion des événements les plus tragiques, à prendre pour ainsi dire en charge, c'est celui-là même dont tout le dix-neuvième siècle s'est occupé, depuis Joseph de Maistre jusqu'à Taine, depuis Prévost-Paradol

jusqu'à Renan : la Réforme intellectuelle et morale de la France. Mais — nouvelle coquetterie — ce n'est pas des livres que sort le comte de Fels, c'est de la vie.

Le peuple qui est allé le plus loin dans l'art des réalisations politiques, les Romains, élevaient ainsi leurs jeunes hommes. Dès qu'ils savaient remuer les bras, on les jetait en pleine eau. Une fois sevré du grammairien, du rhéteur, on rencontrait les futurs édiles, questeurs, préteurs, conseils au Forum, massés derrière les grandes vedettes comme des apprentis derrière le patron, en train d'apprendre les procès, les commandements, les affaires. Telles étaient leurs classes. Un lointain ressouvenir de cette méthode se retrouvait naguère encore dans l'institution des attachés d'ambassade.

C'est aux chefs de la carrière, un Lefebvre de Behaine, un Paul Cambon, que le comte de Fels doit le plus clair de sa formation. A Rome, où il débute en 1887, il prend conscience de sa voie. Le jeune homme avait déjà collaboré aux Débats. *Recommandation hors de pair auprès de Léon XIII. La bienveillance du pays, la fréquentation du cardinal Rampolla, de Mgr della Chiesa, depuis pape Benoît XV, l'amitié du cardinal Czacki, tout cela réuni pouvait orienter un esprit bien fait du côté des réalités politiques. Ces illustres personnages ne dédaignèrent pas d'utiliser son truchement auprès de M. Francis Charmes, qui dirigeait alors le grand journal libéral.*

Le comte de Fels narre quelquefois le petit incident qui précipita sa vocation. Le cardinal Czacki l'invitait souvent à dîner. Précédemment nonce à Paris, ayant rempli dans ce poste les fonctions les plus importantes de la diplomatie pontificale, il était regardé comme un des premiers hommes d'État de l'Europe, au point de donner de l'ombrage au souverain pontife, le cardinal vivait pour la politique. Un jour il éblouit le jeune attaché en le gratifiant, sur le simple énoncé d'une dépêche relative à un changement de ministère, d'un cours complet de politique bulgare : « Eh quoi, se dit alors le futur auteur de la Politique expérimentale, *il faut donc pouvoir interpréter à brûle-pourpoint les nouvelles répandues heure par heure dans le monde, si l'on veut se risquer dans la grande politique. Aucun fait nouveau n'est négligeable. A ceux que nous transmet l'histoire il faut enchaîner ceux dont nous sommes les témoins. Les juger, les classer, en déduire les conséquences, fixer les principes résultant de ces milliers d'expériences toujours en mouvement, voilà donc le but de la politique rationnelle, voilà donc la méthode expérimentale.* »

Audience féconde, dont les enseignements accompagnèrent le philosophe en herbe à Madrid, puis à la résidence de Tunis. Des événements de famille interrompirent cette carrière, qui se termina prématurément

par son titre de secrétaire d'ambassade honoraire. Elle avait duré sept ou huit ans. Vingt années d'une méditation studieuse et variée allaient y faire suite. C'est à cette époque que remonte l'étude si acérée, si minutieuse sur Gabriel, *et son art savant, dont nous ne connaissons plus que des vestiges défigurés, tant à Paris qu'à Versailles. Le comte de Fels fréquente l'élite du monde politique étranger : souverains, princes, ambassadeurs, rencontre à l'occasion nos idéologues les plus en vue, accorde des interviews discrets, éprouve parfois la surprise de les voir attribuer à des personnages de marque, par exemple M. Delcassé.*

Survint la grande guerre. Bien entendu on le repoussa de tous les postes qui eussent pu convenir à son âge, à ses aptitudes. Restera-t-il donc l'ermite du faubourg Saint-Honoré, éternellement penché sur ses travaux de laboratoire? Non, il lui semble qu'il y a pour lui un devoir à remplir, au milieu de toute cette civilisation qu'on remue brutalement, parmi tous ces principes mal dégagés, tous ces trompe-l'œil, un devoir de logique et de clarté. L'immense imposture répandue sur la France depuis près d'un demi-siècle commence à donner ses fruits. C'est le moment ou jamais de rattacher les effets aux causes, et quand les effets sont désastreux de rechercher l'erreur initiale. Évidemment la censure ne facilitera pas cette tâche, mais on essaiera de passer à travers ses anneaux.

*Dans cet informe syllogisme de fer et de feu, qui déroule ses anneaux à travers l'Europe, les mots n'ont pas moins d'importance que les coups. Or un mot jouit chez nous de la défaveur générale : le mot d'*impérialisme. *Mais le comte de Fels a beau regarder : il ne voit autour de lui que des rivalités d'empires. Définir les termes de l'impérialisme français, distinguer les bons des mauvais impérialismes, telle va être sa première besogne. Ses études, ses relations, ses séjours dans les capitales méditerranéennes, ses propriétés luxembourgeoises, qui lui ouvrent sur le passé continental de l'Europe des fenêtres quasi biologiques, tout l'y prépare. Dans la mesure où se maintiennent la géographie et les races, l'histoire est un recommencement jusque dans ses contrastes, hier l'Angleterre, l'Allemagne aujourd'hui.*

Au début de sa nouvelle carrière, le comte de Fels éprouve le besoin de commencer par le commencement, par les principes, par une constatation du réel. Y a-t-il un peuple sain qui ne soit impérialiste, c'est-à-dire qui ne soit travaillé du besoin d'étendre son influence morale, son commerce? Au surplus, empire, la France se doit d'avoir une doctrine convenable pour un empire. C'est la seule façon pour elle d'éviter la politique de l'inconscience, faite d'excès et de lâchages, d'ambition et de faiblesses, d'hésitations et d'emballements, « sans netteté, sans suite dans les vues », qui nous a perdus avant, pendant et depuis la guerre.

*Voir clair plutôt que loin, voir large, voir sûr, voir avec continuité, avec froideur, voir surtout avec modération, toujours, partout, en toutes choses, sans se soucier des mots, des modes, des préjugés, de l'ignorance fabuleuse de nos maîtres, telle est la devise de l'auteur de l'*Impérialisme français (1915), *de* l'Entente et le problème autrichien (1917), *de* l'Indépendance du grand-duché de Luxembourg (1924). *Elle l'a conduit à des découvertes certaines.*

*La plus curieuse est sans contredit celle de l'être moral collectif, qui préside aux destinées de la France, gouverne nos intelligences, administre nos sensibilités avec un pouvoir sans cesse accru depuis le treizième siècle. Il l'appelle l'*Ecole dirigeante. *C'est à sa formation, à sa psychologie — à ses tares — qu'il va demander le secret des désillusions qu'il a prévues, puis enregistrées dans* Au seuil de la paix, Au lendemain de la paix.

Maintenant, le Bloc national l'emporte. Cette victoire civile va-t-elle, pour des raisons analogues, s'émietter comme la victoire militaire? Problème qui permet au comte de Fels de reconnaître plus avant le sujet dont il n'avait jusqu'alors que palpé divers contours, d'en saisir à la fin le centre et les avenues.

C'est en 1880, *constate-t-il, que l'Ecole dirigeante actuelle, émanation du rousseauisme révolutionnaire, fils illégitime de nos vieux légistes, achève, aux dépens de sa rivale, son triomphe de* 1870. *C'est en* 1890 *que cette rivale disparaît et avec elle la notion, la possibilité d'une politique organiquement originale, capable d'un développement autonome, soumise à des directives propres. Depuis cette date, en dehors de sursauts momentanés ou de groupes, écartée de l'agitation parlementaire, ce qu'on a appelé l'opposition ne s'est pas réclamé de principes foncièrement autres que ceux de la majorité. Elle n'en diffère que par dégradation. De là ses échecs répétés, en dépit de tant de courage, de talent, de conviction. Du libéral tiède au socialiste exalté, les passages ne sont-ils pas insensibles? Ne voit-on pas des votes extrêmement contestables prononcés à l'unanimité?*

Phénomène d'autant plus dangereux qu'à la déviation sentimentale s'est adjointe depuis vingt ans la déviation collectiviste, si bien que par renoncements successifs le conservateur d'aujourd'hui est devenu sans le savoir un disciple de Karl Marx, après l'avoir été de Jean-Jacques. Comment parer à ces monstrueux décalages? En prenant conscience, d'abord et avant tout, de l'intérêt français, que ces somptueuses logomachies mettent en pièces. S'adressant à la majorité du 16 *novembre, à la fin de cet* Essai de politique expérimentale, *qui ne dépare pas le rayon où figurent la* Révolution *de Burke, la* France nouvelle *de Prévost-Paradol,* Kiel et Tanger, *les* Considérations *de Maistre,*

*l'*Histoire de deux peuples, *la* Réforme *de Renan, le comte de Fels prophétisait : « Votre seule chance est de répudier solennellement les erreurs qui nous mènent au soviétisme ». Il était temps alors de réagir.*

Mais la Chambre bleu horizon fit la sourde oreille. Il y a quelque chose de tragique dans cette léthargie de nos « autorités sociales » en face d'incantations dont la niaiserie n'est même pas à démontrer. Une fois de plus les niaiseries eurent raison de l'enthousiasme, mal dirigé, à demi conscient. Le geste de libération que toute la France attendait, la majorité du Bloc national n'eut pas l'énergie de le faire. Sa perte était assurée.

Celle de la nation n'en résulterait-elle pas? Cette question, que tout le monde se pose : Aurons-nous une révolution? *M. de Fels y répond* (1923) *par un oui sonore et motivé : « Oui, nous aurons la Révolution, si nous persistons à étatiser, à fonctionnariser, à dilapider, à pourchasser le possédant au delà des limites rémunératrices. Oui, nous l'aurons, et plus sauvage peut-être qu'en Russie, si nous continuons à pourrir notre fiscalité avec une prétendue « justice sociale », qui n'est qu'un complot d'envie, d'ignorance, de présomption, à contrecarrer cyniquement le rythme du développement humain. Le syndicalisme révolutionnaire est là qui nous guette. »*

Contrairement aux assertions des démagogues, il établit alors que cet Etat français, qui crie misère et ruine ses ressortissants, regorge de richesses aussi mal employées que mal connues. Ces monopoles, ce palais, ces chantiers, ces forêts, ces fabriques, ces arsenaux, cet outillage, faites-en au moins l'inventaire, avant de réclamer du contribuable l'équivalent en argent des sacrifices de sang inouïs, scandaleux, dans toute la force du terme — que la démocratie lui a imposés de 1914 *à* 1918.

De cette œuvre continue, qui d'année en année accentue son engrenage sur l'événement, surgit à chaque faute pour dresser contravention et donner de salutaires avertissements, se dégage à la fois une grande impression de force. Où puise-t-elle son unité? D'où sort-elle, cette œuvre? Du contraste entre les succès légendaires remportés par notre pays depuis 1795 *et les catastrophes sans précédent postérieures à ces succès. La victoire de* 1918 *est le type de ces brillantes opérations qui mènent la ruine après eux. Ce phénomène, nouveau dans notre histoire, laquelle se soldait jadis, en dépit même des revers, par des avantages incontestés, requiert une explication. Par une série d'investigations concentriques, au rayon de plus en plus vaste, le comte de Fels est arrivé à fournir cette explication d'une façon originale qui peut soutenir la comparaison, dans sa sphère volontairement limitée, avec les plus illustres de ce temps.*

On devine derrière elle le regard perspicace, fort, aigu, assuré d'un homme de caractère, la volonté paisible d'une ambition désintéressée, bref cette sorte de maîtrise que confère aux siens la poursuite de la vérité. C'est ainsi que le portrait intellectuel se double tout naturellement d'un portrait physique. Rarement l'accord des deux n'a été plus intime. De haute stature, de large carrure, calme, solide, net, avec un rien de finesse dans chaque trait qui le garantit de toute dureté, le comte de Fels, du fond de sa solitude, donne la nostalgie de ce qu'aurait pu être chez nous un régime populaire, qui aurait fait appel, pour des fins nationales, à des hommes vraiment représentatifs.

***

Le Théâtre : *Tripe d'or*. — *Sainte Jeanne.*

Depuis qu'il dirige la Comédie des Champs-Élysées, on peut dire que M. Jouvet n'a pas toujours eu la main heureuse. Il a eu un succès avec *Knock*, qui est une pièce habilement faite, mais non pas une bonne pièce. Mais, depuis lors, toutes les fois que le théâtre affiche une nouveauté, on est sûr de voir paraître bientôt sur l'affiche une reprise de *Knock*. Car toutes les pièces qu'a choisies M. Jouvet depuis lors n'ont plu ni à la critique ni au public. M. Romains lui-même a essuyé un sérieux échec avec *le Mariage de M. Le Trouhadec*. Un jeune auteur, qui avait remporté un grand succès à l'Atelier, M. Achard, n'a pas retrouvé la même chance aux Champs-Élysées. Enfin il a suffi que le *Tripe d'or* de M. Cromelynck vît le jour sur la scène de l'avenue Montaigne pour que s'écroulât, sous l'ennui et le ridicule, la réputation que les snobs essayaient de fabriquer à cet auteur.

A l'ordinaire, quand nous croyons devoir critiquer un ouvrage, nous prenons la peine de donner nos raisons. Dans le cas présent, une raison nous dispense de toutes les autres : nous avons somnolé, doucement bercés par des paroles dont nous ne distinguions qu'à peine le sens et pas du tout l'intérêt. Nous n'écrivons pas ceci pour faire une plaisanterie facile, mais pour poser sans perdre de temps la question : que doit-on penser d'un auteur qui arrive à endormir un auditeur de force moyenne? A tout le moins que cet auteur n'est pas encore arrivé à sortir du balbutiement. Nous croyons pouvoir affirmer que tel est le cas de M. Cromelynck.

Tripe d'or est l'histoire d'un Flamand qu'un héritage rend brusquement riche et fou aussitôt après. Si bien que M. Cromelynck montre pendant trois mortels actes un fou qui accumule les bizarreries, arrive à manger de l'or et à mourir de constipation sur une chaise percée. L'invention et le fond humain sont déjà sans intérêt, et M. Cromelynck n'a su enrichir sa matière que d'une littérature éperdue et effroyable.

*
* *

M. Pitoëff nous donne au Théâtre des Arts la *Jeanne d'Arc* de Bernard Shaw. A le juger par ses pièces, M. Shaw est un gros plaisantin qui fabrique avec abondance des vaudevilles d'un humour extravagant et laborieux. Ils ne sont pas drôles, sitôt qu'on a passé l'âge innocent où l'on s'étonne de peu et où l'on rit de voir présenter la réalité la tête en bas. Mais, si l'on va jusqu'à lire ses préfaces, on découvre un Bernard Shaw inconnu et savoureux ; car M. Shaw explique dans ses préfaces les intentions profondes de ses vaudevilles, et il nous propose sa pensée comme le dernier état et le mot définitif de la libre philosophie. Et à ce moment, en effet, M. Shaw devient véritablement comique.

Il vient de consacrer un de ces vaudevilles philosophiques à Jeanne d'Arc. On l'a loué d'avoir parlé de l'héroïne avec respect, mais les Français ne lui en doivent aucune reconnaissance : il écrivait sa pièce pour scandaliser les Anglais. Il ne lui a donc pas été possible de tirer ses effets habituels de son personnage principal, et il n'a pu se venger que sur les comparses. Seulement, comme il fallait que sa pièce choquât d'une manière ou d'une autre et que jamais une ligne ne sortirait de sa plume, s'il ne se trouvait dans le monde de bonnes gens pour s'en choquer, cet humoriste lâché à travers l'histoire a imaginé de peindre en Jeanne d'Arc le précurseur de la révolte individualiste de Luther. Elle est hérétique, dit-il, parce qu'elle ruine l'autorité de l'Église : elle prétend tenir ses voix de Dieu directement, sans intermédiaire ni contrôle. C'est la négation de toute autorité sociale, et voilà Jeanne métamorphosée en patronne de l'anarchie.

Les audaces de M. Shaw sont absurdes, mais elles ne sont jamais neuves : tous les protestants, tous les hérétiques depuis qu'il y a des hérétiques, c'est-à-dire depuis toujours, ont ainsi tenté d'embarquer dans leur cause tous ceux qui ont parlé directement au nom de Dieu, à commencer par le Christ lui-même. C'est le fond même de la doctrine protestante, et l'on fera remarquer une fois de plus que l'anarchiste M. Shaw, qui est athée comme de bien entendu, se porte avec toutes ses forces du côté du protestantisme contre le catholicisme. Cette querelle relève de la théologie, non de la critique dramatique, et les docteurs de l'Église ont répondu là-dessus. Cependant, aucun des apologistes de la religion prétendue réformée, comme eût dit l'auteur des *Variations*, n'avait eu jusqu'à ce jour l'idée d'embaucher Jeanne d'Arc. Cette fantaisie n'avait pu leur venir, quelle que fût leur envie ou leur ardeur polémique. Sans doute leur raison leur imposait-elle de respecter une vérité historique encore trop proche et trop connue pour être méprisée à ce point. L'originalité de M. Shaw consiste à penser sur un cas historique sans tenir compte d'aucune des données de l'histoire. Cette méthode même n'est pas

nouvelle : c'est celle du primitif qui n'a pas encore compris que distinguer est l'acte essentiel de la raison humaine, et confondre la marque de son contraire.

Quelle que soit la barbarie du raisonnement rectiligne de M. Shaw, il eût pu en tirer une bonne pièce, et, réserves faites quant à la qualité de la pensée, c'est la pièce qu'il donne à juger. A vrai dire, elle est moins ennuyeuse que ses vaudevilles ordinaires, et son sujet l'a soutenu. Les trois premiers tableaux ne sont que des tranches découpées dans la vie merveilleuse, de brefs tableaux qui montrent Jeanne chez Baudricourt, à Chinon et devant Orléans. Ils ne sont pas ennuyeux parce que M. Shaw n'a pas cherché un instant l'exactitude historique ; il ne prête aux hommes du quinzième siècle que des sentiments d'aujourd'hui. De cette intention, au moins, nous pouvons le louer sans réserve, car rien au monde, pas même une pièce de M. Shaw, n'est si absurde que la manie de vouloir retrouver la façon de penser, de sentir et de parler qui fut celle de Dunois ou de La Trémouille.

Le quatrième tableau montre une longue controverse d'idées entre l'Anglais Warwick et l'évêque Cauchon. L'extrême fantaisie des idées historiques de M. Shaw pique la curiosité, mais on peut conjecturer que cette longue dispute idéologique n'intéressera guère le public ordinaire. Au contraire il sera certainement touché par le sixième tableau qui montre le procès de Rouen et qui est ce que M. Shaw a donné de mieux au théâtre. La tragique beauté de la situation l'a soutenu et même inspiré. Abstraction faite de sa fausseté, la thèse engendrait ici un conflit émouvant : les Anglais voudraient perdre Jeanne, les théologiens voudraient la sauver : qu'elle cesse de proclamer que Dieu l'a inspirée directement en passant par-dessus l'Église, et l'Église la sauvera malgré les Anglais. La pauvre fille, tentée, consent à signer son abjuration. Cauchon, les docteurs, les inquisiteurs, tout ce que le tribunal compte d'esprits éclairés et de cœurs droits, laissent éclater leur joie. Ils condamnent seulement la repentie à subir la pénitence de ses péchés dans les prisons d'Église, afin de racheter l'âme par la souffrance du corps. Jeanne, qui croyait qu'on allait lui pardonner, laisse éclater son désespoir, déchire son abjuration et préfère la mort à la captivité. Le tribunal, désespéré, ne peut que la livrer au bras séculier, c'est-à-dire aux Anglais, qui la guettaient et qui l'emportent.

Il était aisé de saisir les intentions sournoises de M. Shaw à l'égard des Anglais d'abord, ce qui ne nous regarde pas, et ensuite à l'égard du catholicisme. Il n'a peint les hommes éclairés, nobles et pitoyables, qu'afin de mieux faire éclater l'horreur inhumaine de la doctrine. S'il pouvait être sensible à la raison, on lui demanderait de prendre garde que ce n'est pas l'Église qui a condamné Jeanne, mais un tribunal ecclésiastique dans des conditions politiques et historiques particulières, définies, connues. L'Université de Paris avait été en-

traînée par son ambition et ses fautes politiques à n'être plus qu'un parti aux mains des Anglais : on l'appelait la fille du roi d'Angleterre.

Contre elle, la victime de Rouen en appelait au pape comme à l'Église authentique, détail qui ruine toute la fantaisie de M. Shaw. Après les désordres de ce furieux quatorzième siècle, un des plus anarchiques qui furent jamais, le désordre de la chrétienté était tel que le pape ne pouvait rien. Car il y eut, en effet, à cette époque, des précurseurs illustres du désordre et de l'anarchie, depuis Marcel jusqu'à Caboche en passant par Rienzi. C'est contre les maux qu'ils avaient engendrés que Jeanne fut envoyée ; sa mission consista à rétablir les conditions de l'ordre. Tout cela est bien égal à M. Shaw, pourvu que le catholicisme soit malmené. M. Shaw n'est pas le premier qui joue la fable du serpent et de la lime.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LES ÉLECTIONS MUNICIPALES. — *Les élections municipales ont eu lieu les* 3 *et* 10 *mai. Les communistes ne réalisent pas, à Paris et en banlieue, les gains qu'ils escomptaient. Ils s'allient, au second tour, aux candidats du Cartel des gauches.*

Grâce à cette alliance, c'est le Cartel qui, manifestement, l'emporte.

FRANCE. — *Le ministre de l'Intérieur, Schrameck, interdit tout cortège pour la fête nationale de Jeanne d'Arc, le* 10 *mai. D'innombrables délégations ne s'en rendent pas moins, ce jour-là, aux statues de l'héroïne. Le gouvernement mobilise des forces importantes qui n'ont pas à intervenir.*

— *Mort du général Mangin* (12 *mai*).

AU MAROC. — *Dans les derniers jours d'avril, les Riffains d'Abd-el-Krim déclanchent une offensive, dans la région de l'Ouergha, et bloquent notre ligne d'avant-postes. Le maréchal Lyautey concentre à Fez les troupes dont il peut disposer et arrête l'avance des Riffains* (4-6 *mai*). *Prenant l'offensive, nos troupes, sous les ordres du général de Chambrun, infligent à l'ennemi un sérieux échec et enlèvent le massif fortifié de Bibane* (13 *mai*).

ALLEMAGNE. — *Hindenburg fait une entrée triomphale à Berlin aux acclamations de* 600 000 *personnes* (11 *mai*). *Le corps diplomatique lui présente ses vœux. L'ambassadeur de France s'abstient, mais lord d'Abernon n'a pas refusé ses compliments.*

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 32346.